

Collection « SELECTA »

CONTES DE CHEZ NOUS

Albert BONJEAN :: Léopold COUROUBLE

Eugène DE MOLDER :: Jules DESTRÉE

Arth. DAXHELET :: Ch. DELCHEVALERIE

Victor ENCLIN



MAISON D'ÉDITION
EUGÈNE DE SEYN

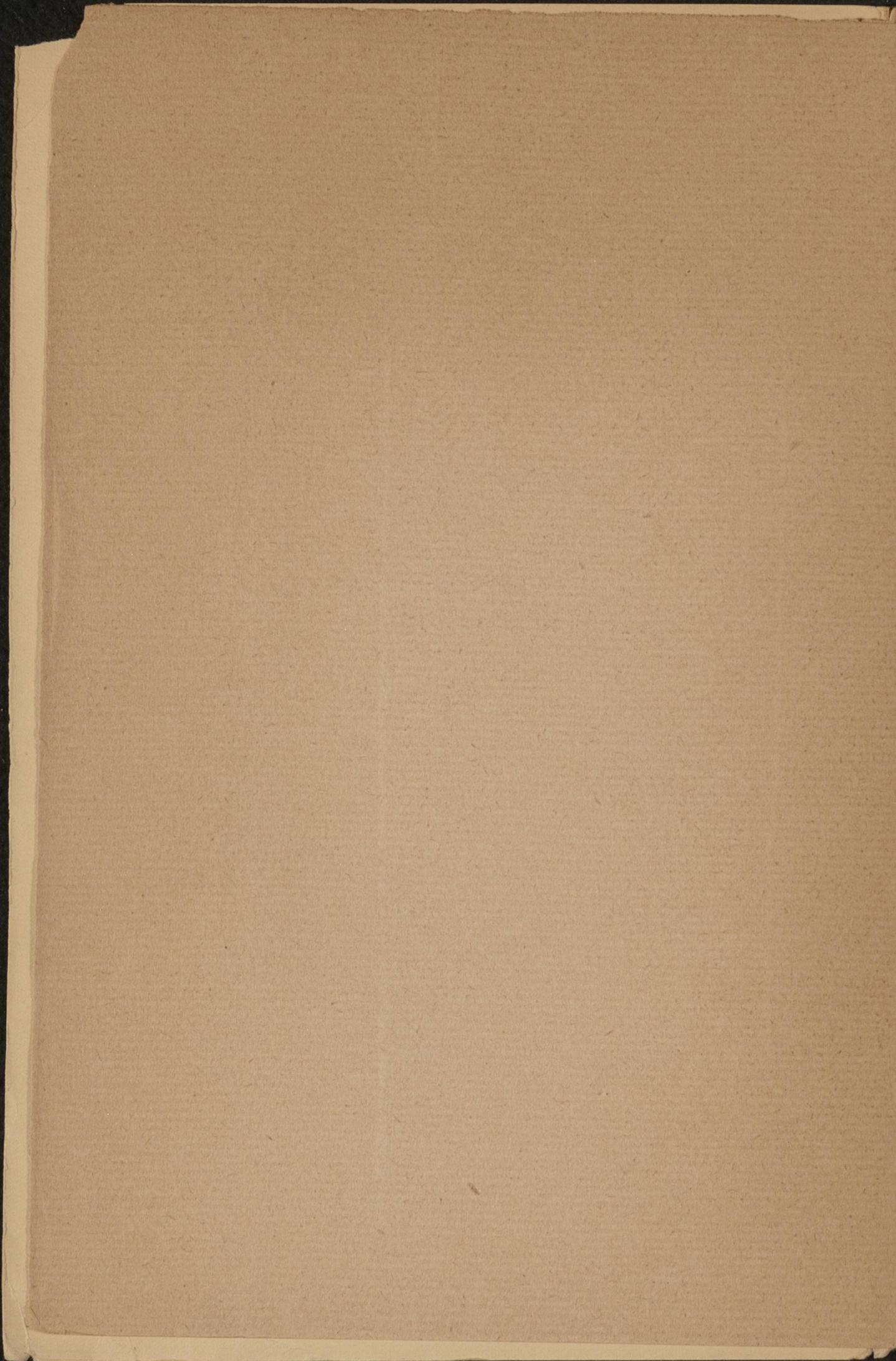
rue Charles Degroux

BRUXELLES

Blank page with faint, illegible markings at the top.

N.L.A. 4639





CONTES DE CHEZ NOUS



Collection
« SELECTA »

CONTES DE CHEZ NOUS

Albert BONJEAN :: Léopold COUROUBLE

Eugène DE MOLDER :: JULES DESTRÉE

Arth. DAXHELET :: Ch. DELCHEVALERIE

Victor ENCLIN

NOTICES LITTÉRAIRES

PAR M. Édouard NED

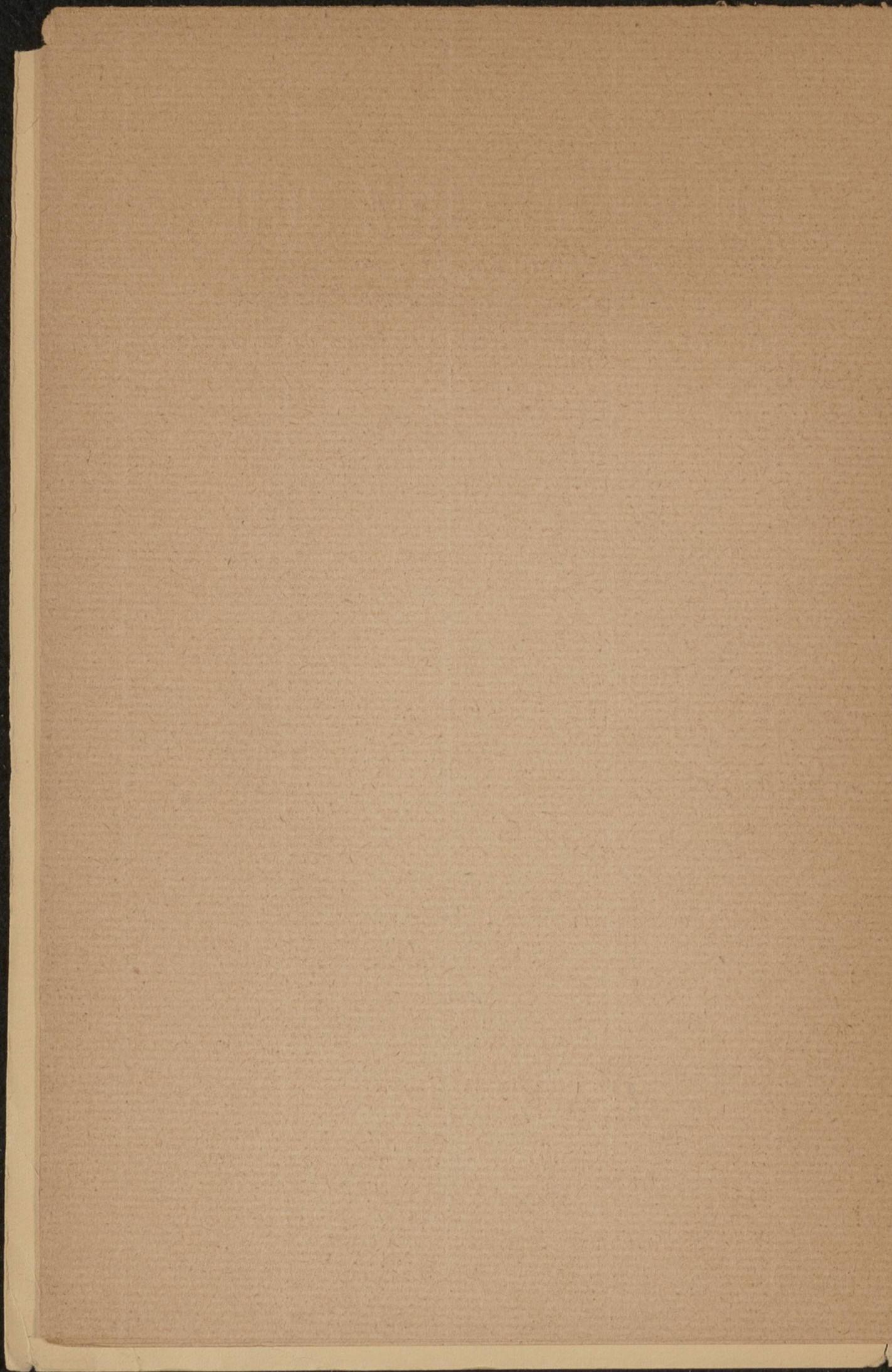


MAISON D'ÉDITION

EUGÈNE DE SEYN

rue Charles Degroux

BRUXELLES





ALBERT BONJEAN

NÉ A VERVIERS EN 1858.

Avocat.

« C'est en écoutant et en savourant les mille voix de la nature : l'insecte dont l'élytre crépite sous les chaumes ; les sommets où la houle des cimes s'accompagne du tumulte des torrents ; la musique des corolles qu'effeuillent les brises taquines ; les landes, si proches de l'infini, d'où monte une rumeur de tristesse ; les espaces interplanétaires à travers lesquels roule la mystérieuse gravitation des nébuleuses, c'est en assistant à toutes ces merveilles et à tous ces recommencements, que les esprits les plus fermés s'ouvrirent irrésistiblement aux féeries de la pensée et du rêve... »

C'est ainsi que, dans la préface de la deuxième édition de ses *Hautes Fagnes : Légendes et profils*, M. Albert Bonjean définit en quelque sorte la mission éducatrice du poète. Le poète est le miroir du monde. En lui se reflète la nature entière, avec toutes ses merveilles, et, par lui, la magie quotidienne des choses devient plus perceptible aux âmes qu'elle illumine de clartés.

Dans ses poèmes, comme dans ses contes, M. Bonjean s'est fait l'apôtre des beautés de la nature.

Il a surtout rendu la grandeur tragique et le rêve poignant des Hautes-Fagnes. « C'est bien l'âme de la contrée que vous avez exprimée, lui écrit M. C. Lemonnier, avec ce qu'elle dégage d'effroi, de mystère hostile, de secrets appels dans la mort, et puis soudain, à l'époque de la bruyère en fleurs, de sursauts brusques de la vie. »

BIBLIOGRAPHIE : *Les Voix du cœur*, poésies (1878) ; *L'Hypnotisme* (1890) ; *La Baraque Michel et le Livre de Fer* (1895) ; *Les Phosphorescences*, poésies (1900) ; *Elisie Havroy* (1902) ; *Légendes et profils des Hautes-Fagnes* (1905) ; *Quinze jours au Tyrol et en Italie* (1907) ; *Bruyères et clarines*, poésies (1908) ; *La Baraque Michel et la Haute-Ardenne* (1909).

LE REVENANT DE LA WARCHE

C'É n'était plus les grandes pluies de l'an dernier, mais, par un revirement redoutable, l'été brûlait, depuis trois mois, jusqu'à la racine, les seigles et avoines, déjà si maigres, des hameaux de la lande.

Dans toute l'Ardenne, on demandait au ciel et à la terre, de l'eau, de l'eau, alors qu'à pareille époque il y avait un an, on réclamait, dans des prières publiques, la bonne caresse du soleil boudeusement caché derrière les nuages.

Quelle sécheresse, bon Dieu ! Une ruine pour le paysan : la récolte compromise, les ruisseaux taris, les moissons grillées, les bêtes mourant de soif dans les pâtis sans foin...

Ce jour-là, le même soleil, toujours implacable, malgré septembre commençant, continuant à incendier la Fagne de sa nappe de feu. Et, sous l'influence

du surchauffement, on distinguait sur la brousse, tout contre le sol — comme un courant de chaleur — la palpitation de l'air qui prolongeait, parmi les gramens, aussi loin que l'œil pouvait voir, la vague de sa vibration onduleuse...

Fidèle à la tradition, la procession *del' Pitit' Notru Dam'*, que, douze mois auparavant, le mauvais temps et la pluie avaient retenue au village, venait de se mettre en marche pour la Baraque Michel.

De Solwaster, où elle avait passé après Sart, on l'apercevait, anhéante et lasse, grimpant, sous une température de fournaise par un sentier en lacets, presque à pic sur le flanc schisteux de la montagne.

La grappe humaine allait lentement, comme accrochée au roc, se désagrégeant parfois, abattue sous l'effort...

On eût dit, de loin, l'éparpillement d'un de ces troupeaux de moutons que les pâtres conduisent vers la lande, et qui font sur le gris de la bruyère de petites taches également grises, symphonie de teintes concordantes.

Au bout du Magoster et des Flahis, non loin des sources de la Sawe, elle avait fait halte, essoufflée et rendue, dans le dernier des bois de sapins, pour y goûter, à l'abri des balsamiques ombelles, un peu de fraîcheur et de repos.

Oh ! le campement pittoresque devant les lointains fuyants de la lande !

Oh ! la griserie des senteurs forestières, la douceur de l'oasis, la bonne détente paresseuse qui faisait

oublier la montée, et que l'on aurait voulu prolonger indéfiniment.

Mais l'heure passait... A peine le temps de reprendre haleine, et... en route, à travers la Fagne. Ici, plus de chemin, ni même de sentier... La lande..., coupée seulement, du côté de Jalhay, par une croupe allongée — dorsale d'un immense saurien.

A droite, les massifs d'aulnes et de charmes, au pied desquels sourdent les premières eaux de la Statte ; et, vers Hockai, la ligne des Rlus et du Rondfahay : une menace.

En face, rien : le désert, la garrigue, plate et nue, piquée à peine de quelques genévriers parmi les sphaignes. A peine aussi, — seule gaîté de ces solitudes, déjà marquées des prochaines flétrissures de-ci de-là, comme des points épars de lumière : l'or tendre des narthécies et des tormentilles, la neige fanée des linaigrettes et des ménianthes, le bleu tragique des gentianes et le violet endeuillé des premiers colchiques d'automne...

Le cortège s'était remis en route, inattentif à cette gamme exquise de demi-teintes, insoucieux des espaces qui ouvraient vers l'horizon leurs perspectives de mystère, ne sachant rien de la mélancolie des mauvais jours dont on percevait déjà la note grave dans les corolles des bruyères mourantes.

Il allait, méthodique, occupé de son but, avide d'arriver... En tête, le petit porteur de croix, cette croix si lourde sous le soleil, dans la montée surtout, quand les mûres et les cenelles faisaient risette, et que la sueur ruisselait aux tempes.

Derrière l'enfant de chœur, très fier quand même avec sa collerette pourpre et son surplis blanc, se pressaient, dans la diversité des blouses en toile bleue et des baradas à dentelles cerclés de rubans verts, nos paysans d'Ardenne, leurs grands mouchoirs rouges flottant, contre la chaleur, entre le front et le chapeau de paille, très sérieux et très respectueux du rite.

Certes, il ne faut pas demander à ce pèlerinage simpliste, l'éclat prétenieux de nos processions citadines. On n'y rencontre ni bannières brodées de soie, ni vases incrustés d'or et de pierreries, ni statues polychromées de vierges et de saints, portées par des chantres écrasés sous la charge, ni même ces ressouvenances, parfois artistiques, retrouvées jusque dans les dunes de Knocke, des épisodes tumultueux ou pastoraux des époques bibliques... Rien de tout cela : quelques terriens rassemblés par une même pensée de piété et de foi, théorie fruste et primitive, s'avançant, grise et sèche, sans ornements, ni autels, ni arcs de triomphe, ni musique, ni encensoirs.

Et pourtant, l'on se sent traversé d'un frisson chaque fois que, le long des tourbières, sous ce ciel qu'on devine implacable malgré les sourires de son azur, sur cette terre de deuil et d'angoisse, à travers les éricas, les scirpes, les carex et les saules rampants, se déroule l'annuelle ligne serpentine, et que de ses anneaux résignés monte, psalmodiante, avec des retombées de voix, la rythmique et pleureuse litanie :

Maison d'Or, priez pour nous !

Trinité Sainte, ayez pitié de nous !

Mais le défilé suivait sa voie, toujours impassible, distrait à peine par l'envoi inquiet des coqs de bruyère ou des canards sauvages levés d'un champ d'airelles ou des marais dormeurs ; distrait moins encore par de grandes lueurs rouges, abîmées tout à coup en bourrasques sous des flots de fumée, et qui, vers Hestreux, allumaient l'Hertogenwald d'une sinistre traînée de pourpre.

Déjà, il avait laissé à gauche l'ancien Vivier et, à droite, les mégalithes qui, rappelant un peu Carnac, barrent les Trous Broulys au nord-ouest, pour obliquer vers la croix Panhaus, tout proche la route d'Eupen...

La Baraque Michel était en vue.

On apercevait vers le nord, la fine aiguille de son observatoire pointant sur l'horizon...

En ce moment, un homme se détacha de la caravane. On ne savait qui il était, d'où il venait, à quel moment du voyage et à quel endroit il s'était mêlé aux pèlerins.

Seulement, on avait remarqué sa concentration et sa ferveur, alors pourtant que le visage gardait une sorte de gravité préoccupée et farouche...

Le mystère de ce départ, juste quand on touchait au but, n'était certes pas de nature à calmer les curiosités déjà éveillées.

Et ce fut bien pis encore, quand on vit l'inconnu se diriger, d'un pas de somnambule, à travers les plus dangereux des marécages, du côté de la Prusse rhénane dont le Venn continue nos hauts plateaux.

Au bout de quelques minutes, la silhouette de

l'étranger se perdit dans les fonds de la Hoegne, vers les Trous Broulys, que l'on désigne encore dans le pays, pour mieux en peindre le caractère, sous le nom de Tourbières noires...

En ce moment une note grêle monta lentement dans la joie du matin... On entendait son timbre avertisseur — prière et salut pour ceux qui croient — éparpiller des gouttelettes de métal au long de la lande inespérément réjouie par cette voix du ciel.

C'était le clocher de la chapelle Fischbach qui annonçait l'office.

*
* *

Quand il se vit seul, bien seul dans la lande, en face de l'infini, Quirin Louward — c'était le nom de l'inconnu — poussa un soupir d'aise... Il choisit une sorte de butte garnie de myrtilliers dont la couronne feuilletée émergeait un peu des tourbières, et s'y laissa choir, anéanti. Autour de lui, le désert. Pas une chaumière, pas un arbre, pas même un arbuste : les plateaux nus et désolés.

Quirin sortit de sa poche un vieux carnet crasseux et informe, et, de ce carnet, quelques papiers jaunis. Et, pour la vingtième fois sans doute, il relut le manuscrit mystérieux...

Il ne pouvait avoir menti, le vieil oncle Baptiste de Faymonville quand, peu avant sa mort, un jour de septembre — comme celui-ci justement — il lui avait confié le précieux parchemin avec son secret...

« *Purification par la prière...*

» *Borne 151... Droit sur Reinhardstein, quel que soit l'obstacle.*

» *Confiance en Notre-Dame.* »

C'était bien cela.

Louward, pendant plusieurs semaines, avait pieusement suivi la messe à l'église de Solwaster. Les neuvaines n'avaient pas été oubliées. Les chemins de la Croix s'étaient consciencieusement accomplis le long du pauvre Calvaire, qu'un artiste de village avait illustré jadis sur les murs du temple, avec, les apôtres à barbe blanche, Madeleine agenouillée, les soldats aux longues piques, et le Golgotha noyé dans une mer de bitume.

Pour couronner l'œuvre, Quirin s'était mêlé à la procession de Notre-Dame, recueilli comme pas un de ces paysans que distraient quand même le souvenir d'une bête malade ou les chances du prochain marché...

Borne 151... Il s'y trouvait...

Le monolithe se dressait là, devant lui, dans sa rigidité nue, et profilant, à côté d'une croix de bois, la ligne grise de sa structure, sur les fonds herbeux de la bruyère allemande.

Droit sur Reinhardstein, quel que soit l'obstacle :

Eh ! oui, on irait droit, tout droit, les tourbières dussent-elles creuser plus profondément, sous les pas du marcheur, leurs gouffres hostiles, et l'orage dût-il roussir de sa barbe de feu les mélèzes qui bordent le vieux chemin de Xhoffraix et prolongent leurs dentelles jusqu'à la frontière...

Tout droit, tout droit !...

Et Louward, se relevant, s'élança, animé d'une ardeur nouvelle, dans la direction du pont de Walk encore lointain, au bas d'Ovifat, où s'érigent mélancoliquement les ruines, de plus en plus mortes, d'un de ces châteaux familiers à l'Ardenne, où rôde encore aujourd'hui, d'après la légende, l'esprit errant des quatre fils Aymon.

Quoique petit de taille, Louward, comme monté sur des échasses, s'emportait en une course folle, sa chevelure prise dans le vent, ses tempes baignées de sueur, ses bras balancés en un rythme de chorée, ses yeux gris perçant le ciel et cherchant l'horizon... Ce furent des enjambées de géant.

Il allait, il allait.

Et rien n'eût pu l'arrêter dans son fantastique voyage ; les kilomètres dévorés par lui se perdaient un à un derrière son vertige, les genévriers effarés le voyaient passer ainsi qu'un cauchemar, et la lande elle-même fuyait, éperdue, sous sa vélocité macabre.

Tout à coup, Quirin s'arrêta, mordu au talon par une piqûre. Et, comme si cet avertissement inattendu lui eût rendu un sens absent, il voulut se rendre compte...

Oh ! le spectacle terrifiant qui se déroula devant lui...

La Fagne, depuis les bois de Longfaye, vers Hockai, jusque Mont et même jusqu'à la grande lande du Noir-Louis, la Fagne tout entière était en feu. Et Quirin, que son idée fixe avait distrait de tout ce qui n'était pas sa pensée, venait d'entrer en plein dans l'incendie, sans le savoir...

Un incendie traître, sournois, lécheur, mauvais, comme tout ce qui se cache et rampe. Non pas la flamme franche, montant cyniquement, en volutes, le long des sapins qu'elle tord et dont la sève crie ; non pas la flamme courbant sa draperie pourpre — comme tout là-bas, vers Eupen — au hasard des brises, sur les cimes flottantes des grandes masses forestières ; celle à laquelle on peut loyalement livrer bataille au moyen de pioches, de tranchées et d'énergie, non pas celle-là, mais la flammèche invisible, hypocrite, insinuante, ne se révélant à l'air libre que par des fumerolles et des panaches vagues, et minant, de sa morsure pénétrante et toujours en marche, les mystérieux couloirs — amas de végétations décomposées au long des siècles — de cette terre aride, stérile, rebelle à la charrue, et que sa misère même eût semblé devoir préserver, plus que toute autre, de nouveaux et irrémédiables désastres.

Un incendie de sous-sol, silencieux, solennel, tragique, ne produisant qu'un bruit mince de souffle — le vent dans les feuilles de septembre — avec un tout léger crépitement par intervalles, et ne laissant apparaître à la surface des galeries entreprises, que de-ci de-là, une nappe très superficielle de flammules à peine perceptibles, tels des follets sur la lande hantée...

Comment avait pu s'allumer cette fournaise ?

Nul n'eût pu le dire.

Pourtant, sur les grands épicéas, voisins des routes, à l'entrée des sentes, dans les coupes exploitées par les tâcherons de Goé ou de Herbiester, s'éta-

laient, écrites en gros caractères, les dispositions impératives de l'art. 167 du Code forestier, avec recommandation expresse aux intéressés de n'allumer de feu que dans les loges, et aux fumeurs d'éteindre complètement allumettes et culots de pipes.

Pourtant encore, depuis plusieurs semaines, les habitants de Sart, divisés en brigades, patrouillaient la nuit, armés de faux, pour prévenir les imprudences et signaler promptement les sinistres, s'il s'en était produit.

Mais rien n'avait fait.

Sans doute, la catastrophe était-elle l'effet d'une combustion spontanée due au trop vif et trop persistant soleil ! à une place où la végétation séculaire émergeait du massif tourbeux. Le même phénomène sévit fréquemment dans les plaines de la Westphalie et les tourbières de la Frise.

Ces incandescences souterraines et lointaines se prolongent sur de telles étendues que leur brouillard, chassé par le vent du nord et du nord-est, apporte parfois, très perceptiblement, jusque Verviers et même jusque Liège, une odeur âcre d'étoffe ou de terre qui brûle, une *manne* disent les vieilles gens.

Quirin ne se livra point à toutes ces réflexions.

Tout droit, tout droit, prescrivait la formule. Et, sans hésiter une minute, il reprit sa route de fièvre à travers la Fagne en feu.

Autour de lui, les plantes naines de la garrigue avaient beau se plaindre lamentablement et crisper vers le ciel, comme pour lui demander secours, leurs corolles étoilées ou tubuleuses.

Qu'importaient à Louward la prière des lycopodes rampants, le gémissement des narthécies en fruits, tels des chandeliers d'église, la supplication des aïrelles, encore fleuries à certaines stations, la douleur des linaigrettes, des ménianthes et des scabieuses ; que lui importaient les carex dévorés, les joncs grillés, les sphaignes rasées, les scirpes fauchés par la fournaise, les bruyères — même les blanches, porte-bonheur — tordues et noircies sous la flamme ?

Il ne voyait, il n'entendait rien !

Reinhardstein le hantait...

Cependant, l'incendie qui avait paru s'arrêter — comme pendant les heures de la nuit — gagnait invinciblement toute la lande circonvoisine. On le sentait maître déjà du plateau de Longfaye et des marécages de Xhoffraix... L'envahissement se faisait complet et définitif...

Tout droit, tout droit encore...

Et Quirin précipita sa fuite de damné, les cheveux roussis, les yeux sanglants, la poitrine abîmée sous un étau, et ses semelles carbonisées laissant passer la chair fumante, parmi les tisons...

Par quel miracle parvint-il, ayant obstinément et quand même suivi la ligne, à sortir enfin de la zone maudite ?

Sans doute pour la même raison qui, dans le choc des batailles, permet au soldat grièvement blessé de faire le coup de feu jusqu'à la fin et de combattre du bras gauche, le bras droit venant d'être broyé par un obus...

Quand Quirin Louward se retrouva en dehors de

l'asphyxie, à l'air libre — des vols d'oiseaux éperdus tournoyant au-dessus de sa tête et criant l'effroi — il était méconnaissable, mais heureux.

L'obstacle avait été vaincu...

Aussi, sans se préoccuper de ses vêtements en lambeaux, de ses sourcils disparus, de ses pieds gonflés sous l'empaigne ; sans se retourner, par une curiosité toute naturelle, vers l'abîme dont il sortait miraculeusement, il ne prit pas la peine de respirer, et répartit.

Le calme après la tempête. Une fraîcheur exquise — malgré les 33 degrés au-dessus de zéro — après le rôtissement d'un four.

La journée avançait lentement.

Notre marcheur — supplicié échappé à quelque diabolique torture — ne sentait ni la faim, ni la soif. Ses jambes inlassées arpentaient du même pas de géant la lande infinie...

Au bout d'une heure, il se trouva en face des marécages qui avoisinent le ru de Bayehon.

Reinhardstein était tout proche.

Une demi-lieue à peine et le but serait atteint...

Enfiévré par cette pensée, Louward, infatigable, hâta davantage encore sa course fantastique.

La marche commençait à se faire plus difficile cependant. Les mousses du marécage, dans lequel Quirin s'était engagé, se collaient sous ses pieds, comme des ventouses, et retardaient son élan...

Le sol ferme de la lande, séchée par le soleil, avait fait place à une surface spongieuse, incertaine, flottante, pareille à une masse de gélatine, légère-

ment solidifiée, glissant et s'échappant sous la pression.

Tout droit, tout droit, tout droit, — il le fallait !

Et, pour rester fidèle à l'ordre, Louward tendit ses muscles, força ses nerfs, multiplia l'effort.

Chose bizarre, pour la première fois et presque soudainement, il se sentit fatigué. Puis, il ne se mut qu'avec peine, essoufflé, courbaturé, anéanti. Enfin, et sans qu'il pût se rendre un compte bien exact de ce qui se passait en lui, il se trouva dans l'impossibilité d'avancer, figé sur place. L'endroit était solitaire et sauvage.

Au-dessus, la forêt d'Ovifat avec ses chênaïs, ses pins sylvestres et ses chemins de feu envahis par la fougère, et dévalant, jusqu'au ru turbulent, leurs drèves rectilignes. En face, le val de la Warche aux rocs déchirés, vers lequel se précipitent en tourbillons les eaux du torrent.

Derrière, la lande, toujours elle, impassible et grave.

Quirin fit un mouvement pour reprendre sa marche interrompue...

Horreur !...

Ses pieds, attirés par les tentacules du monstre, demeureraient rivés au sol, et même — il en avait la notion précise — s'enfonçaient lentement dans la vase mouvante.

Ce n'était rien, sans doute, un enchevêtrement de lianes agrippant les crochets du soulier ferré... Un mouvement adroit... et tout serait dit.

Et, violemment, avec une secousse de fauve pris au piège, Louward, s'arc-boutant sur la jambe droite,

s'efforça d'arracher de la gangue de tourbe, la jambe gauche que celle-ci emprisonnait.

Ah ! il était beau ainsi, le brave terrien, avec son jeu de muscles rappelant la charpente des athlètes, sa poitrine abattue et relevée comme un soufflet de forge, les deux bras — un étau — où saillaient les chairs tendues, et tirant, tirant avec des craquements sourds, le membre, prisonnier déjà de la terre...

Vaillance inutile...

Pendant que Quirin s'acharnait à retirer la jambe gauche, la droite, sur laquelle il s'était appuyé pour accentuer l'effort, pénétrait d'autant plus dans la sphaigne visqueuse. Très nettement, le pauvre homme sentait, autour du mollet mis à nu sous les lambeaux de ses vêtements carbonisés, le serpentement caresseur des canneberges, cette chevelure rampante, aux radicules d'émeraude qui, vers juin, fleurit les tourbières de ses jolies baies de corail : une liane frêle, plus puissante en ce moment que des chaînes d'acier.

Et, pendant que le froid glacial du marécage paralysait de plus en plus ses pieds toujours descendant, Quirin se voyait les genoux enveloppés d'une couche humide d'hypnums, dont les mousses mordorées montaient, montaient peu à peu jusqu'à ses cuisses avec des étreintes d'enfer.

Crier !... S'il criait !!...

Et, sans se rappeler que dans les solitudes la voix des torrents étouffe les frêles vagissements de la voix humaine, il lança, de toutes les forces de sa poitrine et de sa gorge, le houp, houp ! d'appel qu'on

entend se répercuter immémorialement en Ardenne, de montagne en montagne...

Le silence répondit à la clameur tragique, tandis que, sous forme de bulles, des bouillonnements légers naissaient et s'éteignaient dans la vase troublée, tout autour du misérable, et que des taches huileuses de fer ou de manganèse moiraient de leur teinte de rouille les flaques où se suivaient de petites vagues.

Un bruit souterrain de travail et d'enveloppement sourdait des profondeurs, comme un glas dans un *in pace*.

Pendant ce temps-là aussi, le corps de l'aventurier se fondait graduellement dans l'implacable aspiration de la pieuvre, et Quirin Louward s'apercevait peu à peu qu'il allait descendre vivant dans une tombe.

Oh ! la mort en Fagne, loin de la femme aimée, des enfants blonds, de l'âtre où l'on revient tous les soirs, après le labeur !... Oh ! cette mort terrible à laquelle il n'avait jamais cru, lui, Louward, cette mort sans maladie, sans indices avertisseurs, sans l'accident brutal qui vous arrache un bras ou supplicie votre chair, la mort au fond de la brousse dévoreuse, canaille...

Et des souvenirs, jusqu'alors confus, apparaissaient tout à coup en une lucidité de tableau : les clartés qui réveillent la pensée obscurcie des mourants.

Quirin se remémora une à une les croix qu'avaient frôlées jadis les plis de son sarrau vagabond et qui

dramatisaient la friche de leurs bras tordus. Quirin les voyait toutes, dans un paysage noir, et les funèbres seulement, non pas celles qui s'érigent « pour l'adresse des passants » jalonnant les directions dans la garrigue sans chemin, mais les croix évocatrices d'ensevelissements et de désastres : celle d'Olivier Gazon, décédé dans les neiges du Waronneux, le 11 février 1822, cette autre de Jean-Joseph Gazon — quelle parenté tragique ! — pris par la Fagne de Sourbrodt, le 18 Mars 1858, celle d'Adolphe Piguray de Solwaster, retrouvé au milieu des tourbières de la Baraque Michel en 1875, après des recherches de plusieurs jours... Et, beaucoup plus près dans le temps, ces deux fiancés, partis de Jalhay pour se rendre, par la bruyère, à Xhoffraix, afin d'y chercher les documents nécessaires à leur mariage, et succombant ensemble — oh ! l'amour dans la mort — à deux kilomètres de la frontière, du côté de Hockai, au lieu dit Sart Lerho...

Mais ce n'était pas de tout cela qu'il s'agissait... Reinhardstein, Reinhardstein, le secret du vieil oncle Baptiste... le trésor... le trésor !...

Et tout droit, toujours tout droit...

Dans la fièvre qui commençait à l'envahir, Quirin se figurait — alors pourtant que le torse, pris à son tour, commençait déjà à pénétrer la surface tourbeuse — qu'il courait, qu'il volait vers le but suprême... Encore un effort, un léger, et ce serait l'avenir sûr, le bonheur, du soleil pour toujours.

Le moment était devenu solennel...

Un silence planait...

On eût cru assister à un office. La Fagne chantait un requiem.

Tout à coup, une mélodie bizarre s'éleva lentement dans le bois proche. Quelques notes, toujours les mêmes, sur un mode mineur, dites par une voix jeune, mais triste infiniment. C'était comme un air de cornemuse ou de pipeau rustique, très monotone, et que répétait, inlassable, un enfant occupé à garder les bœufs sur la montagne.

Sitôt le couplet et le refrain achevés — et ceux-ci ne différaient guère l'un de l'autre — le petit pâtre reprenait le rythme, et faisait de la traînante musique un *da capo* sans cesse recommençant.

Le misérable que la Fagne prenait, fut réveillé de son rêve par cet indice de vie, annociateur peut-être du salut... Il n'entendait pas très bien le détail des notes égrenées au vent de la lande, mais leur harmonie confuse lui paraissait plus belle que le chant de l'orgue, entendu les soirs de fête dans les nefs pleines d'encens. Sauvé, il allait être sauvé, puisqu'un être vivant se trouvait là, et que cet être était bon sans doute !...

Louward voulut crier un appel.

Horreur !... La voix ne sortait plus de sa gorge, devenue trop étroite, semblait-il.

Il essaya encore, ouvrant large la bouche contractée par le froid et l'épouvante.

Ce ne fut qu'un gémissement rauque et sourd, qui se perdit dans le tumulte du torrent.

Pour comble de malheur, la chanson du berger s'éteignait graduellement dans la chênaie.

L'enfant s'éloignait, sans avoir deviné le drame qui se jouait à ses pieds...

Cette fois, c'était bien fini.

L'enlèvement allait achever librement son œuvre.

Tout à coup, un chevreuil — un beau brocard aux bois largement étalés, — bondit à travers la clairière. La noble bête, arrachée au repos par la quête furieuse de deux chiens courants, originaires de Vendée, avait quitté sa retraite devant le péril, et, affolée, précipitait son galop, ses pauvres yeux doux égarés, les naseaux frémissants... Ce fut une vision apocalyptique pour la prunelle déjà presque éteinte du supplicié...

Peu après, les abois de la meute résonnèrent au haut de la montagne, puis, la poursuite — sûre d'elle-même — s'enleva, victorieuse, sur la piste toute fraîche du superbe animal...

Haw, haw, haw... haw, haw, haw !... Les cris des chiens qui chassaient à vue sur les talons du chevreuil, dont la course se ralentissait comme pour un jeu, afin de reprendre bientôt, plus éperdue ; ces cris se succédaient sans intervalles, hallali crépitant, pareils à la ruée des foules aux arènes de l'ancienne Rome.

Mais brusquement la clameur se tut. Les chiens s'étaient buttés à la tête qui sortait, grimaçante, de la glèbe... Stupéfaits, ils oublièrent le gibier qu'ils venaient de lancer dans les sapins de la Baraque... Le poil hérissé, la gueule baveuse, ils s'arrêtèrent devant la chose étrange qui était là, tout près d'eux... Devinèrent-ils le drame auquel venait se mêler le hasard de leur chasse ? Sentaient-ils, dans

leur conscience obscure et inférieure, ce que sentent les grands St-Bernard, sur les sommets neigeux de l'Alpe homicide, lorsque leur museau fouille le sol pour y découvrir, sous les flocons accumulés, le passant pris par le gel...

Qui pourrait le dire ?...

Les chiens, le dos arrondi, la queue basse, s'approchèrent en même temps de celui qui, déjà n'espérait plus. Ils lui léchaient le front, frottaient leur échine à ses tempes froides, et semblaient se concerter pour une œuvre de miséricorde.

Alors, une longue plainte s'éleva jusqu'au ciel. Les chiens hurlaient perdu. Cri lugubre, bien connu des chasseurs, et qu'on entend toujours, disent les aïeules, aux abords des maisons à la porte desquelles la mort va frapper... L'appel douloureux se répercuta longuement jusqu'aux fonds de la Warche, vers les Roches Noires...

Malheureusement, les maîtres étaient loin. Depuis longtemps, trompés par la distance, ils croyaient leurs bêtes à la poursuite d'un renard, de l'autre côté de la rivière, dans les blocs écroulés dont se hérissent les berges de Walk et de Chôdes...

Abandonnant la meute, qui sans doute serait entraînée jusqu'aux poudingues de Malmedy, ils avaient regagné le Herbofaye, afin de battre, au chien d'arrêt, la Fagne de Botranche.

C'est ainsi que, seules, désespérément et sans trêve, les pauvres bêtes, arc-boutées devant le supplicié, que la vie quittait peu à peu, hurlaient, hurlaient, toujours, toujours, perdu, perdu...

En ce moment, le vieux Bronlet, qui venait de quitter le Waronneux, conduisait sur la route de Sourbrodt, son char, caparaçonné d'une abondante récolte de foin sauvage... Les bœufs avançaient lentement, leur front appesanti sous le joug séculaire, d'un pas rythmique, résignés au labeur qui les appelait tous les jours, au long et au large des Fanges, leur royaume. Abîmés sous la chaleur, on les voyait, en flèche : le premier, un grand roux, balançant sa tête énorme, sans répit, de gauche à droite, de droite à gauche ; l'autre, moins épais, mais nerveux, que les brancards emprisonnaient, et dont la robe blanche et noire mettait une note vive sur le gris des essieux, des ridelles et de la charge aux balsamiques relents.

Au-dessus de tout cela, le soleil implacable, le soleil de fécondité, dédaigneux des destructions et des anéantissements, qui sont quand même une des formes de la vie...

Autour, les grandes bruyères fuyant vers Mutzenich, la fontaine Périgny, le sentier de Hockai et les Trois-Hêtres.

Le paysan qu'accompagnait, pour son apprentissage du rude métier de terrien, son garçon, un enfant de quinze ans à peine, suivait, fumant sa pipe, flegmatique et sans pensée, jetant par intervalles, machinalement, un regard vers l'horizon, pour y chercher le nuage qui devait donner à boire à la terre...

Il était parvenu à la remontée du chemin d'Ovifat, au croisement des routes, quand le lamentable aboi vint frapper son oreille...

Et cet aboi avait quelque chose de si déchirant que Bronlet en tressaillit, et que, faisant de sa main un cornet, il écouta, plus attentif.

Puis, abandonnant l'attelage à son gars, il se jeta au travers des genêts — hauts d'un mètre — qui tapissent la garrigue à cet endroit, et bondit vers le ru de Bayehon, où les roches répercutaient plus fort la note lugubre.

Les chiens sentirent son approche...

Leurs abois se précipitèrent, tel le battement des tambours au début d'une bataille...

Bronlet les aperçut, montant leur garde funèbre, et l'appelant, oui, l'appelant — il le comprenait — de leurs cris furieux, pour une besogne de salut.

Le paysan eut vite fait d'étendre, au-dessus de la vase, une charpente grossière de troncs de jeunes chênes, abattus la veille sous la cognée des bûcherons, et gisant là providentiellement. Debout sur ce cadre protecteur, et sans plus rien craindre de la tourbière, vaincue par l'artifice, il arracha de ses mains crispées, par paquets, la terre, qui formait gangue autour de la nuque de Louward... Bientôt les épaules se dégagèrent... Le misérable, qui sentait l'air lui revenir aux poumons, et qui n'osait croire encore à cette intervention inespérée, put enfin s'aider un peu... C'était le salut...

Lorsqu'au bout d'une heure de travail ininterrompu, Bronlet, les mains en sang, le corps inondé de sueur, les membres comme s'ils n'étaient plus à lui, déposa sur un lit de fougères, à l'abri du danger, celui qu'il venait d'arracher à l'enlèvement,

les chiens, qui s'étaient tus pendant le sauvetage, poussèrent un jappement joyeux, en le regardant d'un regard presque humain...

Les bêtes ont de ces reconnaissances mystérieuses...

Ce fut alors qu'il se passa quelque chose d'extraordinaire... A la grande stupéfaction de Bronlet, qui pensait se trouver en présence de presque un cadavre dans lequel la vie devait peu à peu réintroduire les forces nécessaires à son jeu régulier, Louward, debout, ses morceaux de vêtements faisant à sa chair bleuie une enveloppe d'algues, de radicules et de boue noirâtre, Louward, horrible, déguenillé, monstrueux, se secoua une minute sur le sol redevenu ferme, en mâchonnant des paroles obscures...

Puis, sans un remerciement, sans un adieu, galvanisé par une force insoupçonnée, il partit comme une flèche dans la direction de Reinhardstein, laissant Bronlet bouche bée, à côté des chiens perplexes.

Le terrien n'avait pas eu le temps de réfléchir à ce qui lui arrivait, que Louward disparaissait derrière le fouillis d'aulnes et de charmes sous lesquels furent les cascades de Bayehon...

Quand la nuit fut venue, Louward, victorieux des tourbières et de l'incendie, se trouva en face des ruines de Reinhardstein, dont la silhouette déchiquetée profilait leurs mâchicoulis abîmés par le temps, sur la grande montagne de Walk, au pied de laquelle roulait la Warche, grosse de menaces...

Des vols de chauves-souris zigzaguaient autour du vieux castel, dans le clair de lune.

La nuit était complète... Un silence de mort planait sur les choses.

Seule, la chanson de la Warche, à peine troublée par le hululement du chat-huant, psalmodiait le rythme de sa plainte monotone, au milieu d'une bonne odeur de reines des prés et de marjolaines.

Dans le ciel, la lune montait lentement, presque rouge, faisant pâlir, sous sa traînée de lumière, le tremblotement des étoiles, et pareille à l'hostie sanglante devant laquelle s'accomplissaient les sacrifices, sur la table des dolmens celtiques...

Le misérable tira de sa poche le précieux manuscrit qui lui venait de son oncle...

Tout avait été accompli...

Une joie infinie emplît la prunelle du terrien, et sur ses haillons, sur ses flancs déchirés, sur sa peau noircie par la boue et par le feu, tomba je ne sais quelle douceur de paradis.

Louward s'était glissé au travers des genêts et des arbustes nains dont s'encombre la terrasse des ruines...

Sur son passage, un vol d'abeilles, dérangées dans leur repos, monta, bourdonnant et furieux...

Quirin, écartant la menace, comme il écartait de sa main fiévreuse la piquûre et l'enchevêtrement des ronces, parvint à une oubliette dont le trou béant s'ouvrait, plus noir, au flanc de la colline.

Puis, lentement, sûr de lui, sans tâtonner presque, il fit sur une dalle, cachée sous les feuilles, un signe de croix liturgique...

En ce moment, la lune disparut sous une che-

vauchée de nuages, éclipse d'autant plus inattendue que, quelques minutes auparavant, le ciel baignait sa large coupole dans un ruissellement d'atomes laiteux...

.
.
.

Tout à coup, le sol se déchira sous les pieds du paysan.

Lorsqu'il eut la force de se reconnaître, Louward se vit au milieu d'une grotte, éblouissante de clarté, en face d'un serpent dont les anneaux déroulaient leurs spirales autour de stalagmites plantées comme des cierges...

Sur les flancs ondulés du dragon, une femme était couchée, superbe et tranquille. Sa beauté souveraine faisait à elle seule plus de lumière que le concert des étoiles pendant les nuits de décembre...

C'était un épanouissement, une vision de clarté et de rêve...

Quirin la reconnut aussitôt, car ce ne pouvait être qu'elle... la gardienne du Trésor : Esprit de la Warche...

Pourtant, il ne se laissa point éblouir par le charme captiveur de la fée... Tout droit, toujours tout droit !... Conformément aux formules de l'incantation, il marcha sans sourciller vers le serpent, et, approchant sa bouche de la gueule du monstre, il se mit en mesure d'arracher avec les dents la clef, qui se blotissait, comme peureuse, au milieu de l'horrible mâchoire...

Une minute encore, et le Trésor serait là, devant lui, avec sa coulée de métal ensoleillé, ses monnaies datant de la vieille Rome, ses saphirs, ses diamants, ses béryls...

Une minute.

Mais il était écrit — sans doute un détail du *charme* avait échappé au misérable — que les temps n'étaient point révolus...

Un fracas retentit en effet dans le caveau, et Louward... se réveilla, bouleversé de l'aventure, ses haillons humectés de rosée, sa chair fouettée par un vent de glace, seul sur la terre nue, au milieu des ruines...

Plus un nuage au ciel.

Les étoiles brillaient à nouveau, et, comme de toute éternité, roulaient dans l'éther leur magique et vertigineux conclave.

Pas un bruit : ni hululement de chouette, ni glapissement de renard, ni appel de chevreuil...

Le silence, la mort...

Et pendant ce temps, la lampe de la vieille Garitte, qui veillait dans la tourelle formant l'avant-corps de l'antique château féodal, luisait, mystérieuse dans la nuit...

Reinhardstein, immuable, malgré l'effort des hommes, continuait paisiblement sa destinée, à travers les siècles des siècles...

Épilogue.

En descendant le cours de la Warche, un peu

plus bas que Reinhardstein, non loin du ru de Bayehon, on rencontre, sur le versant de Walk, une crête de rochers surplombants, qui, de leur ligne déchiquetée, barrent la rivière à un tournant brusque.

En face, la cascabelle d'Ovifat, dégoulinant à travers des plaques de schiste, poli par la chute liquide, et précipitant ses tourbillons d'écume à la base de chêneaux tordus, dont elle découvre les racines...

L'aspect de ces éboulis, dans le site le plus sauvage du val, déconcerte et effraye. Il semble que les convulsions géologiques se soient plu à multiplier leurs efforts au fond de ce coin désert.

Les *Laidès Roches*, disent les gens du pays...

Après cet arrêt qui fait s'ébrouer les eaux dans un éclaboussement de perles, le torrent furieux s'apaise lentement, pour s'étrangler, un peu plus loin, entre de nouvelles falaises, et former, en nappe profonde, la *goffe* de Bayehon, près du sentier qui monte à Xhoffrais...

Quelques jours après les événements que nous venons de décrire, Joseph Marville, le préposé qui était allé visiter ses ruches à Reinhardstein, et qui suivait la Warche, fusil au dos, et fumant sa grande pipe en porcelaine, aperçut tout à coup, dans le remous de la rivière, un corps, flottant au fil de l'eau...

Le cadavre, hideux, à peine recouvert de quelques haillons, s'en allait, cahoté, le long des blocs erratiques... La tête, devenue énorme, le tronc ballonné, on eût dit l'épave de quelque monstre anatomique échappé à un amphithéâtre...

Et, sur ce spectacle de mort, le soleil, ô dérision ! jetait la pourpre de sa chaude et féconde lumière, pendant que les gaillets fleuraient le miel sur les berges moussues et qu'un geai se moquait dans le bois proche...

Marville ramena — non sans peine — le cadavre vers le bord...

Ce fut toute une émotion pour les hameaux de la lande... Mais personne ne reconnut le noyé.

En désespoir de cause, on enterra celui-ci furtivement dans le cimetière de Weismes, à l'écart, le clergé ayant refusé de bénir la fosse parce qu'il croyait à un suicide.

Et les semaines passèrent... L'herbe grandit sur la terre fraîchement remuée... D'autres morts vinrent, un par un, s'aligner sous les ifs, dans la grande paix silencieuse du cimetière ardennais, chacun ayant sa croix d'ardoise, ou les plus pauvres, une croix de bois.

Le noyé entraît dans l'oubli...

Seuls, quelques paysans peureux se signaient, le soir, quand ils passaient non loin de l'endroit où dormait le réprouvé...

Beaucoup plus tard seulement, l'enquête judiciaire parut aboutir... Le juge de Malmedy conclut qu'il devait s'agir d'un ouvrier gazier, d'origine verviétoise, disparu un beau soir de son domicile et qui se serait tué pour des chagrins d'héritage.

Mais le vieux Loffet a toujours soutenu que le juge se trompait, et que le cadavre retrouvé dans la *goffe* de Bayehon était celui de Quirin Louward...

Ainsi devaient périr tous ceux qui osaient tenter de forcer le secret de Reinhardstein.

Thérèse Spann, la centenaire de Walk, ajouta qu'elle avait reconnu sur le front du mort une brûlure, à peine visible : le signe du dragon... Et tout le monde la crut, parce quelle est vieille et qu'elle connaît bien des choses.

Depuis lors, la Warche continue, impassible, à rouler ses eaux claires sous les roches qui la dominent. La végétation qui égale ses bords, y apparaît, toujours aussi varié et aussi précoce... C'est le même fouillis d'ancholies, de renoncules, de spirées ulmaires et de chrysanthèmes... Comme par le passé, le martin-pêcheur file, zigzagueur, au-dessus du courant, en jetant, à travers les vernes et les aulnes, la note aiguë de son cri d'appel, tandis que la loutre s'embusque derrière les frondaisons, afin de surprendre, au fond de l'onde hyaline, la truite paresseuse...

Mais parfois, le torrent semble entrer en colère, et de son lit, sortent des gémissements et des rumeurs...

C'est l'elfine qui se plaint, raconte Christophe, à la veillée... La vieille Thérèse branle la tête en écoutant cette fantaisie...

Elle sait, elle, que c'est l'esprit de Louward qui revient.

Le misérable, fatigué de son isolement dans le pauvre cimetière du village, où les hommes, ses frères, l'ont enfoui comme un pestiféré, reprend, aux Quatre-Temps, à minuit, sa forme humaine...

Elle l'a rencontré, elle — mais elle seule, car nul

autre ne possède le *charme* qui la rend voyante — errant de son pas de fantôme, au long de la rivière, ses haillons troués, la peau noircie encore par la flamme et souillée par la vase, sa barbe ayant grandi...

Et, dans les ténèbres, jusqu'au chant du coq, Quirin déambule dans la direction des ruines de Reinhardstein, parmi des vols de chauves-souris et de chats-huants. Lorsqu'il a grimpé la côte qui mène au burg, sa silhouette macabre se penche vers les pierres, envahies chaque année un peu plus par l'enchevêtrement des ronces. On sent qu'il cherche quelque chose dans le fouillis des blocs et des herbes folles, et cela, patiemment, fervemment, sans se lasser, pendant, qu'au-dessus de lui, le chœur des étoiles accomplit son pèlerinage quotidien autour de la polaire immobile...

La recherche — toujours la même — demeure invariablement infructueuse, et le spectre se relève, mécontent, mais non découragé ; car, malgré ses perpétuels recommencements, et malgré la tombe qui aurait dû, semble-t-il, sceller pour toujours, dans la terre de Fagne, ses derniers espoirs terrestres, Louward rêve encore d'enlever au vieux château le trésor que personne ne lui prendra jamais.

ALBERT BONJEAN.



CABRON LE HERDIER

X^HOFFRAIX est un petit village frontière de la Prusse wallonne, perdu dans les Hautes-Fagnes, entre la Baraque-Michel et Malmedy. Une ceinture de landes et de forêts l'enveloppe de toutes parts et semble l'isoler des autres villages, également pittoresques, qui s'éparpillent en couronne sur les plateaux voisins: Walk, Ovifat, Sourbrodt, Longfaye, Hockai, Francorchamps et Bernister.

Ses chaumes, bas, dans lesquels sont percées des fenêtres étroites et profondes, et que protègent, contre la pluie et le vent, des haies de charmes ou de hêtres, se disséminent derrière un pli de terrain, à quelque distance de la grand'route d'Eupen. Le roulier qui descend à Bévercé ou monte vers la Baraque, n'en aperçoit que quelques-uns, et ne devine le hameau que par le clocher de la petite église neuve émergeant au milieu des arbres.

Vers le nord, les Trois-Hêtres, avec leur oasis de verdure, et la grosse pierre du Noir Louis. Dans les fonds, la Warche, allongeant à la base des roches la courbe serpentine de son lit sans cesse contrarié. Tout près, la Fagne...

Il y a quelques années à peine, l'accès de Xhoffraix par la Belgique n'offrait rien de tentant, sinon pour le touriste avide de coins inconnus et d'impressions fortes. De la tranchée, de Hockai, on s'en allait, sans route tracée, à travers la Fagne et quelques bois... Et de suite, voici que la lande s'y ravine en crevasses de terre sablonneuse, où zigzaguent des apparences de petits sentiers courant en lacets parmi les myrtilliers et les sphaignes.

Des bruits sinistres circulent chez les paysans sur les dangers de ce voyage : tel fraudeur, habitué à battre la région, et se retrouvant, après de longues heures, une nuit de brouillard, dans les fonds de la Hoegne, vers le moulin Thoré; tel chasseur s'égarant, un soir de décembre, dès la sortie de Hockai, et, le matin, tombant à Ster, près de Francorchamps, anéanti de faim, de froid et de fatigue...

Je vois encore, la stupéfaction du garde Henri, quand, une nuit de la mi-septembre, surgit tout à coup, dans notre cabane de chasse, sa grande stature courbée sous la poutre barrant la porte d'entrée, Jules Lacroix, parti de Hockai dans l'après-midi, et nous arrivant, oui, nous arrivant ayant fait cette route seul et pour la première fois, après avoir erré par le bois de Bailoup et la Fange Moreau...

Mais c'est surtout quand la neige s'abat sur la lande que surgissent, redoutables, les incertitudes et le navrement de ce sol désolé... Plus de points de repère, plus d'indications... Les quelques gaules, enfoncées dans le marais, de distance en distance, et qui, à l'endroit le plus périlleux, marquent une ligne idéale vers la route prussienne, semblent, elles-mêmes, se faire invisibles ou trompeuses. Il n'y a pas jusqu'à la lanterne massive et ventrue dont se précautionnent les caravanes, pour se reconnaître, qui n'apparaisse inutile et presque sinistre... A peine éclaire-t-elle le danger des tourbières, sans faciliter l'orientation...

Xhoffraix est donc au bout du monde...

Jean-Baptiste Cabron est de Xhoffraix...

La Fagne, cette Fagne sauvage et marécageuse, est son domaine, et il en est le roi.

*
**

Xhoffraix ne manque pourtant pas de personnages intéressants.

Parlerons-nous de Henri-Joseph Istace, cet empirique de campagne, récemment émigré de Mont, et dont la chaumière porte, en belles lettres claires, sur sa devanture à pans de bois, cette épigraphe ou, ou, si l'on préfère, cette épigramme :

« Istace, consolateur de l'humanité souffrante !... »

Allons-nous redire ses cures merveilleuses, les simples qui n'ont plus pour lui de secrets, les rhumatismes dont il s'est rendu maître, la graisse de

renard qu'il se procure à grand'peine et qui fait merveille dans les inflammations comme dans les refroidissements ?... La Faculté pourrait croire, à tort, à une tentative de propagande, et du reste les indigènes proprement dits, nous suffisent amplement.

Je vois d'ici l'aubergiste Nicolas Defossé, conseiller d'église, le seigneur et maître du village, avec sa grosse figure réjouie, les sangliers qu'il tua, et les guerres d'Autriche et de France qu'il a faites.

Je vois Baronheid, le vieux pâtre, ses petits yeux clignotants, sa parole traînarde et chantante, debout dans la fumée des pipes, et contant une histoire d'il y a quarante années, histoire de fraude dont il fut le héros, et dans laquelle on apprend que, pour échapper aux douaniers, il sauta par la fenêtre du poste de Francorchamps, et se cacha, ensanglanté, sous les sapins, pendant que les gendarmes le cherchaient sur la route de Malmedy.

Et voici, voici venir le curé de Xhoffraix, vénérable et pensif octogénaire, haut de taille, sa chevelure de neige retombant en boucles, sa robe élimée, le visage doux, souvent un peu triste. Ce noble et courageux vieillard court les heids de Hardiester et de Bayehon, court la Fagne et les bois, la campagne et la lande, en plein soleil comme sous la neige, à la recherche d'une souffrance à soulager et de consolations à répandre...

Et voici Schmidt le fossoyeur, Mareïe, la femme de Jentgès, endormant avec un vieil air la petite

Pauline au berceau, le préposé Dehotay, Rosalie de la Poste Halte-Stelle, le conseiller David, et le garde Marquet de Bernister, glissant, dans l'embrasure d'une chaumière, sa barbe fauve et sa tête hérissée.

Mais voici et voici surtout Baptiste Cabron.

*
* *

Tu te souviens, Léon, de ce soir de septembre, déjà combien lointain... Il était six heures et demie. Nous venions de quitter Xhoffraix et marchions lentement, fusils au dos, dans la campagne, vers Walk.

Caro nous précédait, le nez au vent, cherchant dans le crépuscule, des odeurs de gibier. Toi, tu me parlais de ton dernier voyage, de la Suisse, de ses montagnes uniques, de l'Arve rugissante entre les rocs, de Champell, de Genève, des lacs bleus, et de cette cousine aux boucles d'or, avec laquelle tu chevauchais le long des rives... Et tu comparais les cantons alpestres avec notre Ardenne, l'œil encore ébloui des sommets neigeux qui couronnent d'un diadème les pics de la Jungfrau et du Finsteraarhorn...

J'écoutais ta voix amie dans le silence du soir et je rêvais aux merveilles que me découvrait ton récit.

Tout à coup, nous nous retournâmes, au même instant tous les deux, sous l'influence d'un de ces mystérieux avertissements dont il semble impossible de retrouver la cause ; et de nos bouches partit à la fois un cri d'enthousiasme.

Le spectacle qui se déroulait à nos yeux était féérique... Au loin, vers Hockai, l'horizon s'éten-

dait, saignant d'une clarté rouge. Le soleil n'était plus là, mais ses traînées de lumière s'allongeaient, fantastiques, du nord au sud, avec, dans cet océan une fusion de cristaux, de diamants, de prismes : de l'or, de l'or, de l'or...

Sur le fond du ciel se découpaient, jusque dans leurs moindres détails, — ainsi que, sur les ciels crus de l'Orient, les palmiers et les minarets — les feuilles des arbres, les toits de chaume, la pointe du clocher de l'église...

Cette gloire de pourpre nous laissa silencieux et confondus. Et, l'imagination faisant mystique l'impression ressentie, quand je vis ta tête énergique se profiler dans le rayonnement de cette apothéose, il me sembla traverser un conte d'Hoffman et vivre dans le pays des songes.

En ce moment, un évènement, banal en apparence, vint doubler notre émotion. Une mélodie, lointaine, modulée bizarrement, d'une mélancolique douceur, qui rappelait les chansons du Tyrol et de la Bohême, un air grave et naïf se terminant en saccade, par une chute brusque, comme si le souffle eût manqué à l'artiste, parvint jusqu'à nous, apporté par le vent d'automne.

Cette mélodie complétait le paysage.

Elle résonnait dans la nuit, ainsi qu'un appel de chevreuil, là-haut vers le Khanster. Ses trois notes emplissaient l'horizon, la Fagne, les forêts de pins, les campagnes de seigle et d'avoine... Par instants, elle retentissait, plus forte et plus vibrante, comme animée par une poitrine de géant ; d'autres fois,

elle se perdait, diminuée et affaiblie, vers les fonds, semblable à un soupir parmi les feuilles.

Et c'était une sensation étrange — faite de charme et d'angoisse — que laissait après elle dans l'âme, cette plainte qui se prolongeait. On eût dit la mélodie de la terre elle-même, un gémissement sorti de ce sol de misère que la pourpre de l'automne essayait en vain d'enrichir un peu, ou bien le bercement d'un Tyrtée sylvestre saluant le prochain sommeil hivernal.

Quand les derniers sons s'éteignirent tout à coup pour laisser le champ libre au clapotis de la Warche, nous nous surprîmes tous les deux à chercher — pour ne pas oublier — à saisir dans l'air ambiant la matérialité de quelques lambeaux, flottants encore, de la singulière musique...

Puis, la nuit s'étant faite profonde, nous laissâmes derrière nous l'horizon où venait de s'accomplir le rite, et nous descendîmes la côte, sans rien dire.

Nous avons assisté à un coucher de soleil inoubliable, et entendu... la corne de Cabron...

*
* *

Xhoffraix est un village heureux mais peu riche.

Les paysans qui y possèdent quelques journaux de terre y sont rares. Ils sont rares aussi ceux-là qui récoltent dans leurs champs assez de fourrage pour un bœuf et quelques moutons.

Xhoffraix n'est pas sans ressources, pourtant...

La Fagne, qui donne la tourbe, cette rivale prolétaire de la houille, et d'où l'on fauche les mottes de bruyère pour en faire le *stierna* ou litière

du bétail, la Fagne produit encore, en abondance, toute une foule de graminées et de laiches qui serviront à la pâture...

Car, c'est vers la sauvage et fidèle nourricière que, chaque jour, depuis le treize mai jusqu'au vingt-neuf septembre, s'en vont les bœufs du village, les naseaux au vent, en une diversité de teintes et de tailles, cortège éjoui par la note des clarines, tout le long, tout le long de la lande.

Celui qui mène la hiette s'appelle le herdier...

Le herdier est Cabron.

*
* *

A Xhoffraix, on considère un peu le herdier comme un personnage officiel. La commune lui alloue par année quelques marks.

De plus, chacun de ceux qui lui confient des bêtes, est tenu de lui fournir la nourriture et un gîte pendant un nombre de jours proportionnel. Chaque soir, quand les bœufs sont rentrés à l'étable, le vieux pâtre soulève le loquet de l'une ou l'autre chaumière. On lui fait place à la table de famille, et le voilà qui plonge, à pleine fourchette, dans le grand plat en poterie grossière, au fond duquel fument de succulentes pommes de terre arrosées d'un peu de lard, le seul luxe des appétits ardennais. Le matin venu, la ménagère emplit la mallette du herdier de tranches de pain, beurrées ou sèches, selon les ressources de l'hôte. Ce sera le déjeuner, le dîner et le goûter. Festin gargantuélique qui fait frémir d'aise les mâchoires du bouvier-paysan.

Les festins des pauvres ont ceci de particulier, qu'ils se passent de menu.

Cabron ne connaissait que ceux-là.

*
* *

Que de fois n'ai-je point aperçu cette curieuse figure !

De taille moyenne, sec, le visage anguleux, le nez busqué, la bouche découvrant dans le rire quelques dents noires et longues, les yeux clairs d'une grande douceur, la tête encerclée dans un bonnet roussi, un sarrau recouvrant à peu près une vieille houppelande rapiécée, des guêtres d'étoffe serrant la jambe au moyen de boutons et de morceaux de cordes, des souliers épais, à gros clous, et avec tout cela, quarante-sept ans. Invariablement, Cabron emporte avec lui un bâton double où s'enlacent des anneaux métalliques, — le martinet des bistoux, comme il l'appelle — un parapluie bleu en coton, et... sa corne.

La journée commence, pour lui, relativement tard.

Vers huit heures du matin, il apparaît au bas du village, en son pittoresque accoutrement, s'arrêtant aux chaumières pour y attendre les bêtes, et jetant à l'air pur, par intervalles, dans la tranquillité du hameau, sa fanfare d'appel.

C'est alors surtout qu'il faut le voir.

Pour donner à la mélodie toute son ampleur, il fait halte au bord de la route. Et, dressé, les mollets raidis, la main gauche appuyée à la fois sur le parapluie et sur le bâton, comme pour doubler

l'effort, la main droite retenant la corne à l'un des angles de la bouche contractée, les yeux grands, ronds, dilatés, les ailes du nez frémissantes, les muscles tendus, la figure rouge, la joue gonflée, la tête relevée en un geste glorieux, il sonne son plus vibrant hallali...

Quand les deux notes de la fin ont subi leur étranglement coutumier, Cabron, triomphant, agite son bâton où cliquette un bruit de ferrailles, et, dans un dénombrement, il appelle, ainsi qu'en un bataillon le nom des soldats : Djoleie, Gavion, les bœufs de Paul et de Mareie-Joseph qui, reconnaissant la voix, accourent se ranger le long du chemin. Puis, la caravane se met en marche lentement, et bientôt, sur les hauteurs du Noir-Louis, on l'aperçoit, dans la bruyère, enveloppée et suivie d'une sorte de brume, Cabron en tête.

*
* *

On ne connaît pas l'histoire de la corne de Cabron. On sait seulement qu'elle appartient au village depuis toujours, et qu'après un usage immémorial, certain bouvier, dédaigneux ou ignorant, avait, interrompant la tradition, laissé moisir l'instrument sonore dans la poussière de quelque armoire communale...

Un bon matin, Cabron sortit la trompe de sa cachette, et même obtint du préposé qu'une embouchure solide, en bois de chêne, remplacerait l'embouchure ancienne, déchiquetée et coupant la lèvre.

Et voilà comment ce primitif cornet à bouquin

recourbé en spirale, avec ses côtes parallèles le long du tube, est redevenu célèbre dans le pays.

Et voilà comment aussi Cabron répara l'injustice.

*
* *

Nous avons écrit que la Fagne était le domaine de Cabron et que Cabron en est le roi.

A part quelques paysans qui s'emploient, les jours d'été, à y faucher la litière ou à sécher la tourbe en briquettes, Cabron occupe, sans rivalité, l'immensité aride. Aussi loin que le regard puisse porter, depuis le bois de Bailoup, près de la maison Hœn, et les Trois-Hêtres, jusqu'au hameau de Mont ; depuis la fange Moreau jusqu'à Longfaye, Cabron s'en va, seul, à travers ce désert, livrant au vent de la Fagne, sa tyrolienne monotone et ses appels à la *hiette*... Et là, il se sent chez lui.

Cet air âpre et vif qui fouette le front en courbant les genêts et les myrtilliers ; ces marais que piquent de points rouges les canneberges, de grappes d'or la hampe des narthécies, de houppes de neige le panache des linaigrettes ; ces trous d'eau noire au fond desquels rampe une végétation d'algues ; la bruyère rose et blanche ; les briquettes de *trouffes* dont les cônes évoquent la végétation fantastique des paysages lunaires, les sources qui pleurent dans les joncs, les brumes matinales, les genévriers nains, les horizons infinis, tout cela lui appartient, tout cela est sa chose, sa propriété, son droit.

Obscurément s'agite en lui un monde mystérieux

dont il lui serait impossible d'analyser la confuse et perpétuelle genèse. Ce qu'il perçoit cependant au fond de son être, lui mordant le cœur et faisant monter à sa bouche un levain de menace, c'est la haine irréductible des cités ; car sa nature de primitif ne lui permet de concevoir l'existence que libre et sauvage, dans la liberté et la sauvagerie des solitudes, loin des hommes...

Et c'est ainsi que, sans qu'il sache pourquoi, elles sont pour lui des sœurs, les alouettes montant des marjolaines dans le bleu du ciel pendant les chaudes journées, et de petites amies fidèles, les potentilles tormentilles, dont la grêle étoile d'or illumine d'un peu de lumière la grande lande infiniment grise...

Cabron serait poète s'il n'était berger...

*
* *

Le plus souvent, Cabron arrête sa hiette pour la halte quotidienne, près des sources du ru de Hockai, qui deviendra plus tard la Hoegne.

L'endroit est désert, mais reposant. De jeunes taillis de hêtres, d'aulnes et de coudriers semblent y protéger le torrent à sa naissance ; et la chanson de leurs feuilles se mêle, avec un bruissement triste, à la chanson des eaux cheminant au milieu des rocs. Parmi les sphaignes, des blocs de quartzite aux formes bizarres abritent, dans leurs anfractuosités des pousses audacieuses de genêts d'Angleterre. Quand le soleil darde dru, le herdier fait sa sieste à l'abri de ces pierres, ou dans l'ombre des arbustes de la rive...

Une après-midi d'automne, je rencontrai Cabron à son poste préféré.

Du bois de Bailoup, sous les sapins duquel je m'étais blotti contre une pluie battante, j'avais entendu, vers le fond, sa corne sonner... En approchant, je le vis bientôt, rassemblant, d'un bord à l'autre, ses bœufs qui ruaient au milieu des arbres.

— « Bonjour Cabron ! m'écriai-je.

— « Tiens, c'est vous, clama-t-il d'une voix traînarde, en sortant d'un massif, — du diable si je n'ai pas cru reconnaître la voix de Benker, le garde-forestier de Malmédy. »

Et la conversation s'engagea dans notre idiome wallon. Cabron se dédommageait de son silence habituel.

Il me parla de ses bœufs, ses fidèles et vieux amis, du sentier étroit, là-haut, à travers une toute jeune sapinière, par lequel il devait mener sa hiette, avec une véritable science, pour éviter un *protocole*; de sa splendeur passée de herdier, alors que, dans la lande de Xhoffraix, il conduisait pâturer deux cent soixante bêtes au lieu de trente-trois aujourd'hui, pauvres temps ! de son brave chien Hussard aux yeux couleur de phosphore, des grandes neiges de l'an dernier, et des chasses à courre qui, jadis, emplissaient la Fagne, depuis Longfaye jusque Hockai, des sonorités des cors et du galop des chevaux...

Puis, comme le crépuscule s'annonçait doucement, et que le clapotis de l'eau s'élevait plus distinct dans le grand calme, sa pensée, s'associant au

mystère des choses, se fit plus mystérieuse elle-même.

Les *loumrottes*... ! Il y croyait, lui, parce qu'il en avait vu — Hussard, s'il pouvait parler, en témoignerait au besoin — et il n'y avait pas bien longtemps, un soir d'octobre, peu avant la Toussaint du dernier hiver. Et le bal des Macralles... n'avait-il pas, un jour de Quatre-Temps, en revenant de la Baraque, entendu, au-dessus de Xhoffrais, un bruit de sabots et des grincements de violon ? Pour sûr, la vieille Babette devait être de la danse, car on l'avait surprise, parlant à un manche à balai, et faisant des signes sur une bouteille rouge.

La parole de Cabron sonnait, saccadée, presque anxieuse, dans le soir tombant.

Pendant que je l'écoutais, pris moi-même d'une émotion invincible, l'obscurité enveloppait de plus en plus la silhouette du herdier... Je le devinais à peine dans la nuit, alors que son geste battait le vide, et que, dans l'animation du récit, il oubliait l'heure et la hiette et le chemin restant à parcourir...

Ce soir-là, je compris mieux encore, comment il se fait que les primitifs conversent, dans l'isolement, avec des esprits familiers, et pourquoi ils entendent des voix dans les torrents, dans les cimes et dans la tempête.

Un peu plus tard, Cabron reprit la route de Hockai, poussant devant lui la hiette. Avant de gagner les premières maisons du village, il s'arrêta au tournant de la route, et, sorte de génie de la

Fagne évoqué, il jeta, dans le silence, la gutturale fanfare. Celle-ci alla se perdre bien loin dans les fondrières du Hardiester, où elle se répercuta sourdement.

A cette époque, ô mon ami, tu chassais dans les Alpes... En écoutant mourir la dernière note qui tombait, comme un adieu, de la trompe de Cabron, j'ai songé que peut-être, en ce moment-là même, tu entendais moduler le fameux ranz des vaches, par quelque pâtre, attardé dans les gorges de l'Arve...

Et ainsi, à travers l'espace, ont dû se rencontrer nos pensées, fraternellement...

ALBERT BONJEAN.





LÉOPOLD COUROUBLE

NÉ A BRUXELLES EN 1861.

Magistrat.

M. Léopold Courouble est l'heureux historiographe de l'imposante famille Kaekebroeck.

« Son mérite est d'avoir non pas créé, mais découvert et compris la « Porte de Flandre ».

« Évidemment c'est la langue qu'on y parle qui l'a tout d'abord attiré aux environs de l'Hôtel de ville. Ce Bruxellois *zwanzeur*, échappé d'un lycée parisien, allait y collectionner, pour en rire, les « tournures » et les barbarismes savoureux qui ont cours dans les magasins de la Grand' Place et d'à côté. Puis, ayant fait la connaissance de Verhoegen, de Cappellmans, d'Adolphine ou d'Hermance, pour les faire causer, il s'est mis à les regarder vivre : leur vie valait bien leur langue. Et tandis que dans le tourbillon ininterrompu des dîners de baptême, de première communion, de fiançailles, de noces, d'anniversaire, son « cahier d'expressions » s'enrichissait, il entrait dans l'intimité accueillante de ces bourgeois, à la vie simple et saine ; et lui, qui d'abord n'avait voulu que rire de leur langue, maintenant qu'il les connaissait, il les aimait ; il les raconterait ; il avait trouvé sa veine (1). »

De cette veine sont sortis les six volumes de la *Famille Kaekebroeck*, où la moyenne bourgeoisie bruxelloise est analysée avec une perspicacité aiguë, une bienveillance doucement ironique, une bonté vraie. On a dit de plusieurs de ces volumes qu'ils sont des chefs d'œuvre. Et cela est vrai autant par la vérité des personnages que par l'art léger de la composition et du style.

D'autres œuvres ont précédé ou suivi la *Famille Kaekebroeck*. On y retrouve l'esprit fin et délicat, l'émotion vive et tendre, le style clair et discret de M. Courouble.

(1) Boubée et Parra.

BIBLIOGRAPHIE : *Contes et souvenirs* ; *Atlantique idylle* ; *Notre Langue* ; *Mes Pandectes*, avec une préface d'Edmond Picard (1900) ; *En plein soleil* (1900) ; *Profils blancs et frimousses noires* (1900) ; *La Maison espagnole* ; I. *La Famille Kaekebroeck* ; II. *Pauline Platbrood* ; III. *Les Noces d'or* ; IV. *Les Cadets du Brabant* ; V. *Le mariage d'Hermance* ; VI. *Madame Kaekebroeck à Paris*, mœurs bruxelloises ; *La ligne des Hespérides*, roman ; *Contes et récits d'un Bruxellois* (1907).

CINQ CROQUIS BRUXELLOIS

la Couque d'Or

DEPUIS huit jours la *Couque d'Or*, qui souffle dans la rue un chaud parfum d'épices et de miel, n'a pas désempé.

Les demoiselles de magasin sont très fatiguées, mais elles continuent de servir les pratiques avec vaillance, sous le clair regard de cette vieille dame vêtue de soie noire et chaînée d'or, qui là-bas, au fond de l'arrière-boutique, trône dans un fauteuil à côté de son coffre-fort.

La vieille dame aux cheveux blancs sommés d'une fontange violette, appuie sa tête sur sa main. Des rubans mauves et de longues « anglaises » d'un ton verdâtre encadrent son pâle visage.

Et dans ses yeux, qui luisent étrangement, passe un mystérieux sourire.

Parfois, l'opulente boutiquière se lève avec

effort et s'avance à pas menus au devant d'une « connaissance ». Alors, d'une voix chevrotante, ses deux mains pesant sur les bras de l'amie, elle s'exclame :

— Och, madame, comme il y a tout de même longtemps que je vous ai vue ! Et comment se porte la petite famil ? Mais, mais, comme ça pousse ! Allo, je suis bien contente... Hein, c'est quelque chose ces jours-ci ? Ça est une déroute maintenant ! Voulez-vous croire qu'on ne sait pas fermer avant minuit ? Ces pauvres demoiselles ne tiennent plus sur leurs jambes. Ah ! je ne peux pas me plaindre, elles sont si braves ! Attendez, je vais seulement vous servir moi-même...

Et l'antique marchande de *couques* gravit péniblement une marche, s'établit derrière le comptoir. Elle détache un sac de papier qu'elle approche de ses lèvres bleuies. Elle souffle et le sac s'entr'ouvre ; elle y enfonce sa main, le déploie, commence à le remplir et puis le pose sur la balance :

— Une demi-livre de *speculoos*, une livre, chère madame ? Une livre, n'est-ce pas, il est qu'à même si bon !

Et quand le paquet est ficelé :

— Voilà, madame, ce sera jusqu'à une autre fois. Bien des choses chez vous...

Elle retourne à son fauteuil, se rasseoit, la tête penchée sur sa main. Et dans ses yeux, qui luisent étrangement, passe un mystérieux sourire.

*
* *

Cependant le soir est venu. Le gaz s'allume, éclate en mille reflets dans les vitres des caisses étagées contre le mur. La blanche boutique étincelle.

Longtemps encore les demoiselles de magasin s'agitent, servent les pratiques, qui se bousculent devant les hauts comptoirs.

Onze heures sonnent à l'Hôtel-de-Ville. Les chalandes se font plus rares, et bientôt *la Couque d'Or* est déserte.

En ce moment paraît une grosse fille, manches et cottes retroussées avec un seau et une brosse dans les mains.

— Trinette, allez seulement fermer les volets, dit la vieille dame.

Les planches résonnent sourdement au dehors et les devantures s'éteignent.

Déjà les demoiselles de magasin sont couchées. Maintenant Trinette savonne et « reloquete » avec vigueur les carreaux de marbre blanc pleins de boue. Elle se dépêche, fait clapper ses sabots. Puis elle tord sa loque, déverse l'eau sale sur le trottoir. C'est fini : elle ajuste la barre de la porte et se retire en souhaitant le bonsoir.

Alors la vieille dame quitte son fauteuil et s'avance avec une majesté souveraine. Elle contemple, en souriant, la boutique dévastée. Sur les comptoirs, les grandes mannes d'osier ainsi que les formes noires ne contiennent plus que des miettes. Au travers de la vitre des caisses, on voit reluire les parois de fer blanc, et sur les rayons de l'étalage il n'y a plus rien. Tout est vide !

Et la vieille dame sourit toujours sous ses pâles cheveux sommés d'une petite houppe violette.

Mais voici que la boutique s'éclaire d'une lumière surnaturelle, et, phénomène inexplicable, la vieille dame grandit ! Sa figure devient toute rose, rayonne de bonté et de joie...

Elle lève sa main droite où flamboie une grosse améthyste et soudain, miracle surprenant ! les grandes mannes d'osier et les formes noires et les caisses et les vitrines se remplissent de gâteaux merveilleux.

Tout à coup, prestige nouveau, une chasuble somptueuse recouvre la vieille dame en même temps qu'une mitre étincelante vient se poser sur sa tête et qu'une barbe, blanche comme la neige quand il a fraîchement neigé, pousse sur son radieux visage.

Et une crosse d'or tout incrustée de bijoux paraît aussi dans sa main.

Cependant, l'évêque magnifique frappe du talon sur le parquet de marbre. Et surgit un bel âne richement harnaché, qui porte deux hottes immenses, chargées de jouets et de bonshommes en *speculoos* !

— Bravo ! dit le patriarche en donnant une tape d'amitié sur le cou luisant du baudet, voilà de la diligence ! Or ça, je suppose que les petits enfants sont bien endormis maintenant ; nous pouvons partir...

A ces mots, la porte de la *Couque d'Or* s'ouvre, s'élargit. Une brume épaisse et glacée emplît la rue, où les réverbères clignotent tristement, entourés d'un halo.

— En avant, camarade !

Alors Saint Nicolas — car c'est bien lui — saisit son âne par la bride, et tous deux, pour leur mission sublime, s'enfoncent dans le brouillard...

Le féroce Agent

LE féroce agent a surgi au milieu du carrefour, et les colporteuses éperdues détalent à grands cris.

Déjà le féroce agent a choisi sa victime : c'est Fintje, la petite bossue, qui « s'encourt » là-bas, avec son panier de harengs et sa corbeille d'oranges.

La pauvre fille se hâte tant qu'elle peut, mais ses gros sabots la retardent et sa charge, si lourde !

Alors, ainsi le subtil Hippomème, elle laisse tomber derrière elle des pommes et des *boustrinks* d'or !...

Mais le féroce agent, moins naïf qu'Atalante, se garde de rien ramasser et poursuit sa course rapide.

Agile, pressant le sabre sur sa cuisse, il bondit par dessus les tas de pavés et de sable répandus dans la rue, et voilà que sa dextre, gantée de fil, s'abat sur l'épaule de la fuyarde.

La petite bossue s'arrête, épuisée, dépose panier et corbeille.

— Votre nom ! dit le féroce agent qui halète.

Et ses rousses moustaches de reître, qu'emperlent ses fumantes narines, se hérissent terriblement.

Mais Fintje, adossée contre un réverbère, reste muette, remonte ses bas tombés sur ses chevilles.

— Votre nom ! crie le féroce agent qui brandit le carnet et le crayon verbalisateurs.

Alors, elle répond doucement :

— Vous le connaissez aussi bien que moi. On sait le lire sur mon dos...

— Voulez-vous donner votre nom ! répète l'homme dont la voix s'encolère.

— Eh bien, je ne le dirai pas !

Les passants se sont attroupés. Ils ricanent. Ils raillent le féroce agent et sa grotesque proie.

— Au bureau ! rugit le policier cramoyé de fureur.

Fintje ramasse son panier, sa corbeille, et marche, résignée mais stoïque.

Et rien n'est si triste que cette créature tortue, difforme, la grosse tête enfoncée dans les épaules pointues, et frissonnant sous l'aigre bise qui soulève son châle effiloqué et son tablier plein de pièces.

Cependant elle va, résolue, très ferme, presque droite dans son malheur, et sans proférer une seule plainte.

— Vous saurez un peu ce que ça coûte ! grince le féroce agent.

Une bande de gamins, qui grossit à chaque pas, les accompagne en lançant des quolibets cruels.

Et sur le seuil des magasins accourent des commerçants qui éclatent de rire.

Or, voici qu'au tournant de la rue de Jéricho, une femme aborde le policier :

— Voyez une fois, agent, ce petit garçon sur le trottoir ! il est perdu...

En effet, un bambin, vêtu d'une loque de flanelle, est appuyé là-bas contre le mur et grelotte et pleure, les deux poings enfoncés dans ses yeux.

Le féroce agent l'aperçoit. Tout de suite, il lâche sa prisonnière, s'élançe vers le marmot. Et sa face transfigurée exprime maintenant une tendresse infinie. Il écarte les bras de l'enfant, le cajole avec des gestes doux, maternels.

— Eh bien, *manneke*, il faut pas pleurer ! Comment est-ce que tu t'appelles donc ?

Mais le petit ne parle pas encore.

— Si ça est permis d'abandonner son enfant sur la rue ! gémissent les femmes indignées.

— Ne pleure pas, je dis, fait l'agent, moi je vais te conduire chez ta maman... Viens, petit...

Il l'emporte dans ses bras. Et tandis qu'il se dirige vers le bureau de police, il aperçoit soudain courant à côté de lui, la pauvre bossue qui, attendrie elle aussi, ne s'est pas sauvée et regarde tristement l'enfant perdu.

Alors, le féroce agent suspendant sa marche, considère un instant cette pâle fillette à l'échine pitoyable, la grosse tête enfoncée dans les épaules pointues...

Et une émotion indicible le saisit. Il ne comprend plus sa sévérité. Ses yeux s'humectent.

— Allo, à combien vos oranges, Fintje ? Tenez, voilà cinq *cents*. Donnez seulement une pour le petit...

Puis, d'une voix qui s'efforce en vain d'être rude :

— Et maintenant filez vite, saie-vous !

Le Bateau de Moules

LE voilà ! Le voilà !
En effet, c'est bien lui. Le petit *boeier* entre dans le port.

Il s'en revient de loin, le petit bateau, aux nageoires relevées ; il s'en revient de Philippinne, près de la mer verte.

Ah ! les jolies courses, là-bas dans l'écume du *Wester Schelde*, quand, toutes voiles dehors, penché sous le vent large, il bondit et ricoche sur la houle ! Quelle joie de lutte avec l'eau folle qui s'élance et, sur la proue cambrée, se brise en brillante poussière !

Mais il a fallu carguer les voiles et remonter les dérives. Maintenant le petit *boeier* s'en retourne paisible, enfoncé dans l'eau morte des canaux sous le poids de sa cargaison de moules.

Un dernier pont se dresse ; le bateau rase les pierres grises de la passe, gagne enfin son dock d'attache.

Alors le capitaine, debout à l'arrière, lève son casque goudronné, et salue joyeusement le populaire qui se presse, impatient, contre le garde-fou du quai.

C'est un beau gars hollandais, vêtu du mackensie et guêtré jusqu'aux cuisses d'un tricot bleu.

Autour de lui, deux mousses font la manœuvre, nouent les amarres.

Cependant le patron, les mains à sa large ceinture, regarde un moment ces pauvres hères qui, là-haut sur la rive, dans le nuage des haleines, se bousculent, agitant en l'air des sacs, des paniers, des cabas, des torchons, même des mouchoirs !

Et le beau gars sourit de cette frénésie. Il pense qu'il a bien fait d'arriver le premier : la vente sera bonne.

— Allons, allons, taisez-vous ! s'écrie-t-il en flamand, il y en aura pour tout le monde. Regardez une fois, jamais on n'en rapporta de si grosses !

A ce discours, cris et gestes redoublent.

Une mégère, dans l'espoir de hâter la vente, lance son cabas dans la barque ; mais on le rejette sur le quai.

Alors le patron hèle Tiste, le débardeur, qui flâne à la porte du *Schipperke*.

L'homme accourt, perce la foule, enjambe la rampe de fer. C'est lui qui fera la police, recevra l'argent et passera les paniers.

Cette fois, la vente commence. Un mousse a saisi la grande escoupe de bois, ramasse les moules, remplit les tonnelets que son compagnon déverse dans tous ces bizarres récipients qui tombent de la rive sans interruption.

Le patron reçoit les *cens* qu'il laisse couler dans une large écuelle. Parfois, Tiste lui remet une pièce blanche. Il faut changer. Le rude marin plonge une main au fond de sa poche, retire un vieux porte-monnaie qu'il manie avec maladresse dans ses doigts gourds.

Et pourtant, avec son casque et ses hautes guêtres, il semble un guerrier, un preux de la mer !

La cargaison diminue, mais les acheteurs affluent toujours. Sans relâche, les petits mousses travaillent dans un bruit d'écailles. Et le niveau des piécettes monte dans l'écuelle.

Soudain le patron consulte sa grosse montre de cuivre et jette sur les quais un regard anxieux. Maintenant il est distrait ; il a cessé ses lazzis et ne compte plus l'argent que Tiste dépose dans sa main. De nouveau il tire son « horloge ». Onze heures et demie ! Sa figure s'assombrit. D'un ordre brusque, il commande aux mousses de suspendre la vente. Il invective les acheteurs qui masquent sa vue.

Qu'est-ce donc qu'il attend ?

Tout à coup un appel joyeux retentit :

— Johann !

Le marin se retourne et sa figure s'éclaire d'un large sourire.

— Arrière, arrière vous autres ! clame-t-il aussitôt, laissez les passer ou sinon plus de moules !

Et quand la foule, surprise, s'est écartée, une belle fille s'avance, souriante, tenant un petit garçon par la main.

Vite elle s'assoit au bord du quai ; le marin la saisit à la taille, et tandis qu'il l'enlève, l'embrasse à pleine bouche sur ses joues reluisantes.

La foule applaudit à cette publique tendresse.

Mais le marmot, le marmot si drôle en ses larges culottes, reste là sur la rive. Il tend ses menottes

rouges. Alors, au fond de la barque, le batelier attendri ouvre ses bras :

— Kom Pietje !

L'enfant fait un petit rire nerveux : il hésite, se baisse, mesure la profondeur d'un œil inquiet. Derrière lui, les spectateurs mis en joie, l'encouragent :

— Hardi Pietje !!

Tout à coup Pietje s'élançe et tombe sur la poitrine de son père.

Le Canari

FRANTZ, le petit apprenti, s'en revient de chez l'oiseleur avec un canari dans la main.

Tout en sifflotant, il observe l'oiseau jaune dont la tête sort de son poing et se rengorge de terreur. Il sourit, lève son bras en l'air comme s'il voulait donner la volée...

Mais soudain, dans la rue S^{te}-Catherine, il lui semble que le captif se rebelle et se dilate, joue des pattes, s'efforce d'élargir les parois de sa prison...

Et le petit Frantz prend peur, hâte le pas :

— Mon Dieu, s'il allait s'envoler.

A cette idée il frémit, et voilà que tout à coup, sous l'étreinte d'une force ironique, il voit très bien que sa main devient lâche et se desserre et puis s'ouvre toute large...

Et le canari s'élançe sur la place du Marché !

Une grande clameur retentit mêlée d'éclats de rire.

L'oiseau, étourdi, ignorant de l'air, rase le sol d'abord, vole à petits bonds. Tout de suite, il n'en peut plus et s'abat sur un pavé. Une nuée de casquettes pleuvent et s'éparpillent autour de lui.

Affolé, il s'envole un peu plus haut cette fois, et file par la rue de Flandre, poursuivi par une troupe de gamins qui poussent des cris sauvages.

Frantz, très pâle, bondit au premier rang, les bras levés. Derrière lui, sa blouse s'enfle comme une casaque de jockey, tant sa course est rapide... Hardi là ! il est près d'atteindre l'oiseau, quand celui-ci, par un crochet brusque, échappe aux chasseurs, monte droit dans l'air d'un essor pénible, alterné de petites chutes volantes, et se perche enfin, épuisé, sur une marche d'un vieux pignon espagnol.

Aussitôt les casquettes furieuses s'efforcent de le dégotter de cet asile sourcilleux. Mais elles sont trop légères, le vent les détourne du but. Alors toute la bande hurle, crie, invective l'oiseau qui trille au soleil.

La rue est en émoi. L'omnibus des Etangs-Noirs doit stopper.

Seul Frantz, très blême, courbe la tête et ne dit rien, songeant à la *rammeling* qu'il aura de son père.

Une grosse bouchère, qui a quitté son étal pour suivre cette chasse émouvante, saisit l'enfant par le bras et le retourne devant elle :

— Comment est-ce que vous avez fait ça do ?

Alors deux larmes glissent le long des joues du petit garçon :

— Je sais pas ! fait-il en levant une épaule pitoyable.

Soudain un grand cri le redresse. Le canari a plongé du toit dans la rue et recommence son vol capricant à travers un essaim de nouvelles casquettes.

Frantz et ses compagnons, repris d'espoir, se ruent à droite, à gauche, tantôt s'égaillent et tantôt se rejoignent sous les zigs-zags imprévus du bizarre oiseau. Et longtemps ils courent ainsi, disparaissent au loin, puis revenant sur leurs pas...

Tous sont rendus, ruisselant de sueur. Ils vont abandonner la course quand l'oiseau maudit tombe juste entre les oreilles dressées d'un gros cheval qui s'avance, traînant une charrette du *mestbak*.

Prompt comme un clown, Franz se jette au front de l'animal qui se cabre, glisse des deux fers de derrière.

Les commères poussent un cri d'effroi.

Mais déjà l'enfant a saisi l'oiselet et retombe sur ses pieds agiles.

Pâle et confus, il s'éloigne maintenant au milieu des joyeux vivats de la foule, pressant entre ses doigts le pauvre canari au bec entr'ouvert.

Et je sens le cœur du petit oiseau qui toque dans sa paume serrée...

La Leçon de Géographie

MONSIEUR Kockuyt est un géographe passionné ; je pense bien que c'est lui qui posa *l'homme à l'atlas* de notre grand De Braekeleer.

Les poches de son paletot sont toujours remplies de cartes, et souvent il se promène en tenant dans ses bras une grosse sphère. Sa science est énorme ; il connaît tous les travaux de Sésostris, Pythéas, Strabon, Ptolémée, comme ceux d'Ortélius et d'Elisée Reclus.

Demandez-lui où se trouvent Ferruk, Dunedin, Tsitsikar ou Sinalva : il vous dira tout de suite le continent, les degrés de longitude et de latitude et s'il y a des tramways dans ces villes...

Je vais même plus loin. Inventez un peu, pour voir et croyant faire le malin, une ville qui n'existe pas ! Aussitôt il découvre une cité qui s'appelle réellement comme celle que vous dites, et ce sera même une ville importante et très riche, une capitale peut-être ! et M. Kockuyt sera « honteux pour vous » de votre ignorance.

Mais ce grand géographe ne tire pas vanité de son érudition. Il est simple comme un vrai savant. Au surplus, il n'est point avare du trésor de ses connaissances et les dispense à qui veut.

C'est ainsi que dernièrement le *baes* de l'estaminet où, tous les soirs, il boit son verre de lambic et fume sa longue pipe de terre, l'ayant prié de donner une petite leçon de géographie à son fils, M. Kockuit, tout réjoui, fait mander son élève, et posant sa sphère sur la table au milieu des verres, il commence en ces termes :

— Suske, ce qu'il faut connaître en premier lieu, c'est la géographie de son pays. Donc, je vais t'apprendre d'abord les villes principales de la

province de Brabant. Ce sont Bruxelles, Louvain, Aerschot...

Mais à peine a-t-il prononcé ce dernier nom qu'une voix s'écrie :

— Aerschot, une ville principale ! Vous êtes fou !

Notre géographe se retourne flegmatiquement et aperçoit non loin de lui un consommateur qui le considère d'un air narquois.

Alors, M. Kockuyt, braquant ses regards sur l'interrompteur, répète avec sang-froid et scandant ses paroles :

— Je dis que les villes principales du Brabant sont Bruxelles, Louvain, Aerschot...

— Aerschot, Aerschot, une ville principale ? allo do, vous me faites rire !

Cette fois, M. Kockuyt dépose sa pipe sur la table, se lève, et, prenant la sphère dans sa dextre, il semble Charlemagne, empereur d'Occident.

On devine qu'il va dire quelque chose de grand.

Il dit : — Monsieur, vous êtes une double bête !

Mais à cette invective le buveur se rue sur lui et l'abat sur le plancher. Dans sa chute, M. Kockuyt aplatit sa sphère sous lui — comme une galette.

Pour la première fois, les deux pôles se touchent !

Cependant on sépare les adversaires. M. Kockuyt, fort mal en point, est transporté chez lui : plusieurs de ses côtes sont défoncées. Il garde la chambre huit jours ; après quoi, il s'en va porter plainte contre son terrible agresseur.

Bientôt ce dernier se voit condamné par le tri-

bunal correctionnel à une amende de dix francs, et à payer soixante-quinze francs de dommages-intérêts à la partie civile.

Mais en sortant du prétoire, M. Kockuyt, qui n'a point de rancune et ne veut faire triompher que la science, s'approche du condamné et lui dit :

— Voyons, convenez que Aerschot est une ville principale et je vous tiens quitte des *septante-cinq* francs.

— Ça va, dit l'autre, Aerschot est un port de mer !

LÉOPOLD COUROUBLE.





EUGÈNE DEMOLDER

NÉ A BRUXELLES EN 1862.

D'abord avocat, puis juge de paix, M. Eugène Demolder, en 1895, jeta toque et robe aux orties pour se consacrer uniquement aux lettres.

C'est un descendant direct des vieux peintres flamands. Comme eux il est en même temps mystique et sensuel. Il se penche avec une amoureuse sollicitude vers les miniatures évangéliques des vieux maîtres enlumineurs ; il est aussi le bon vivant que Breughel et Teniers prirent plaisir à nous peindre dans leurs éclatantes kermesses et illustres beuveries.

« Le décor de ses contes, a écrit Emile Verhaeren, fait songer à des paysages d'un Savary ou d'un van Momper, les scènes à celles du vieux Breughel. Plus que n'importe quel autre d'entre nous, il prouve de quel pays de peintres il sort et combien, à certains égards, le mouvement actuel n'est que la résurrection, non d'une ancienne école littéraire, mais d'une ancienne école plastique, autrefois glorieuse en Flandre. »

M. E. Demolder étudie patiemment, dans les traditions et les livres, les époques anciennes ; puis, à l'aide des chefs-d'œuvre picturaux, il fait revivre et frissonner, dans des évocations prestigieuses, ces époques disparues.

Le style est d'une richesse incomparable. D'abord trop éclatant, trop pailleté, trop damasquiné, trop caparaçonné de métaphores, et de vocables expressifs, il s'est modéré sans s'appauvrir. Il charme, dit M. E. Gilbert, par sa clarté cristalline, par la variété de ses ressources et de ses termes, par le pittoresque des images, par l'imprévu des rapprochements, et enfin par l'abondance inépuisable du lexique.

BIBLIOGRAPHIE : *Impressions d'Art* (1889) ; *Contes d'Yper-*

*damme (1901); Les récits de Nazareth (1903); La légende
d'Yperdamme (1896); Le royaume authentique du grand
St Nicolas (1896); Quatuor (1897); Sous la Robe (1898); La
route d'Emeraude (1899); Les patins de la reine de Hollande
(1901); Le cœur des pauvres (1901); L'arche de Monsieur Cheunus
(1904); Le Jardinier de la Pompadour (1901); L'Espagne en
Auto (1900); La Mort aux berceaux, Noël en un acte.*

LE MASSACRE DES INNOCENTS

Tout est lilial.

Les arbres, tantôt frileuses brebis tondues, se sont vêtus de laine immaculée. Sous le capuchon qui les couvre, on ne voit plus les toits aux cinabres naguère fouettés par les nuées d'hiver, et les moulins à vent des remparts décrivent de grandes croix innocentes et brillantes au-dessus des escarpes couverts d'hermine.

Tout s'allume au soleil et partout des paillettes scintillent sur la pâle et douce harmonie que les célestes violons ont laissé tomber, comme un cantique d'ange, de leurs archets câlins. Voyez les statues de la cathédrale en radieux manteaux ! Les gris féodaux des pierres du castel sont plus onctueux dans ce cadre de candeur, les bois luxueux des pignons et les cariatides en chêne des hôtels

nobles s'enrichissent encore, la couronne de Sainte-Gertrude est une vraie fleur de neige au ciel bleu.

Les flocons ont cessé leur chute tout à coup, et il a fait un matin superbe. Les grandes tours sont chastes comme des glaciers — la bise éteinte laisse au loin rêver les champs blanchis sous les flûtes d'or des rayons. L'espace a la pureté de cristaux de Bohême : il est lucide et fier ainsi qu'un appel de glorieuses trompettes d'argent au-dessus des pignons qui se baignent à sa musique aiguë.

Qu'Yperdamme se réveille joyeuse à cette hosanna de jeunesse ! Et s'illusionne à ce songe descendu vers elle sur de grands escaliers de silence. Les tourelles et les clochetons ont des gâités familiales de sapins de Noël, et le long des architectures se dressent de longues fleurs frileuses, ou s'accrochent aux ogives, aux corniches, aux cintres, comme des vignes pétries des lys givrés des cieux et où pendent les grappes du gel.

Les volets s'ouvrent, et la cité se mire dans sa parure neuve. A-t-on tué des cygnes au paradis ? Les anges ont-ils laissé tomber les plumes de leurs ailes ?

Doucement, comme si c'était la neige qui se fût mise à chanter, les cloches d'Yperdamme ont attaché à leur grand col de pierre le grelot des angelus ; des appels convoquant aux matines, ont comblé l'air de vibrantes pièces d'argent que les battant frappent au coin de l'airain et jettent aux dévôts.

Bing ! Bang ! Bing ! Bang ! Les orphelines sont allées à la première messe, en troupeau vierge, vêtues de robes violettes.

Entendez-vous ? Les orgues encore dormeuses bégaiant leurs premières fugues. Ah ! comme tout va resplendir quand le soleil, encore plus pâle qu'une hostie, brillera, lumineux ostensor de la grand'messe blanche chantée par toute la province. Il fait angélique ; on ne voit pas de corbeaux sur l'azur ; les maisons pensives et candides ont l'air d'avoir reçu une absolution. On n'entend que les cloches, les cloches, les cloches, bang ! bang ! bang ! bang ! bang ! Elles filent au rouet des clochers les musiques de leurs carillons, mais, entre chaque tour de leur vibrant fuseau, écoutez quel mystère !... Les campanes, qui à Pâques jettent aux enfants des œufs de Rome, ont des sanglots, aujourd'hui. Les sonneurs tirent-ils aux cordes comme s'ils pendaient un larron ?... On dirait qu'elles veulent sonner à mort ! Voyez le glas sur la neige ! Et ce n'est pas le jour des trépassés. Il est inutile de pleurer dans le ciel ! Elles sanglotent, et c'est un carillon de larmes qui pleut en taches de deuil !... Ah ! changez de ton et que vos gorges sonnantes ravalent ces pleurs ! Ah ! taisez vos mystérieuses douleurs, et dans la fraîcheur du matin donnez l'envoi, autour des campaniles d'aurore, à vos voix les plus argentines. Laissez flotter une idylle pascale au-dessus des toits qui se réveillent :

C'est le matin de Saint-Nicolas qui se lève !

Fête ! Fête ! Fête !

Le grand saint est venu visiter les âtres !

Voilà l'alleluia des marionnettes descendues par les cheminées et luisantes comme des pommes de joie !

Les poupées assises près des bruns pains d'épices et des couques aux beurres opulents, vont se lever, dirait-on, sur leurs pieds de bois et faire, au milieu du mobilier riant des friandises, des révérences aux marmots qui regardent avec des yeux dilatés, pareils à des pervenches épanouies à une flambée de soleil. Des sabots d'or sont pleins de dragées ; les grillons des bonheurs enfantins chantent dans les âtres.

Toute la matinée, la joie n'a cessé d'éparpiller sur le tapis de neige les fleurs vives de ses rires, de ses jouets, de ses frimousses roses et de ses atours endimanchés. Le long des murs, enchantés ce jour comme les parois enluminées de boîtes à joujoux, c'étaient des processions d'enfants aux boucles soyeuses, chargés de bibelots, et qui étaient aussi ingénus que le ciel souriant à leur fête et arborant d'immenses bannières d'azur et de clarté. On eût pensé que les arbustes d'un ancien printemps avaient repris une vie magique pour venir donner à l'hiver une vivante et fraternelle parure. Tout est rajeuni : la très vieille cathédrale avait caché sous le fard des nuées froides les rides noircies de ses ogives ; elle faisait flotter, le long de ses cintres édentés, des guirlandes de bannières aux couleurs blanches et jaunes — et les terribles gargouilles se montraient avenantes sous le givre. Quand on passait dans les rues, les portes ouvertes, avec le tic-tac clair des grandes horloges dans la sonorité de corridors pavés de dalles, laissaient s'échapper des odeurs de cuisine festive, et l'on entendait

des cris de plaisir, des crin-crin de crécelles, des sonneries de trompettes enfantines, et de pauvres marmots chantaient aux seuils des hôtels riches, faisaient ronfler des « rommel-pot », et recevaient de blanches pièces en leurs feutres tendus. Les étals des marchands resplendissaient de bombance : des oies dodues attendant la broche, des poulets aux crêtes sanguines, de fastueux faisans avec, encore, l'incendie aux yeux d'or de leur plumage qui écla-boussait de son faste royal les lourds perdreaux et les bécassines mélancoliques, mettaient aux fenêtres et aux portes des boutiques de giboyeux holocaustes. Et, chez d'autres, des fruits précieux, venus d'Orient, faisaient resplendir la succulante trésorerie de leurs pulpes de vermeil ou d'écarlate.

Dans la matinée, après les offices où les enfants de chœur entonnèrent, de leurs voix plus fraîches que des souffles embaumés d'aubépine, les louanges de saint Nicolas, les gens d'Yperdamme, leurs dévotions accomplies, allèrent, le long du canal, voir les patineurs. La glace se cuivrait aux éclats du soleil montant ; au loin, les villages voisins s'éparpillaient sous la neige, et des gens costumés pour la fête décrivaient de grandes courbes, une jambe levée, historiant le miroir d'hiver, allongé le long d'ormes tout blancs, de leurs attitudes élégantes ou comiques et de leurs gestes bariolés. Et puis, comme le beffroi rappelait la fuite de l'heure en ce ciel rapide de joie, et que le grand air du gel avait creusé dans les estomacs une fosse peu lugubre aux délicats morceaux des festins qui se

préparaient, les habitants de la ville rentrèrent en leurs huis.

Les rues s'apaisèrent, et les cheminées fumèrent au-dessus des toits silencieux.

*
* *

En ce moment des sonneries de trompettes éclatèrent soudain aux quatre coins de la cité.

Dans la plupart des maisons venait de commencer le repas du midi. On avait récité le benedicite, et les enfants, par les cheminées où flambaient des bûches claires, avaient chanté des grâces à leur saint patronal. Les premiers plats se posaient sur les tables, et à presque toutes les nappes, de grands Saint-Nicolas en sucre et en massepain ajoutaient leur friande sucrerie. Chez les plus pauvres, des pappes au riz doraienent les assiettes d'étain et des boudins blancs criaient sur le gril.

Les portes s'ouvrirent, des figures parurent aux fenêtres. Ce n'était pas le jour de la cavalcade ! Pourquoi ces sons de trompettes ? Et certains se rappelèrent avec effroi l'étrange mélancolie des cloches, au matin.

Une nouvelle se répandit à travers la ville : les portes sont gardées par des gens d'armes ! Et il passa au-dessus du beffroi une nuée de corbeaux poussant des cris noirs et qui s'éloignèrent à gauche, du côté de Veurne.

Des figures effrayantes de guerriers débouchèrent sur la Grand'Place.

D'abord, des trompettes à figure d'ivrognes, la moustache rousse et le nez rougi, avec l'air hilare de leurs feutres à plumes flétries rejetés sur la nuque ou campés sur l'oreille.

Suivait un vieillard, chevauchant une monture couleur de lait, et revêtu d'une longue robe noire. Il portait sur la poitrine une barbe, y cachant mal l'agneau de la Toison d'or pendu à son col par une chaîne précieuse : un mauvais sourire scellait ses lèvres de justicier. A ses côtés un élégant seigneur en pourpoint de soie, joli comme un cœur, et entouré de plumes et de rubans ainsi qu'un jeune rosier paré de roses, faisait caracolier son cheval pie.

S'avançait derrière eux un groupe de cavaliers en casaques d'un riche vermillon, des épées à larges poignées au côté, des poudrières et des gourdes à l'épaule.

Mais le gros de la cavalerie se formait de guerriers en puissantes armures, bardés d'acier luisant au soleil, la lance au poing ; chaque escadron laissait flotter un drapeau où l'on voyait un aigle impérial.

Et tout un peuple de bourreaux et d'horribles valets avait en même temps envahi Yperdamme. Ils étaient munis de sabres, de haches, de hallebardes, et avaient des allures d'hyènes en temps de famine. Ils étaient plus sinistres que les rôdeurs des soirs de bataille ; il y avait du sang sur leurs vêtements et sur leurs mains. Quand ils entrèrent dans les rues de la cité, on raconte que la Vierge Noire, patronne miraculeuse des pêcheurs, pleura dans la

cathédrale. Ils allaient par la neige comme des loups-garous dans les ténèbres ; certains, qui étaient ivres et cognaient les murailles, semblaient des diables déguisés en happechair et sortant d'un brutal sabbat.

Tandis que les escadrons passaient sur la Grand'Place et allaient s'arrêter dans les différents quartiers de la ville, le vieux justicier, entouré de son escorte, proclama que le Roy Hérode avait reçu à Jérusalem des sages d'Orient. Ils étaient venus pour adorer le Roi des Juifs, dont ils avaient vu l'étoile en leurs pays lointains, et ils s'informaient du lieu de sa naissance. Le Roy Hérode, troublé, avait rassemblé tous les principaux sacrificateurs et les scribes du peuple afin de savoir où le Christ devait naître. Quand il sut que c'était en ses Etats, il prit un rescrit ordonnant que, dans tout son royaume, les enfants depuis l'âge de deux ans et au-dessous seraient occis.

*
* *

Mais déjà le massacre a commencé à Yperdamme. Les vautours rouges plongent, dans les nids aux fêtes chantantes, les serres d'acier de leurs glaives et de leurs piques. Partout coule bientôt du sang de chérubin. Les sabres hachent des chairs poupinées ; on dirait qu'ils écrasent des roses et des lys. Les cris des mères et les vagissements des petits sont étouffés par d'implacables appels de trompettes. Et, comme les brebis, par des temps d'orage, vont se jeter sous les branches des chênes, affolées par les

éperviers de feu qui traversent les nues crispées, des femmes courent vers la cathédrale, dont les pierres noires se chagrinent maintenant des baisers bleus et blancs de la neige et du ciel.

Les chiens hurlent ainsi qu'aux jours de lune venimeuse. O ! les misérables enfants ! Ils s'ébattaient près des foyers, leurs chairs dodues chauffées à l'âtre ; d'autres dormaient dans leurs berceaux sous la protection d'une sainte image. Près d'eux gisaient des polichinelles, encore prestigieux de la nuit mystérieuse où saint Nicolas descend sur la terre. Et les voilà portés au bout du bras de varlets effroyables, comme des coqs qu'on va égorger ! De peur, ils embrennent la neige ; on les enlève ainsi que des bottes de foin au bout de piques, et le sol est parsemé de langes rougis et de mignons bonnets. Des jouets semblent veiller, sur l'hermine violée des rues, les petits cadavres emmaillotés qui pâlissent au froid.

En vain l'on se barricade ! En vain les volets se ferment et les maisons closes rappellent les temps hermétiques des pestes ! Des poutres lancées par les bras de fer des reîtres enfoncent les portes et brisent les plus rébarbatives serrures. Les vitres volent en éclats. La foudre pénètre ainsi, tue, atterre, brise. Les sacrificateurs vont droit aux toits qui abritent de nouveaux-nés, avec un flair de chacal : des marques de deuil auraient-elles été diaboliquement infligées aux façades ? Car des sorcières ont raconté depuis qu'elles avaient vu pendant la nuit un ange déchu voleter par les rues et indiquer les

maisons destinées au massacre d'un signe de cabale, visible seulement pour les cruels serviteurs du Roy Hérode, ceux-ci pénètrent ainsi en maître dans les demeures et font de la ville un cimetière de séraphins.

Que les parents crient et supplient et lèvent au ciel des mains d'épouvante ! Les lamentations se brisent aux cuirasses. Des mères se traînent aux pieds des malfaiteurs et leurs torses fléchissent lamentablement sous la douleur comme des saules qu'on abat. Elles pressent leur géniture sur leur sein, dans leurs bras crispés, mais les poignards vont fouiller leur giron, et, sous leurs yeux flétris par la soudaine horreur, on moissonne d'une faucille hâtive les petites vies d'or et de printemps qui saignent ; elles croient voir, en ces soudards féroces, la camarde verte elle-même, dont la main lève aujourd'hui les draps des berceaux ; elles restent, en larmes, agenouillées, à contempler les enfans, pareilles à de beaux arbres poétiques, à la sève généreuse et tendre qu'on aurait triqués à coups de gaule et dont les fruits à peine mûrs, doux et vermeils, giseraient meurtris sous les branches qui pleurent.

Voilà les femmes des pêcheurs qui se hâtent vers le port, et leurs hommes offrent de rudes poitrines aux lances des bouchers. Elles courent à travers les barques avec leur marmots ; les soldats les poursuivent, leur enlèvent les petits : il leur semble que c'est leur âme maternelle qu'on arrache... Les grands vaisseaux du port eux-mêmes sont fouillés

et demain, quand le soleil éclairera la ville veuve d'enfants, les pavillons seront à mi-mât.

Voici des nourrices qui pleurent ! Des vieillards, à tâtons sur la neige, viennent offrir leur pauvre corps pour sauver leurs descendants dont les yeux ont à peine eu le temps d'entrevoir deux printemps. Les dames nobles s'affolent par les rues, en toilette fastueuse, leurs coiffures patriciennes semées de perles éparses sur la soie de blanches épaules. Le seigneur élégant qui dirige le massacre s'enfuit à leur approche sur son cheval pie. Elles offrent en vain des coffrets emplis de bagues, de colliers, de bijoux, qui tombent désespérés à côté des jouets éperdus et des chairs aux plaies purpurines. Mais des femmes d'artisans sautent sur les barbares, les mordent et les griffent, telles des lices dont on a ravi la laitée. On les rejette brutalement, le sein meurtri, et elles se tordent le long des murs, roulées sur le sol, poussant des cris aigus au ciel qui n'entend pas et mêlant les aigres clameurs du clavier brisé de leurs tendresses aux notes du carillon qui martèle impitoyablement leur cœur broyé.

Car la cathédrale demeure solennelle dans son manteau de givre, au milieu du fléau abattu sur ses paroissiens : pourtant, on a brisé des têtes d'enfants sur ses piliers. Elle a, peut-être, seule conscience du sacrifice qui s'opère. Silencieuse, avec la guirlande mobile de ses bannières, elle paraît écouter quelque ordre du ciel, et le moindre frémissement n'émeut ses orgues.

Et, sur la place, à l'ombre de ses tours qui se

projette sur la neige, les escrimes des hallebardes, les hennissements de la cavalerie, les casques bariolés des soldats faisant chanter leurs vermillons, leurs roux dorés, leurs verts pomme, variés de lilas et de jaune, sur le linceul qui couvre la terre, le scintillement des glaives, agités comme des battes, les éclats des trompettes, l'allure désordonnée de la foule aux gesticulations insolites et bizarres, donnent à l'infanticide un air de carnaval.

En effet, des chansons d'ivrognes s'élèvent bientôt, et l'ironie bachique d'une fête se mêle aux vociférations. On dirait un bruit de saturnale au milieu des terreurs d'un champ de bataille. Car dans les maisons riches, sous l'orgueil des cuirs de Cordoue où ils plaquent leurs mains sanglantes, les bourreaux ont achevé les flacons enjoints par le rubis des vins, et ils se versent des rasades en des verres à forme de tulipes. Ils avalent par larges gorgées des bitters aux parfums de colonie, de religieuses bénédictines et des kirschs royaux. Ils battent les lambris de leurs épaules ivres en suçant des grenades, des oranges ou des dattes volées sur les nappes avec quelque pièce d'argenterie aux chiffres aristocratiques. L'un d'eux a dépendu la frêle cithare d'où la main blanche d'une demoiselle tirait des accords de gavotte et il en casse les cordes sous ses doigts épais. Dans les chaudes et calmes lumières des corridors somptueux, tout imprégnés des odeurs épicées de cuisines cossues et des arômes précieux de la richesse, ce sont d'infâmes et meurtrières saouleries éclaboussant les marbres et les chênes

ouvrés, qui se souviennent des fêtes de naguère et des paix anciennes, à cette heure violées. On se dirait au pillage d'Yperdamme, que les grand'mères ont vu et sur lequel les mendiants chantent des complaintes plus tristes encore que leurs yeux de pitié.

Presque tous les petits enfants sont morts. Le cimetière se hérissera de beaucoup de nouvelles croix blanches. Les fleurs du printemps serviront toutes à des couronnes de deuil. Et la neige paraît noire, et sur le ciel volent de grands oiseaux de proie. La ville est triste comme un champ de lys fouetté par la grêle et au-dessus duquel roulent des nuées d'orage. Pourtant le soleil flambe, la neige resplendit au loin et quelques traîneaux à grelots et à panaches glissent encore là-bas sur les chemins. Ainsi monte parfois au-dessus de la mer quelque formidable nuage qui rappelle par ses vents ténébreux et ses lumières cruelles, ceux qui assombrirent le Golgotha : aux lointains l'onde reluit toutefois comme un banc de harengs par les beaux jours de fraie et les châtons des barques brillent à l'horizon. Mais sous les plis sinistres du spectre céleste, la terreur épouvante les flots qui se heurtent, leur blanche crinière échevelée, et qui poussent des cris de faons poursuivis par des loups dans la nuit.

Et le massacre est inutile ! Et le sang est perdu ainsi que le vin de l'Eucharistie qui s'épandrait sur les nappes d'autel. Car un ange est apparu à saint Joseph et lui a dit : « Lève-toi, et prends le

petit enfant et sa mère, et t'enfuis en Egypte, et reste là jusqu'à ce que je te le dise ; car Hérode cherchera le petit enfant pour le faire mourir. »

*
* *

Mais des trompettes qui sonnent la retraite retentissent sur la place d'Yperdamme. Lentement le vieux justicier se dirige vers la porte de Veurne. Le cortège se reforme et les varlets d'armée sont plus ivres que grives qui ont pillé un plant de vignes : ils lavent leurs mains de péché dans la neige. Les cavaliers se remettent en rangs, sous les bannières flottantes, et ils passent par les rues désertes aux fenêtres closes. On a remplacé les cadavres dans les berceaux et allumé des chandelles bénites. La troupe disparaît, en essuyant les lames rougies des épées ; elle arrive bientôt dans la plaine éclatante de blancheur, le long des saulées aux dentelles de givre, sous les ailes engourdies des moulins. Quelques-uns boivent encore à des gourdes, pour se reconforter contre le froid. En avant, le jeune seigneur magnifique se fait une visière de la main pour apercevoir le clocher le plus proche.

Derrière eux ils laissent un grand silence, comme s'ils sortaient d'une ville de catacombes. Le carillon même, maintenant ne sonne plus, et le cadran du beffroi s'est arrêté à l'heure où mourut le dernier enfant. La mer s'est retirée du port et les flots se sont cachés sous les barques, ainsi que des chiens effrayés.

Bientôt les corbeaux rouges de la nuée des soldats s'éparpillent au loin sur la campagne.

*
* *

Quelle est cette musique au ciel ? Est-ce le paradis qui accueille les innocents ? De grands sons de harpes volent à travers l'azur, avec des bruissements d'ailes séraphiques. Il y a fête au-dessus de la cathédrale. Les lys bleus du firmament scintillent et font un dôme merveilleux à la cité morte.

Dans les profondeurs de l'espace, de grands anges, vêtus de longues robes jaunes et roses, décrivent de lentes paraboles. C'est de leur vol harmonieux que descend ce concert. Jamais aux jours de Pâques ne tomba du jubé chœur plus suave. Et les âmes enfantines montent doucement, étonnées entre ces gardes d'honneur qui veillent aux portiques du Très-Haut. Elles pénètrent dans la lumière d'ambrosie où croissent des ifs d'or et où s'étendent et fleurissent des jardins emplis de jeux mirifiques et de fontaines de cristal. C'est là qu'elles vont vivre, lumineux feux follets de ces régions sublimes, dans le parc le plus calme des domaines de Dieu, et loin de ces arcs de triomphe qui éblouissent les bienheureux, là-bas, et dont l'éclat même pourrait violer leur tendre blancheur.

De ces terrasses de rêve éternel, penchés aux balcons du paradis, les innocents consolés regardent, bien loin, Yperdamme en deuil et pareille à un nid dont un vautour vient d'arracher les oisillons.

La neige scintille à l'infini sur les mondes, et la Sainte Famille fuit là-bas par les villages d'hiver. Elle traverse les canaux givrés et les plaines où se dressent des peupliers de glace. Sainte Marie porte en ses bras le Bambin Adorable, mais pour que ses chairs ne frissonnent pas dans l'aigreur du froid, elle le cache sous son grand manteau. Elle est assise sur un âne, et saint Joseph marche en avant, une scie sur l'épaule, un sac plein d'outils à la main. Les villages se recueillent, et déjà la lune monte entre les saules, lanterne miraculeuse accrochée pour la fuite divine au ciel du soir.

EUGÈNE DE MOLDER.



L'HÉRITAGE DE LA MÈRE LABOUVOLLE

LE brave et doux père Joseph était menuisier. Il se levait chaque jour avant l'aurore, dont la lumière, pendant l'été, éclairait ses pas sonores par les rues endormies : il les traversait gaîment pour gagner l'atelier où l'attendaient, sur l'établi de chêne, son rabot au cœur d'acier et sa scie aux dents avides de mordre la belle planche d'érable déjà serrée dans l'étau.

D'ordinaire le père Joseph prenait mille précautions quand il se levait, pour ne point réveiller les enfants dormant encore autour de lui : il savait que si les grands ont droit à la vie dure, les petits pour devenir grands ont besoin de la chaleur caressante du nid, que ce nid soit de plumes comme celui des oiseaux, de duvet comme celui des princes, de balle d'avoine ou de fougère comme celui des paysans.

Le nid où reposaient les enfants du père Joseph était de simples copeaux, mais de copeaux aussi dorés que les boucles des anges. De plus, étant de sapin, ces copeaux sentaient la résine : ce qui suscite de beaux rêves aux petits qui dorment leur premier dodo, et aussi aux vieux qui font leur dernier somme : car on a choisi le sapin parfumé pour construire le coffre du grand voyage qui conduit aux pays bienheureux...

Mais ce matin-là (le huitième jour d'octobre, et le ciel pleurait, de pitié sans doute, car c'était chez les pauvres le jour du terme !) le père Joseph ordonna à son monde de sortir du lit, alors que le premier rayon du soleil n'avait pas encore essayé de percer les nuages.

— Allons ! Hop, les petiots ! Il faut déménager !

Et le père Joseph se hausse sur la pointe des pieds pour regarder, à travers les carreaux de la fenêtre dont il essuie la buée d'un revers de main, la voiture à bras, « qui sera bien petite pour contenir tout le butin ! »

Il habite un sous-sol, le pauvre menuisier : pour arriver à son taudis le jour passe sous le perron de la maison, où, plus heureux que les locataires déshérités de la cave, des volubilis grimpant le long des barreaux boivent à plein calice la lumière.

Ah ! le sort de ces fleurs n'est pas celui des enfants du père Joseph : ceux-ci n'ont du jardinet que l'humidité : elle coule, rosée malfaisante, le long des quatre murs nus.

Et c'est elle qui chasse le père Joseph !

Il a pensé que pour travailler — et il travaille pour six ! — il ne faut pas être perclus. Déjà l'hiver dernier, il a senti son bras lourd à l'ouvrage : il a raboté plus vite, cloué plus fort, et le mal a cédé : mais il ne veut plus courir ces chances ! Aussi a-t-il trouvé un autre gîte, et il se réjouit d'y entrer.

— Allons vite ! la femme, les petits, levez-vous !

Et c'est par la chambre le trottement de pieds nus, un va-et-vient de petites palettes blanches sur des chairs roses et potelées. Quelques menottes frottent des yeux mal éveillés, pendant que la grande Toinette, la vieille ! — elle a dix ans ! — transporte déjà dans la voiture un paquet de hardes et une chaise dont elle s'est coiffée. Toto, (huit-ans !) tient avec de grandes précautions une cage où sautille un serin affolé. Loulou suit, portant fièrement un vase de nuit.

Pendant que le père et la mère, sur la voiture, équilibrent le buffet le long de leur bois de lit, arrivent ainsi d'innombrables « baluchons » noués aux quatre coins. Chaque enfant en amène : c'est incalculable ce que les pauvres gens ont de paquets toute leur misère y tient !

— Ah ! la voiture est pleine, dit le père Joseph.

Aux brancards la mère enfile par l'anse la marmite à ventre noir, le seau, le panier ; enfin elle y attache le balai chauve.

Toto, qui sait lire, épèle à haute voix : *l-o lo, c-a ca, t-i ti, o-n on, d-e de, v-o-i voi, t-u tu, r-e-s res, à b-r-a-s bras*. C'est marqué en lettres

blanches sur une planche rouge aux parois de la petite voiture verte. Et il y a même : 0 fr. 20 c. L'HEURE.

Alors le père Joseph passe à son cou la bricole de cuir et l'on se met en route, laissant au logis vide les copeaux et les puces. Toinette, qui porte le bouquet de mariage de ses parents, suit la mère : toutes deux jettent un regard de regret à la maison fleurie de volubilis. Elle avait l'air cossu et gai ! Mais les enfants pas plus que les oiseaux ne peuvent vivre dans les caves !

A peine sortie, la petite caravane en croise une autre.

— Les nouveaux locataires !

— C'est libre ! crie le père Joseph.

— Merci, l'ancien.

Curieusement on se regarde, puis l'on passe.

Et la famille va, à travers les rues, qui se réveillent et s'animent : les premiers fiacres sortent, avec des cochers proprement brossés, les fruitières ouvrent leurs boutiques, alignent des journaux fraîchement pliés — édition du matin ! — au-dessus des carottes et des salades ; la voile rouge d'un teinturier volète au coin d'un carrefour, des volets claquent, et les charretiers se mettent en route, déjà noirs de charbon, avec leur marchandise.

Maintenant tous s'arc-boutent à la voiture. Le père Joseph a fort à faire : la rue monte ! Et il penche le front vers les pavés. Mais enfin, dans une voie latérale au chemin de fer, qui siffle et ronfle au fond de ses tunnels, il s'arrête devant une petite maison à façade décrépite.

— C'est ici, dit-il.

— Ah ! s'écrie Toinette regardant la nouvelle habitation, elle n'est pas aussi belle que l'autre.

Au rez-de-chaussée une blanchisseuse repasse du linge, compliquant les plis avec art. Elle sort à demi le corps par la fenêtre, qu'elle tient toujours ouverte à cause de la chaleur, et elle crie à ses futurs voisins, arrêtés autour de leur maigre bagage :

— Eh, mais ! vous savez, vous ne pouvez pas emménager, la mère Labouvolle n'est pas encore enterrée ! C'est avant-hier seulement qu'elle tomba malade en criant : la noix verte ! par un temps à ne pas mettre un chien dehors. Elle s'est mise à tousser, la pauvre vieille, que c'était pitié de l'entendre ! Quand elle est rentrée avec sa marchandise, elle ne pouvait plus se traîner. C'est moi qui l'ai aidée à remonter ses paniers et à se mettre au lit. Mais elle avait le coup de la mort : elle a passé. On allait vous prévenir, mais vous êtes trop matineux !

D'étonnement le père Joseph lâcha les brancards et la voiture tomba à cul : il y eut un bruit de pots cassés, la marmite et le seau s'entrechoquèrent.

— Où aller ! s'écria le père Joseph.

— Retournez chez vous, répondit la blanchisseuse en approchant un fer de sa joue pour voir s'il n'était point trop brûlant.

— La place est déjà prise, dit Joseph atterré.

— Dame ! fit la blanchisseuse.

Alors madame Joseph se mit à pleurer.

— Que devenir ? Où coucher ?

Toinette, comprenant la détresse, se mit à san-

gloter : ses larmes arrosaient les fleurs de cire du bouquet de mariage. Et les petits versèrent des larmes pour faire comme tout le monde.

— Tonnerre ! dit le père Joseph.

Mais une grosse commère s'était approchée ; apitoyée elle regarda la marmaille :

— Les pauvrets : les pauvrets ! murmura-t-elle, en hochant sa tête où paradait un bonnet clair qu'elle venait de prendre chez la blanchisseuse.

Alors elle s'informa. Et, instruite de ce qui se passait, elle dit d'une voix calme à la mère douloureuse :

— Ecoutez, madame, la maison n'est pas grande chez nous : juste une chambre pour moi et mon mari, qui est charretier, et la cuisine où couche mon fils Adjutor, charretier comme son père. Tout de même, si vous voulez entrer, vous serez mieux ici que dehors pour passer la journée. Quant à la nuit, nous aviserons à ne pas vous laisser coucher à la belle étoile.

— Vous êtes bien bonne, madame, dit le père Joseph.

— Pour la mangeaille, reprit la commère après avoir réfléchi, je pourrai bien ajouter un peu d'eau et un grain de sel à la soupe : il y en aura pour tout le monde ! Mais comme lit, je ne peux vous offrir que des bottes de paille dans l'écurie ! Les chevaux ne sont pas méchants. Et puis une nuit, c'est vite fini !

A ces mots les pleurs cessèrent. Des regards brillant d'espérance percèrent même les tignasses

dorées, comme des bluets dans les blés mûrs :

— Papa ! Papa ! Dis oui ! On va coucher avec les chevaux !

— Moi, je monterai dessus, cria Toto.

— Moi, je toucherai sa queue sans qu'il me voie, reprit Lulu.

— Je pourrai le caresser tout doucement ? demanda Toinette soudain consolée.

Lili se cramponna à sa sœur pour bien montrer qu'elle voulait être de la partie.

Un bon sourire de reconnaissance éclaira le visage du père Joseph : il accepta.

Comme la pluie commençait à tomber de nouveau (elle avait interrompu sa chute, Dieu merci ! lors du départ de la famille), la petite voiture fut abritée sous un hangar, près d'un vieux tombereau effondré. Aussitôt, réunissant deux chaînes qui pendaient le long des brancards, Toto en fit une balançoire : cela fit trouver le mauvais temps plus court.

La grosse commère, qui s'appelait madame Paisier, offrit une tartine pour les enfants. Ils refusèrent bien poliment (on ne voulait pas abuser !). Alors elle retourna à son travail le cœur content d'avoir bien commencé la journée. Son bonhomme grognerait peut-être un peu, mais il n'était pas plus méchant qu'elle au fond ! Adjutor serait heureux, lui, de se trouver des camarades : le jeune charretier n'avait pas cessé d'être enfant : le dimanche, il se reposait du métier d'homme en jouant à la toupie.

Le père Joseph, après avoir encore remercié, regagna aussi son ouvrage ; joyeux d'être tiré d'embarras, il trouva son bois plus brillant que d'habitude et se prit à chanter en maniant le rabot.

Seuls avec la mère les enfants se dirent :

— Si l'on s'amusait ?

D'ailleurs, pourquoi garder rancune au ciel qui souriait maintenant ? Et jusqu'au soir avaient-ils d'autre toit que ce firmament, devenu si bleu ?

— Si l'on allait manger sur l'herbe au bois de la Cambre ? proposa la mère.

Comme des pantins, les enfants se mirent à danser en battant des mains.

— Oh ! oui !

— Quel bonheur !

— Verra-t-on des moutons avec un berger ? demanda Lili.

— C'est un vrai bois avec des loups ? dit Toto.

Toinette y était allée un jour, en compagnie de son père. Elle expliqua que c'était un bois où il n'y avait que des belles dames avec « plein de fleurs » sur leurs chapeaux et des robes à dentelles ; et aussi de superbes voitures, qui brillaient aussi fort qu'un miroir, des caniches avec des rubans noués à leurs « cheveux » et des bracelets à leurs pattes !

— Allons vite voir les chiens ! pleura Loulou en tirant sa mère par la jupe.

On partit, emportant un panier vide ! Chez un boulanger, il fut empli à demi de pain chaud qui sentait la brioche. Un peu plus loin, un charcutier vendit à Toinette, « qui faisait les commissions

comme une grande », des saucisses dorées de chapelure.

La petite troupe suivit une belle et large avenue : sur l'allée passaient des équipages qui étonnaient les enfants par leur allure arrogante et riche ; puis c'était des messieurs à cheval, quelques-uns en soldats, avec des pantalons rouges et de l'or à leur képi :

— Des chefs, expliqua Toinette.

On arriva au Bois. La verdure, bronzée par l'automne, était transpercée par les petites baguettes du soleil : la pluie qui avait mouillé les arbres scintillait encore aux feuilles.

Déjà régnait une jolie animation, plus familière, plus cordiale que celle de l'après-midi, qui est de pose et d'apparat.

Par une élégante allée, des bambins sous la garde d'une nourrice à rubans, organisaient un jeu de cache-cache. Les pauvrets les regardèrent un instant avec admiration. Comme une volée d'oiseaux, les joueurs quittèrent tout à coup leur cachette ; une grande s'empêtra dans Lili qui traînait Toinette : la « demoiselle » fut « prise ». Alors, furieuse, elle cria :

— Voulez-vous vous sauver, petits mendiants !

Honteux, les petits se glissèrent dans le premier buisson venu. Les ronces, surprises par cette invasion subite, se défendirent et griffèrent les intrus ; puis les voyant à peine couverts, elles eurent pitié de leur détresse, firent patte de velours et offrirent leurs fruits sauvages, de belles mûres au sang noir.

Malgré cet âpre régal, la faim sonna bientôt aux creux de tous les petits estomacs vides.

— Maman, nous avons faim !

— Donne les saucisses, dis ?

Il était dix heures. La mère s'assit sur un arbre abattu, les enfants s'installèrent à l'entour. Elle tenait sur ses genoux le panier : tous les yeux étaient fixés sur ce tabernacle de vie.

Les deux anses retombèrent mollement et la main sèche de la mère eut une douceur infinie quand elle souleva le couvercle mystérieux. Puis la distribution se fit et, sous les branches, les miches et les saucisses furent dévorées à belles et mignonnes quenottes.

En regardant les petits qui mangeaient, les pinsons se turent, envieux de la joie de cette famille sans ailes. Après son départ, ils becquetèrent les miettes tombées dans l'herbe et chantèrent doucement les louanges du pain blanc.

Au cours de l'après-midi, les enfants, très heureux de se trouver en plein air, dans la senteur pénétrante des sous-bois, jouèrent « à chat perché » aux « quatre coins », puis à la marelle, ce qui les fit sauter à cloche-pied derrière des pierres plates. Dans une clairière ils grimpèrent aux arbres cherchant d'introuvables écureils. Enfin ils firent des parties de « champ-champ Larinette », et ce fut Toinette qui la première s'avança en chantant :

Je suis dans ton champ, Larinette,
Jusqu'à demain midi,
Mon ami.

Au retour, la route fut longue : toutes les petites têtes blondes sous le soleil étaient maintenant brunies par l'ombre. Et puis la faim, qui va et vient, rentrait en son logis : pourtant ce soir il n'y avait ni feu ni cheminée pour faire de la bonne soupe !

La mère, suivie des enfants, frappa timidement à la porte de madame Paisier. Ils perçurent à l'intérieur le son des cuillers dans les assiettes pleines : un clapotis de rames en pleine eau. Toinette, qui avait l'oreille fine, entendit bien qu'on avalait bruyamment.

— Entrez ! dit une voix rauque, qui les fit tous reculer.

Les petits pensèrent :

— C'est peut-être un ogre, et papa n'est pas là !

La mère fut si troublée qu'elle tourna la clef à rebours, emmêla la serrure. De l'intérieur on essaya d'ouvrir. En vain ! La grosse voix gronda :

— Nous voilà enfermés !

Madame Joseph entendit même un gros juron qui la terrifia, car elle était assez dévote ; tous les petits se sauvèrent, telle une compagnie de moineaux qui reçoit des pierres. Au même instant une fenêtre s'ouvrit et un grand garçon sauta dans la rue. Il dit :

— C'est trop dur pour vous, madame !

Afin de rassurer la pauvre femme qui s'excusait de sa maladresse :

— La serrure est rouillée, ajouta-t-il, il faut savoir la manœuvrer ! Ça me connaît !

Il n'eût pas plutôt mis la main sur la clef que la porte s'ouvrit.

Les enfants, attirés par la lumière, arrivèrent tous et entrèrent en faisant cortège à leur mère.

Le vieux charretier Paisier était assis devant la table, à la lueur d'une lampe, à côté de sa femme. Il fit un léger salut, puis il prit le plus petit des marmots, le posa sur ses genoux, et, riant, lui fourra sa cuiller pleine entre les lèvres.

— C'est bon ! dit le gamin.

Puis il ouvrit toute grande la bouche.

— Dirait-on pas un pierrot qui demande la becquée ? s'exclama le charretier, plus fier que s'il avait dompté un cheval rétif.

La mère Joseph s'excusait encore auprès du fils Paisier, Adjutor, le jeune homme qui avait ouvert la porte, et elle faisait des politesses à la grosse dame :

— Vraiment, vous êtes trop bonne, et comme on vous dérange !

— Mais non ! mais non ! c'est de tout cœur !

Dans les assiettes creuses en faïence brune, l'excellente hôtesse versait une soupe aux choux fumante. De crainte de se brûler la langue, chacun s'étant installé souffla trois fois dans sa cuiller avant d'en avaler le contenu.

On se familiarisa bientôt. La gaiété régnait. Paisier raconta une belle histoire, où il y avait des singes qui volaient ses bonnets de coton à un colporteur endormi dans une forêt vierge : les sapajous avaient mis les bonnets sur leur tête, comme le négociant ambulancier.

— Et l'homme les a repris ? demanda Lili.

— Oui, dit Paisier, les singes imitent toujours les gens. A son réveil le marchand a glissé son bonnet de nuit dans sa sacoche, il s'est éloigné un instant, et tous les singes ont replié le leur et l'ont replacé là où ils l'avaient dérobé.

Paisier avait à peine terminé l'historiette que le père Joseph arriva : il fut surpris de voir sa famille attablée :

— Vous n'êtes pas gênés, dit-il.

Il déposa sur le plancher son sac, qu'il portait sur l'épaule. Puis il l'ouvrit en disant :

— J'avais le dîner !

Et il exhiba une demi-tête de porc qu'il plaça au milieu de la table, sur le beau papier qui l'avait enveloppée et où tremblaient des bribes de gelée transparente.

La maîtresse du logis lui ayant indiqué une place près d'elle, le père Joseph ne se fit pas prier et tout le monde déclara n'avoir de longtemps aussi bien soupé.

Lorsqu'on eut partagé plusieurs pommes que madame Paisier avait été prendre dans son armoire au dernier moment, Adjutor sortit de sa poche un vieux bouton d'os percé de cinq trous ; puis, tirant une lame de son couteau, il tailla en pointe le bout d'une allumette et l'enfonça dans le trou du milieu : une « pirouette » était construite ! Il la lança sur la table où elle tourna éperdue et bourdonna comme une abeille. Emerveillés, les petits arrachèrent immédiatement des boutons à leur culotte et les donnèrent à Adjutor pour qu'il fit d'autres toupies. Il ne

suffisait pas à les jeter sur la piste : elles tournaient, s'entrechoquaient, grisées par les cris et les rires des enfants. Il y eut des chutes et des bousculades, qui furent applaudies autant que des combats de clowns au cirque.

Le jeu durerait encore, si le père Joseph, qui savait que la nuit est brève aux travailleurs réveillés par l'aurore, n'eût déclaré :

— Il est l'heure de se coucher !

— Avec les chevaux ! avec les chevaux ! criaient les enfants enchantés comme à la nuit de Noël.

Tous suivirent M. Paisier : il portait une vieille lanterne : par un verre brisé le vent faisait danser la lumière et fumer la mèche. Le bonhomme déverrouilla la porte, les rayons entrèrent avec lui dans l'écurie et en firent une sorte de nef, dorée à terre par la paille des litières, aux murs par celle des rateliers.

— Oh ! les chevaux ! cria le charretier.

Trois hennissements de plaisir l'accueillirent et aussitôt il se sentit saisi par son vêtement de toile : c'était les petits : impatients de voir et peureux, pour approcher des bêtes ils se mettaient sous la protection du maître.

— N'ayez pas peur ! dit Paisier. Ils n'écraseraient pas une souris. Ici, toi, Toto, viens !

Toto approcha.

— Arrière, Julie, reprit Paisier, en donnant une lourde claque sur la croupe blanche d'une bête, qui s'était retournée et regardait d'un grand œil étonné ses visiteurs nocturnes.

Docile, elle bougea un peu, remit le nez au rate-
lier et ne parut pas s'apercevoir que le charretier
venait de lui camper un gamin à califourchon sur
le dos.

— Je veux monter sur le gros noir ! criait Loulou
en s'accrochant à Adjutor.

Celui-ci l'enleva comme une plume ; puis, d'une
main le tenant en selle, de l'autre il mit Lili en
croupe à côté de Loulou : l'énorme timonier ne fit
pas plus attention à cette charge inattendue qu'à
deux mouches posées sur son poil.

Ces ascensions finies, M. Paisier dit :

— Je vais laisser la lanterne comme veilleuse.

Il la fixa à un grand clou qui sortait du mur.

Puis il ajouta :

— Maintenant, arrangez-vous, et attention à la
marmaille ! Parce que les bêtes, c'est toujours des
bêtes ! Couchez les petits dans ce coin-là, et vous,
Joseph, mettez-vous auprès de Julie, le cheval blanc,
c'est le meilleur !

Et il dit en manière de plaisanterie :

— A moins qu'il ne se vautre sur vous, vous serez
encore vivant demain matin. Bonsoir !

Il s'esquiva, mais au moment de fermer la porte :

— Prenez les couvertures, si vous n'avez pas
le nez trop délicat, dit-il.

Une heure après tout le monde dormait sur la
paille brillante et fine que madame Paisier avait
préparée avec soin. Seul, le père de famille luttait
contre le sommeil. De temps en temps, lorsqu'un
coup de sabot de la jument résonnait sur les gros

pavés inégaux, sa voix criait dans le silence : Julie ! si tu bouges !

Cela dura jusqu'à ce que le coq chanta ; alors la mère s'éveilla et l'homme prit un léger repos.

Vers cinq heures Paisier et son fils vinrent soigner les chevaux.

— Avez-vous bien dormi, au moins ?

Ces paroles sortirent avec peine du gosier rugueux du charretier. On eût dit le grognement d'un ours : c'était la voix de la bonté.

— Les petits n'ont fait qu'un somme, répondit le menuisier. Je crois bien que l'étable de Nazareth n'a pas été plus douce au petit Jésus et à sa Mère. Quant à moi, je suis saint Joseph lui-même ! Ah ! je n'oublierai jamais cette nuit-là ! D'autant plus que la prochaine nous la fera regretter davantage. Entre nous, j'aime mieux sentir le fumier que l'odeur des morts.

— C'est plus sain, dit judicieusement le charretier. Moi qui vous parle, avant de me marier, je n'avais jamais couché dans un lit et je ne m'en portais pas plus mal ! Si vous m'en croyez, pour laisser à votre logement le temps de prendre l'air, vous dormirez encore ici ce soir. Ça ne vous coûtera pas plus cher.

Pour tout remerciement le père Joseph lui serra fortement la main : c'était convenu !

Durant ce colloque Adjutor étrillait les chevaux et ceux-ci, pour ne point rester à rien faire, mangèrent goulument leur avoine : cela faisait le bruit d'un moulin qui tourne, engouffre et broie le grain.

Les enfants furent éveillés. Tous s'assirent sur leur litière ; les yeux écarquillés dans un demi-jour, dans un demi-rêve, ils regardèrent Adjutor passer à la blanche Julie un énorme collier recouvert d'une peau de mouton bleue. Puis, prenant la queue de la bête docile, l'homme la passa dans la croupière. Juste à ce moment éclatèrent des rires frais et purs comme le cristal, car des crottins roulèrent sur la paille, ainsi que des œufs d'or : il en tombait encore et toujours : Toto, qui s'était levé, en compta douze !

Puis on redevint grave lorsque Adjutor, après avoir mis la têtère à la jument, glissa le mors brillant entre les grandes dents jaunes de l'animal. Les enfants tinrent le fils du charretier pour un invincible dompteur. Toto passa sa culotte, noua ses souliers et ne quitta plus Adjutor qu'au moment où, en tête de ses lourds chevaux, colossalement grandi par le prestige de son fouet qui cinglait l'air et par l'ample collet de sa limousine aux rayures multicolores, le garçon s'en alla s'écriant :

— Hue !

Petit à petit, Toto le regarda disparaître, effacé par les brumes matinales, qui ne laissèrent plus voir que les grandes roues du chariot.

Un peu plus tard, les enfants qui jouaient sur le pauvre seuil de madame Paisier entrèrent en se bousculant :

— Les croque-morts ! Voilà les croque-morts !

C'était pour madame Labouvolle !

La mère Joseph sortit pour s'informer. On allait

partir tout de suite au cimetière. Une vieille boiteuse, la sœur de la morte, ajouta :

— On n'attend plus personne. Elle n'avait que moi.

Et toute seule la pauvre se mit derrière le corbillard. Elle pleurait, pleurait.

— Nous suivrons aussi, dit madame Joseph, apitoyée par la vivante plutôt que par la morte, qui n'avait plus besoin de personne en ce monde.

L'excellente femme courut au hangar, prit dans la petite voiture à bras un paquet d'où elle tira des casquettes aplaties, des chapeaux informes ; elle en mit un sur sa tête et distribua les autres aux enfants, qui s'en coiffèrent comiquement.

Puis tous, ils rejoignirent le cortège ; il s'était augmenté de la blanchisseuse : son bonnet blanc chantait faux dans cette harmonie grise de la misère...

On marcha longtemps, longtemps. Toto s'amusait à regarder les hommes qui se découvraient à l'approche du corps. Pauvre mère Labouvolle ! Bien sûr que de toute sa vie elle n'était jamais allée autant en voiture ! Car le cimetière se trouvait loin.

La claudication de la vieille pleureuse s'accélérait tellement qu'on eût dit, derrière le corbillard, une cloche affolée sonnant un glas.

Mais les choses tristes aussi ont une fin.

Au retour on ne pensait plus qu'à la vie ! Et malgré une certaine fatigue on marcha plus allègrement.

— Les gens ne nous saluent plus, fit observer Toto.

Une marchande de pommes de terre frites était embusquée au coin d'une rue : la graisse sentait bon. La boiteuse s'approcha de la petite boutique,

tira de sa poche une poignée de sous et les donna à la marchande : alors celle-ci, par six fois, plongea son écumoire dans la friture crépitante pour emplir les jolis cornets de papier jaune en forme de petits bateaux. Au fur et à mesure qu'ils étaient enfaités de pommes croustillantes, la femme les salait prestement et les déposait dans les menottes qui se tendaient !

Le repas eut lieu sur un banc, près d'un petit marronnier du boulevard, qui roussissait déjà et semait ses feuilles. Quelles délices ! Car le repas fut autant goûté que les fritures ! Et les enfants donnèrent chacune une de leurs pommes à un toutou maigre, qui passait et ne voulut plus quitter la compagnie.

Quand il fallut repartir, la sœur de la mère Labouvolle, qui prétendait faire grandement les choses, héla l'omnibus. Tout le monde grimpa sur l'impériale, même la boiteuse qui, en branle de marche en marche, eut l'air d'une vieille cloche regagnant son clocher.

Quel consolant voyage ! La misère des pauvrets dominait la foule, qui vue de haut prête plus à rire qu'à pleurer. Ils regardaient les vitrines et surtout celles où s'étagaient des jouets ou des pâtisseries.

On arriva enfin à la maison d'où le cortège était parti.

Le soleil pénétrait à pleins rayons dans le taudis de la morte quand la petite famille y entra sur les pas de la boiteuse.

— Pauvre héritage ! Pauvre héritage ! geignait la vieille en regardant le grabat, la table aussi bancal qu'elle-même, les chaises défoncées et quelques misérables hardes accrochées à des clous.

Des tas couverts de toiles d'araignées gisaient au-dessous d'une ancienne horloge au cadran peint qui tictaquait encore gaîment le long du mur où pendaient ses poids d'airain.

— Elle marche bien, dit la vieille. Je vous la laisse en reconnaissance du délai que vous avez accordé à ma pauvre sœur pour son dernier déménagement. Gardez aussi ces trois paniers de noix : les enfants ont de meilleures dents que moi : et comme je vous donne le meilleur, il est juste que vous acceptiez le plus mauvais. Le chiffonnier prendra le reste.

Elle jeta encore un regard circulaire par la chambre.

Puis elle embrassa les enfants.

— Adieu, dit-elle. Et si vous trouvez son boursicaut, c'est Dieu qui vous le donne !

Quand le père Joseph rentra au soir, il vit la maison en ordre. Son lit brillait sous l'horloge inconnue qui gardait le mystère des heures futures. Sur le buffet luisait une vaisselle de faïence où des fleurs rouges et jaunes s'épanouissaient. C'était les assiettes de la mère Labouvolle, retrouvées en un coin et dont les ornements apparaissaient au jour après avoir dormi dix ans sous la poussière.

Un écu d'or tout neuf qu'on découvrit au fond d'un bas, fit connaître aux enfants Léopold I^{er} : il

scintillait au milieu de beaucoup de sous noirs. Ceux-ci, Toinette les compta : il y en avait cent vingt.

Quant aux noix, on renonça à en connaître le nombre : tout l'hiver on en mangea, toute la vie on en parla.

EUGÈNE DEMOLDER.





JULES DESTREE

NÉ A MARCINELLE EN 1863.

Avocat, membre de la Chambre des Représentants.

M. Jules Destrée a partagé son activité intellectuelle entre la politique, le barreau et la littérature. Avec son frère Olivier-Georges, devenu depuis Dom Bruno, de l'Ordre bénédictin, il prit part aux luttes ardentes de la *Jeune Belgique*. Le *Journal des Destrée*, paru en 1891, consigne avec une verve émue et spirituelle les enthousiasmes juvéniles des deux artistes.

Artiste, M. Jules Destrée le fut toujours. Dans ses premières œuvres, le raffiné, le subtil, l'inattendu le séduisent. Il recherche les sensations exquises, il emploie les formes délicates, sa virtuosité se joue en d'ingénieuses réalisations.

Plus tard son talent s'élargit, son idéal se fait plus humain.

Comme Edmond Picard, il étudie, en des contes d'une grande allure de pensée et de style, les divers aspects de la vie judiciaire. Les *Paradoxes professionnels* nous montrent des avocats ; le *Secret de Frédéric Marcinel*, des juges ; *Quelques histoires de Miséricorde*, des judiciaires. Cette vie judiciaire se meut, dans le décor du pays wallon pour lequel M. Jules Destrée affirme son amour filial, et la pensée qui éclaire ces œuvres fortes, au style plus classique, est une pensée de pitié fraternelle et de bonté « la pitié pour les faibles, l'amour du beau, la folie de la justice ».

Des études d'art, des publications juridiques et des ouvrages de polémique complètent l'œuvre de cet esthète intellectuel de qui Giraud regrettait qu'il se fût jeté dans la mêlée des partis.

BIBLIOGRAPHIE : Principales œuvres de littérature et d'art : *Lettres à Jeanne* (1886) ; *Imagerie japonaise* (1888) ;

Les Chimères (1889) ; *Le Journal des Destrée* (1891) ;
Bon-Dieu-des-Gaulx (1898) ; *Sur quelques peintres de Tos-*
cane (1899) ; *Sur quelques peintres des Marches et de*
l'Ombrie (1900) ; *Le Secret de Frédéric Marcinel* (1901) ;
Quelques histoires de Miséricorde (1902) ; *Sur quelques*
peintres de Sienne (1904).

JUSTICE DE PAIX RURALE

LE hasard me conduisit, il y a quelque temps, à l'audience de police du juge de paix de D... Il fallut, pour parvenir en cette petite bourgade, en dehors des voies coutumières, partir de grand matin, à travers les brouillards denses de cette arrière-saison. En ce jour lent à venir, tout prend une allure bizarre de rêve nocturne et blanc. Les rares passants rencontrés semblent étranges et s'évanouissent dans la brume comme des fantômes. La gare a des aspects imprévus de cave énorme, avec des lanternes qui trouent l'obscurité vague éclairant des figures inconnues de peuple affairé. On se blottit frileusement dans la voiture et tandis que l'heure passe et vous entraîne, on voit peu à peu dans les nuages rosir et jaunir un cercle de clarté, puis un rayon brillant traverse les vapeurs et les dore,

et s'épand, et les fait plus légères, plus diaphanes, plus impalpables. Lentement, avec des jeux charmants, des hésitations et des souplesses virginales, elles s'élèvent, se dispersent, s'atténuent sans fin, en pâleurs frisonnantes dans le triomphe du soleil. On a quitté la région des usines et des forges ; on ne voit plus les feux rouges des verreries et des laminoirs, ni les échafaudages sinistres des charbonnages, et toutes les cheminées, nombreuses, diverses et pressées comme des mâts de vaisseaux dans un port. C'est la belle et plantureuse campagne wallonne, lavée des poussières et des suies, fertile et grasse, la bonne terre féconde où les copieuses moissons de blé lourd furent faites et où des bras vaillants peinent à présent pour les récoltes de pommes de terre et de betteraves. Des champs soigneusement cultivés s'étendent jusqu'à l'horizon lointain, coupés de prairies, de groupes d'arbres dont les frondaisons d'automne chantent des gammes d'or et de pourpre dans le soleil matinal. Et des fermes opulentes et des villages heureux et prospères...

Le soir, au retour, j'ai eu de nouveau cette impression de terre fortunée, d'un coin béni où la nature semblait avoir permis qu'il fût bon vivre, et dans le calme mélancolique du couchant, ils étaient vraiment beaux ces paysages, en leur sérénité. Le brouillard redescendait sur les champs immenses, adoucissant les couleurs, noyant d'ombre et d'un peu de mystère les détours des sentiers. Ça et là dans l'étendue recueillie et augustement silencieuse,

s'élevait, évoquant de chers souvenirs d'enfance, empanaché d'une lourde colonne de fumée traînant dans le ciel, le feu des « fanes » des pommes de terre : de longues flammes claires devant lesquelles passaient parfois les silhouettes noires d'un paysan jetant des brassées au foyer, de gamins joyeux attendant le souper qui cuisait sous la cendre...

La petite ville de D..., chef-lieu d'un canton surtout agricole, se masse à l'intersection de deux grandes routes qui alignent vers les quatre points cardinaux l'uniforme procession de leurs arbres séculaires. Des poulets picorent dans les rues, des cochons roses furètent le long des fosses à purin des cours de ferme. On aperçoit, dans le clair-obscur des étables à la porte entr'ouverte, la tache blanche et noire des vaches, couchées sur les litières jaunes. Tout est champêtre d'aspect : à première vue, on se sent transporté bien loin de la cité qu'on vient de quitter, et de ses préoccupations complexes et de sa fièvre, très loin en des districts reculés, au milieu de la vie simple et calme des paysans.

Mais ce fut surtout à l'audience que je discernai toute la réalité de cet éloignement. Entre le monde d'où je venais et celui où le désir d'un client me faisait plonger, pourtant si proches, il y avait, moralement, des lieues et des lieues, de véritables abîmes. On reste tout étonné devant l'existence de ces petits cercles dont on ne soupçonnait pas la vie particulière, qui végètent indépendants de tout ce qui fait votre vie, microcosmes ayant un orga-

nisme et une gravitation propres, dans l'orbite desquels tout à coup on pénètre, qui ne vous admettent qu'avec répugnance et qui continuent, continueront leur cycle traditionnel, accentuant ou atténuant sous mille causes indéfinissables, les dissemblances de penser, de parler et d'être qui font les nations.

Que l'on se figure une salle courte, basse, blanchie à la chaux, où le soleil pleure, entre les barreaux des fenêtres, une lumière blême. Une balustrade poisseuse et lustrée par les mains qui s'y appuyèrent, la divise en deux. D'un côté, la foule, le public des prévenus, des témoins, des curieux. De l'autre, une grande table exhaussée, avec un tapis vert, autour de laquelle trône le « tribunal », le juge au milieu, son greffier à gauche, le ministère public à droite. Derrière, contre la muraille, deux bancs où les privilégiés : avocats, experts, gardes champêtres et en général tout individu bien mis et doué d'aplomb, peuvent s'asseoir.

Détail typique : sur ces bancs favorisés siègent quatre petits vieux. Ce sont des petits rentiers du village qui, pour remplir l'ennui des heures vides, ne manquent jamais une audience. Depuis des années, ils viennent là, comme leurs pères y sont venus, comme leurs fils y viendront quand l'âge, à leur tour, les penchera vers le sépulcre. De temps immémorial, ils ont obtenu la faveur, devenue presque un droit par un si long usage, de s'asseoir sur l'estrade, de chauffer près du feu leurs rhumatismes, et ils arrivent chaque semaine, toussotant, branlant

le chef, prenant de longues prises dans une tabatière de corne où les doigts tremblants des quatre petits vieux pincant tour à tour et qui, parfois, va jusqu'au greffier et au juge. Ils restent des heures entières, le menton appuyé sur la canne, les yeux vifs sous le toit des sourcils en broussaille, attentifs à ce lavage du linge sale de tout le canton, écoutant, observant, engrangeant dans leurs cerveaux oisifs des provisions d'histoires délectables et des réflexions pour les cancans de plusieurs jours. Je les ai vus là, ces curieux Anciens, très graves, tous pénétrés de la dignité de la Justice dont ils semblent faire partie. Ils connaissent les naissances et les morts, les brouilles ouvertes, les secrètes rancunes, les haines sans pardon qui divisent les familles ; ils diront les alliances, les successions et les partages ; ils détailleront les propriétés et chiffreront les fortunes. La plaie douloureuse et cachée de chaque ménage, les racontars infâmes dont chacun est sali dans les parlottes des veillées, ils les savent avec des détails ignorés : ils sont comme la Chronique vivante de la contrée ; tous cherchent leur éloge et redoutent leur blâme, même le magistrat qui a besoin de l'assentiment de ces muets et surveillants censeurs...

Il a vieilli avec eux ; il s'est habitué à les voir toujours là. La neige des ans aussi a chu sur sa face rubiconde au nez enflammé de buveur de bourgogne, et son front un peu bas, sa robustesse de rural à peine dégrossi témoignent qu'il est aussi fils de ces glèbes. Son greffier, également âgé,

a des yeux clignotants, une bouche crispée d'avare, avec je ne sais quoi de cauteleux et d'agrippeur dans les gestes qui lui donne l'air vaguement concussionnaire.

Les robes témoignent de services prolongés. Les barbes sont incultes. Sans nul cérémonial, assis tous trois fauteuils joignants, ils se rapprochent parfois pour délibérer à mi-voix quand le juge a quelque hésitation. Le réquisitoire est fait par un échevin, vieux cultivateur qui sent encore la ferme, et qui apporte dans l'accomplissement de sa mission une gravité et un embarras vraiment drôles.

On appelle les affaires. L'instruction en est brève le plus souvent. Des témoins interrogés sommairement, un aveu, et tout est dit. Parfois une dénégation résistante amène des conflits et les commères dans l'auditoire crient en fureur à la rescousse de leurs maris déconcertés.

L'un a laissé s'enfuir ses poules dans le jardin du voisin ; un second est descendu d'un train avant son arrêt complet ; celui-là a encombré sans nécessité la voie publique ; un autre a fait courir son chien dans une terre ensemencée ; bousculades, querelles, maraudages, toute une série de microscopiques et dérisoires infractions. Toutes, inexorablement, sont punies de deux francs d'amende. Le jugement tombe avec la régularité d'une pendule qui vient, qui va, et les fureurs des plaignants, les justifications des prévenus n'y font rien. Deux francs toujours, comme le tic-tac d'une horloge. Et toujours le condamné est surpris ; il sort ahuri, entouré de ses amis anxieux.

Pour l'un d'eux, le minimum de la peine était de 10 florins. Le juge prononce à regret, comme de mauvaise humeur contre cette loi surannée qui dérange son tarif, et, secouant sa torpeur, il lénifie le châtement de ces conseils : — Faites un recours en grâce, il sera certainement accueilli ; puis, après une pause, craignant de s'être trop avancé : « probablement », ajoute-t-il avec un soupir.

Un autre a menacé un témoin : *V'nez droci, et vos ocha n'téront pus asto l'un d'l'aut !...* (1) Une ouvrière en a rossé une autre lors de la moisson et l'a grossièrement invectivée... On dépose de tout cela avec timidité ; parfois le juge rit, le greffier cesse de gratter sa feuille pour relever ses yeux avides, les quatre petits vieux de l'aéropage rient, les témoins aussi, la plaignante, la prévenue, un gloussement secoue l'auditoire pendant cinq minutes. C'est grotesque et charmant de prémitivité.

Mais pas un ne sent le ridicule de tout ceci.

La plupart des assistants ne se figurent rien autre et cet appareil lamentable d'une justice baroque est pour eux le *summum* de la solennité.

Ils arrivent là tremblants, angoissés, gauches, un peu effarés, comme s'ils sortaient de l'ombre pour rentrer dans la clarté vive ; certains ont des larmes dans les yeux. Et ils écoutent ardemment, ils se passionnent pour ces misères infimes ; pendant un mois toutes les langues en caquettent et longtemps encore on commentera les moindres incidents de ces puérils procès. Quelles vies !

(1) Venez ici et vos os ne tiendront plus ensemble.

Et aussi, en cette enceinte, quelles têtes ! J'ai vu un terrien d'une cinquantaine d'années : figure intelligente, ouverte et franche, aux tons chauds, hâlé par les soleils et les vents, les lèvres minces, les yeux d'un bleu naïf et clair, si lumineux, les cheveux longs encadrant la face énergique, bonne et austère — un vrai gothique, issu d'un cadre de Memling ou de Roger de la Pasture. J'ai vu des vieilles aux mentons crochus qui eussent fait merveille en des récits de sorcellerie. J'ai vu quelques-unes de ces chevelures crépues plantées jusqu'au milieu du front, indices de force et de brutalité bornée. De jeunes gaillards aux corps vigoureux, à l'allure insouciant et saine, poussés droits et forts comme de jeunes chênes, loin des industries féroces qui déforment les corps et voilent d'inquiétudes les visages. Et encore des têtes superbes de vieillards, toutes ravinées de rides, aux joues effondrées sur les mâchoires sans dents, la chair molle aux tons de vieil ivoire, plissée à l'infini autour des yeux, de la bouche, aux regards encore éveillés et vifs, de têtes respirant la malice, la ruse, les petits calculs compliqués, aux expressions étonnantes...

Et au retour, en songeant à tous ces visages, à cette audience bizarre, je me demandais si vraiment il y avait lieu de la dédaigner et de s'en gaudir et si de secrètes correspondances n'avaient pas donné à cette population la justice qu'il lui fallait, si telle quelle, en sa large et patriarcale équité, elle n'avait pas une absolue concordance avec les

êtres et les choses, voire même une santé et une grandeur, que tous ceux-là sentaient et que j'avais été seul à ne pas comprendre... Et les feux de « fanes » allongeaient au travers du ciel leurs fumées opaques, dans la mélancolie du soir brumeux et la grande paix des campagnes.

JULES DESTREE.





ARTHUR DAXHELET

NÉ A MARNEFFE EN 1865.

Docteur en philosophie et lettres, professeur de Rhétorique à l'Athénée royal d'Ixelles.

Poète, conteur, romancier, critique, M. Arthur Daxhelet s'est fait une belle place dans notre littérature.

« Je le tiens, écrit Camille Lemonnier ⁽¹⁾, pour un de ces écrivains de juste milieu qui en dehors des écoles et des personnalités exclusives, ont su avec fermeté et modération se faire une personnalité libre et sincère. Quand à cette heureuse fortune s'ajoute un sens critique nourri d'une grande et sûre culture, comme c'est le cas chez lui, on ne peut douter des ressources d'un esprit façonné à la fois par l'art et la nature.

Arthur Daxhelet a écrit des contes charmants, d'une note simple et cordiale, qui ne se réclame d'aucune des firmes réputées. Il s'exprime avec élégance en évitant les surcharges. Il a le goût d'une certaine poésie naturelle et sa manière est discrète et sensible. C'est bien là, je pense, sa caractéristique essentielle en tant qu'« imaginaire » : il ne recherche ni l'éclat, ni les sentiments extrêmes ; et quand il fait un roman, comme dans *Cœur en détresse*, c'est encore à la mesure de sa sensibilité. Il demeure ainsi à part des écrivains d'exception chez qui prédomine l'outrance. Son indépendance, sa compréhension vive, les clartés qu'il a des littératures le prédisposaient à énoncer avec autorité des jugements sur celle de son temps et particulièrement de son pays. On peut dire que ceux-ci, dans leur largeur, leur tolérance et leur précision, furent définitifs. S'il est naturellement bien-

(1) Cité par René Dethier : *Les Écrivains de chez nous. II. Arthur Daxhelet.*

veillant, il a toutefois le sens net du devoir qu'il y a pour le critique à exprimer la part de vérité qu'il porte en lui : il l'exprima avec sagacité, franchise et urbanité. Il se dénonce ainsi l'un des types accomplis de l'homme de lettres en Belgique.

Écrivain infiniment estimable et utile, Daxhelet honore les lettres belges. »

BIBLIOGRAPHIE : *Une âme wallonne* (1893) ; *Pages de tendresse*, poèmes (1894) ; *Contes de Wallonie* (1894) ; *Fleurs de solitude* (1897) ; *Cœur en détresse* (1897) ; *Vers les lueurs* (1901) ; *Manuel de littérature française* (1901) ; etc.

INTÉRIEUR

DING... Ding... C'est l'horloge, dans sa vieille gaine de chêne noirci, l'horloge qui remplit du rythme de sa vie tout un coin de la petite cuisine, poussant de ses maigres aiguilles, sur l'émail usé du cadran, derrière la vitre dépolie, les heures, les mornes heures.

Tout doucement Théodore se réveille. Il lui semble bien qu'il venait à peine de fermer les yeux, dans son fauteuil garni en maroquin, que la dame du château lui a fait apporter aux Pâques dernières. Il rêvait... à je ne sais quoi, qu'il a oublié maintenant.

Marie-Joséphe (Marjet, dit-on souvent par abréviation et par amitié) est là, à coudre ou à reprendre. Elle lève les yeux, au-dessus de ses lunettes, sur Théodore. Ils sont un peu malicieux, je crois. Elle aussi, peut-être, s'était assoupie ? Pourtant, elle a la

coquetterie de ne point faire sa sieste. Elle ne dit mot. Sa main va, elle va, elle va, à l'ouvrage !

Coucou... fait tout aussitôt la pendule de bois de la chambre à coucher, dont la porte bâille.

Alors, une joie secrète, muette, agite la petite vieille, tandis que le petit vieux se met à rire haut par secousses. Il le connaît, le bon tour de sa femme ; il aurait dû y penser. Quand l'horlogé sonne deux coups, il ne manque jamais de sortir de son somme, comme au temps où, à cette heure, il reprenait la semelle, l'empeigne et l'alène. Et la farceuse, qui le sait, n'a-t-elle pas inventé, depuis l'autre jour, de toucher parfois très vite aux branches du compas qui mesure les demies et les quarts, et de les presser un peu ? Elle aime mieux que Théodore ne dorme pas tant que cela après leur simple repas. Et puis, elle éprouve une grande allégresse devant une petite confusion qu'il a en face d'elle, d'avoir encore une fois été joué.

— Je savais bien, fait-il, il ne se peut qu'il soit déjà deux heures. Le soleil est seulement dans les fenêtres de l'école...

Lorsqu'il prononce ces mots, il n'a plus de dépit, plus du tout, et il considère sa femme avec une grande bonté.

Il y a près d'un demi-siècle qu'ils vivent ensemble dans la petite maison. Ils y étaient à peine entrés quand on construisit la grand'route. Un moment, lorsqu'on en ouvrait la tranchée, ils se trouvèrent comme isolés sur une butte. Ils ont un seuil de six marches, songez !

Ils formaient un couple fort bien tourné. On les regardait passer, le dimanche, quand ils se rendaient à la messe, alertes et se redressant à l'envi.

Théodore était cordonnier jusqu'à naguère encore. Il clouait de grosses bottes pour les grands pieds lourds des fermiers et cousait de fins brodequins, qui ne manquaient pas tout à fait de forme, pour chausser les censières, les jeunes filles. Il faisait même les souliers de chasse de Monsieur le Baron et les bottines de marche de Madame la Baronne. Eh ! on enviait Théodore ! Il en concevait un peu de fierté, dites !

Marie-Josèphe, elle, était lingère. Elle servait une clientèle de choix, la cure et le château avant tout. Ses grandes prunelles noires, toujours belles, ont au long des jours et des veillées d'hiver lentement éteint leurs feux, à suivre le point de son aiguille sur le linge blanc. Mais, jadis, comme elles étaient troublantes ! Du moins on le prétend. Théodore s'en souvient bien, allez !

Les époux ont vieilli ensemble, un peu chaque jour, sans éprouver aucune grande peine ni aucune grande joie. Bien des soirs, cependant, Marjet, quand elle était plus jeune, a pleuré de ce que leur union ne fût pas féconde ; et Théodore regrette parfois encore de n'avoir pas de fils, à qui laisser son fonds.

Lorsqu'il a cessé de travailler, il y a quinze mois, après une petite attaque de paralysie, dont sa langue demeure un peu lente et sa jambe gauche un peu lourde, il n'a pu se décider à céder ses « formes » sur lesquelles il a monté tant et tant de chaussures.

Elles sont toujours là, dans le petit établi, rangées dans leur étagère, avec leurs inscriptions : « Monsieur le curé », « Monsieur Legros », « Mademoiselle Miroux », etc. Ah ! ç'a été sa vie, cela ! Oui, s'il avait eu un fils ! Il se serait appelé comme lui Théodore, sûrement. Son aïeul déjà avait été baptisé ainsi. A quoi bon inventer d'autres noms ? Et il serait là, maintenant, à manier le tranchet ou à corder son fil ou à l'enduire de poix... Théodore va chaque jour encore dans le petit réduit où il a passé près de dix lustres. Il aime l'odeur forte et empyreumatique dont la pièce basse demeure imprégnée... Ah ! s'il avait eu un fils !...

Mais ce n'est pas un gros chagrin qu'ils en ressentent, lui et sa femme. Rien qu'une mélancolie, douce, et qui est comme une façon de communier d'amour, à l'âge où ils sont... Après tout, les enfants souvent ne sont qu'une source de revers pour les parents.

Est-ce à cela que songent les deux vieux ? Il est deux heures maintenant ; le coucou l'a dit aussitôt que l'horloge eut déjà frappé la demie-après. Leur désaccord a même ramené un sourire vite effacé, sur les lèvres du vieillard... Ils n'ont plus rien dit.

Les fenêtres de la maison de l'instituteur se sont éteintes. Théodore remarque que le soleil est de plus en plus pâle depuis quelque temps. On est déjà bien avant dans l'automne...

Chaque matin, par la fenêtre, il regarde longuement du côté du bois. Les feuilles mortes tourbillonnent au moindre vent. Une brouée flotte, voilant les lointains.

Les champs de la ferme des Sarts découpent leurs carrés de terre grise. Des bandes d'oiseaux passent. Ferdinand, le sacristain, sort de chez lui pour aller sonner la messe. Il a enfoncé sa casquette jusqu'aux oreilles et la bise ballonne son sarrau...

Non, les chevaux du métayer de la Roseraie ne passeront pas, avec les valets se dandinant à cru sur les lourdes cavales : les labours sont finis...

Et le bétail de Trixhes ne quitte plus les étables : la route ne sera point, tout à l'heure, obstruée par le troupeau de vaches rousses et noires qui secouent comme des encensoirs leurs gros mufles rosés...

Bientôt ce sera l'hiver. Théodore frissonne en y pensant : l'hiver ! le froid hiver... Quelqu'un, sur le chemin, lui dit bonjour d'un signe de tête. Il ne le reconnaît pas : sa vue a tant baissé ! De cela il se sent un peu chagrin...

Il va s'asseoir, alors, non loin du foyer et croise les mains. Elles sont toutes blanches, maintenant, ses mains, avec les ongles plus longs qu'autrefois, que Marjet de temps à autre coupe et façonne de ses ciseaux...

Et toute la journée, il reste ainsi. Un flot tiède et tranquille inonde tout son être désormais sans aspirations, presque sans souvenirs. Il se sent comme allégé par avance du poids de la vie.

Il est deux heures et demie maintenant. Le chat ronronne d'aise derrière le poêle. La bouilloire s'est mise à chanter. Elle lance jusqu'au plafond bas son panache de vapeur. Mais ce n'est pas encore le moment de faire le café. Le serin aussi se réveille ;

il chante plus fort que la bouilloire. Théodore et Marie-Josèphe sentent comme une légère angoisse s'en aller d'eux. Le silence était trop profond.

— Fifi... fifi... fait-elle. Et lui s'informe si l'oiseau a de quoi manger et boire.

Soudain ils sursautent un peu, en même temps. Quelqu'un a touché à la porte, a mis la main au loquet, qui se relève avec un petit bruit sec.

— Ah ! c'est Thérèse ! disent-ils ensemble.

C'est, en effet, la filleule de Théodore qui entre alors.

— Bonjour, parrain ! Bonjour, Marjet !... Je passais en allant au moulin... Je ne m'arrête guère, l'ouvrage presse trop à la maison... Alors c'est dimanche la « fête aux prunelles » ; on jouera à l'oie chez Modeste et on dansera chez Mouly... Il a gelé ferme la nuit de lundi à mardi, vous savez, et il y a de la neige en l'air... Les braconniers (ah ! quelle affaire, n'est-ce pas !) hier soir encore, se sont battus avec les gendarmes apportés pour les surprendre... La tenderie de Constant lui rapporte gros cette année...

Sa langue va, court, sans s'arrêter. Marie-Josèphe parvient à placer un mot par-ci par-là. Théodore écoute, la tête penchée en avant, faisant un cornet de sa main à son oreille gauche qui est un peu dure.

Thérèse ne veut pas s'asseoir. Elle viendra une autre fois... pour causer !

— Au revoir, parrain ! Au revoir, Marjet !

Elle se sauve, vive, sautillante comme un cabri. La porte se referme, mais aussitôt elle se rouvre.

— A propos, j'oublie de vous dire que M. le curé a porté tantôt « les saintes huiles » au garde François.

Cette fois, le loquet retombe.

— Le garde François !... Ah ! mon Dieu !... Il était donc malade ?

C'est absurde, ce que Marjet dit là. Il y a plus de deux ans que le garde François meurt lentement et nul ne l'ignore dans le village. Elle se reprend :

— Je veux dire : il allait donc plus mal ?

Théodore fait signe qu'il ne le sait.

Elle dit encore :

— Il y a juste trente-cinq ans, à pareille époque, son père fut tué d'un coup de fusil. Il a fait grand vent cette nuit-là. Jamais, n'est-ce-pas, on n'a revu au pays ce coureur de bois, ce bandit de Cretel qui fut soupçonné d'être le meurtrier ?...

— Oui, il y a trente-cinq ans... Le cadavre fut retrouvé le lendemain.

L'horloge sonne trois coups. Marjet dépose sa couture et se lève.

— Ah ! il est temps de songer à notre tasse de café ! fait-elle.

— Ah ! Seigneur Jésus ! Au secours !...

Et sa voix s'étrangle dans sa gorge. Qu'a-t-elle donc vu ?

La tête renversée, les yeux mi-clos et noyés, les doigts crispés, les lèvres entr'ouvertes, Théodore, que l'apoplexie envahit, rapidement glisse vers l'inconscient...

ARTHUR DAXHELET.

LE SURVIVANT

PLUTÔT souffrir que mourir... Mais quel homme connaît jamais le fond et le tréfond de sa pensée ?... Toujours oserai-je prétendre que le vieux Jacques Gaurd en était venu à appeler la mort, se plaignant qu'elle le fit attendre si longtemps.

Voilà quelques moissons déjà fauchées depuis que je ne le revois plus, aux beaux jours, appuyé durant les heures dorées de soleil contre la margelle du puits banal, non loin de l'église. Je l'y retrouvais régulièrement, au temps des vacances, depuis vingt ans ou depuis trente, peut-être. Quand j'étais tout petit, cependant, il ne s'y tenait pas encore, me semble-t-il. Toutefois, je le connaissais, j'en suis sûr.

Il avait toujours eu, je crois, le même regard et le même sourire. Un sourire naissant et mourant à la fois, oui, mourant doucement vers les commis-

sures des lèvres. Et que voulait-il dire ? Quel rêve inachevé avait jadis laissé sa trace sur cette bouche, ou serait-ce qu'elle exprimait toute une philosophie simpliste devant le spectacle de la vie qui passe ? Et ses yeux, que contemplaient-ils, ses yeux, comme arrêtés en un calme éblouissement ?

Gaurd était presque centenaire, cet été dont je veux parler, où pour la dernière fois je l'aperçus, le buste toujours droit sur les jambes qui s'incurvaient à hauteur des genoux, avec son sarrau bleu, des mèches blanches en auréole sous la casquette. Dès que je m'approchai en lui criant un bonjour amical, le son de ma voix produisit sur lui une subite agitation, une agitation inaccoutumée. Il se mit à gesticuler de ses bras qui tremblaient très fort ; il pleurait, tout secoué par une douleur à la fois navrante et presque comique. Puis, comme je lui prenais les mains, il s'apaisa un peu.

— Ah ! monsieur, gémit-il, le bon Dieu aurait dû me « reprendre » bien plus tôt... Je suis las de vivre encore... Tous ceux que j'ai connus, tous ceux que j'ai chéris, sont là-bas au Thier Wâthy, dormant sous les croix blanches... Et seul, j'attends que mon tour vienne... Pourquoi la mort m'a-t-elle oublié ?...

Pauvre vieux ! depuis des mois déjà, je l'appris bientôt, il tenait à tout venant pareil langage, déplorant la fatigue d'exister au-delà de son temps, sanglotant son ardent désir de n'être plus, enfin ?

J'évoque, non sans émotion, son histoire, qui fut longtemps banale et n'eut qu'une heure tragique. Elle se déroula tout entière, sans nulle complication,

dans le même repli de la terre wallonne, en un petit village appendu au flanc schisteux et gris d'une légère colline.

Son âme ne cessa point d'être simple et égale, son âme dont le rythme était adéquat à celui de la nature intime et harmonieuse qui l'entourait. Il n'analysa jamais ses sensations ; mais, au cours de tant et tant de printemps et d'automne, quand, avec les lourds bœufs de la ferme de la Chapelle qu'il conduisait, il rayait de sillons artistement droits la glèbe mauve du plateau de Marnève, je ne doute pas qu'il ne se complût au spectacle du ciel doux et clair qui se marie à l'horizon avec la campagne aux couleurs éteintes, délicates... Il n'importe pas de dire jour par jour son existence d'homme des champs, dont le cœur battit, presque un siècle durant, tout près de celui de la terre nourricière. Il travailla et rarement se reposa, tant que ses forces le permirent. Il aima ; peut-être en souffrit-il. Il veillit lentement...

Jacques Gaurd fut époux et père qu'on respecte. Mais sa femme et lui, ils avaient eu le triste privilège de survivre à tous leurs enfants. Quand mourut, déjà sexagénaire, leur fille cadette, qui avait toujours paru faible de santé, ne s'était point mariée, on raconte que la femme Gaurd, toute courbée, toute cassée par le labeur, déclara mélancoliquement : « Je l'avais bien dit que nous pourrions difficilement élever cette petite ! » Puis bientôt, elle-même, la bonne Marie-Jeanne s'en était allée dormir au Thier Wâthy.

Gaurd, resté seul, avait placé en viager le petit

bien qu'il possédait. Mais désormais, il lui sembla qu'il n'était plus qu'un étranger dans sa demeure, comme déjà il s'était reconnu pareil à un survivant parmi ceux dont la jeune et puissante vigueur bruissait autour de lui. Il sentit le poids de ses jours qui n'en finissaient pas. Et voilà, il pleurait souvent, maintenant, de ne pouvoir trépasser à son tour...

Il y eut, ce printemps-là et l'été qui suivit, un branle-bas général dans la vallée de la Burdinale. Une nombreuse équipe d'ouvriers y était descendue pour construire une voie ferrée : tribu de terrassiers, défonçant, remuant, transportant la terre, rasant, nivelant pour établir une plate-forme stable. Puis, celle-ci terminée, de lourds wagonnets amenèrent et déversèrent des scories de forges et des pierres concassées, et sur ce ballast on posa les traverses. Enfin, les rails s'y appuyant, déployèrent leurs longs et châtoyants rubans de métal, et la ligne achevée, définitive, apparut dans la grâce verte des prés, entre le ruisseau et le bois, comme l'empreinte d'un sceau mystérieux dont les mains fortes et irrésistibles auraient marqué le sol à cet endroit.

Le moulin, le pauvre moulin avec sa roue disloquée, sous l'auvent moussu, avait soudain vieilli, aurait-on dit, de plus d'un siècle. Il avait pris un air minable, comme s'il s'attendait à être bientôt chassé par quelque usine bruyante qui s'installerait à sa place. Et les ponts de pierre, naguère ils ne paraissaient pas si délabrés qu'à présent. Avec leurs parapets bas dont les moëllons se descellent, voilà qu'ils avaient un aspect presque grotesque !

Et toi, claire et sautillante Burdinale, tu ne fus plus qu'un médiocre filet d'eau entre tes bords ravinés, un insignifiant petit ru, honteux de lui-même, qui se sauve en cascasant du côté de la Mehaigne ! Et le bois, qui donc l'avait ainsi enserré et emprisonné ?

Oui, tout le passé de ce coin de terre, maintenant, mourait. Les bons génies du val s'en étaient allés, tout en pleurs, chercher un refuge vers Les Cresnées...

Le 15 septembre, on inaugura le service du nouveau chemin de fer vicinal. Les dix villages qu'il reliait entre eux, furent sur pied, ce jour-là.

De Marnève on descendit par petits groupes, longtemps d'avance, par la grand'route, par la ruelle du Hébrét, par le Thier Wâthy, ou encore par le Prasle, par tous les chemins qui serpentent au flanc du coteau. On s'en fut se masser non loin du moulin, ou dans les prés au bord de l'eau, ou près des carrières. Tous les enfants étaient là, accrochés aux jupes maternelles, ou, déjà plus grands, s'ébattant par bandes, joyeusement. Les adultes, eux, subissaient l'empire d'un recueillement irrésistible. Parfois pourtant des rires fusaient par-ci par-là.

On vit le gros bourgmestre qui s'amenait, accompagné du secrétaire communal ; on les considéra, un instant, tandis qu'arrêtés au milieu de la descente, ils s'épongeaient, vigoureusement... Puis, voici que venait l'instituteur, marchant à pas comptés. Et maintenant, le curé lui aussi, dévalait de là-haut, l'air empressé.

Le ciel était lourd et bas, présageant l'orage.

Mais qui donc se montre-t-on, à l'endroit où le lacet poudreux de la chaussée s'infléchit au pied des blocs schisteux qui s'effritent en dessous du cimetière ?

Ecoutez bien, ceci s'était passé. Comme tous ceux de Marnève s'étaient mis en marche vers la Burdinale, l'Ancien, lui aussi, s'était levé et les avait suivis. Oui, Jacques Gaurd était parti à son tour, sans se hâter, souriant comme à un songe, appelé, eût-on dit, par de secrètes voix qui l'auraient averti de quelque chose que tous les autres ignoraient. Et les petites vieilles, restées au logis à reprendre des bas, les petites vieilles qui, de derrière leurs fenêtres basses l'avaient vu partir, s'étaient étonnées avec de grêles rires un peu éteints. Ensuite toutes, sans se le dire, elles avaient eu la même pensée ; celui-là, depuis longtemps, demeurait après tous les autres qui avaient vécu avec lui, qu'elles avaient vu emporter dans leurs pauvres bières de sapin...

Mais lui, il allait, redressant sa haute taille, comme s'il s'acheminait vers un prodige qui devait s'accomplir, vers une minute sublime que la destinée aurait mise au bout de sa vie.

Lorsqu'il fut en bas du coteau, il parut chercher, la main au-dessus des yeux, à reconnaître le paysage ; et quand il eut vu, il fut comme un étranger qui serait survenu là. Depuis son enfance, le site avait imprimé en sa mémoire une image qu'il avait toujours retrouvée identique à elle-même ; mais celle

qui s'offrait à présent à sa vue, était différente, discordante avec l'apparence visible qu'en son esprit il avait toujours conçue du vallon.

Un moment il regarda tour à tour en lui-même et hors de lui, ce qui l'entourait. Il *sentit* que ce qu'il ne comprenait pas, il ne pourrait jamais le comprendre. Il eut conscience que sa vie, depuis des années déjà, s'était comme immobilisée sur la route du temps, qu'il était en somme le passé attardé dans le présent.

Son cœur palpita d'un immense et irrésistible désir de la mort ; toutes ses énergies confluèrent soudain, se tendirent en cette unique et suprême aspiration à l'anéantissement libérateur. Il fit un pas encore ; on vit ses bras frapper l'air comme des rames les flots, ses mains agrippant le vide, et il s'affaissa pantelant...

A l'orée du bois de Taille-Gueule, de dessous les futaies, voici que tout empanaché de fumée, trépidant, sifflant, le premier train surgissait. Il stoppa à l'arrêt du Pont, et presque aussitôt repartit dans la direction d'Otèpe, tout brillant de son éclat neuf, hâtant sa course onduleuse à travers les prés flétris, décolorés, où l'antique et douce Légende achevait d'agoniser.

ARTHUR DAXHELET.



LE CHAGRIN DE BRIGITTE

ELLE s'en souviendra toujours, dût-elle vivre jusqu'à cent ans, la vieille Brigitte, maintenant déjà octogénaire, de leurs grands yeux d'ange et de leurs fins cheveux blonds, à tous les deux, à sa Jeanne et à son Pierre.

Non, certes, pas une grand'mère dans toute la contrée n'avait de plus adorables petits-enfants que les siens. Et Brigitte (jadis on l'avait surnommée Brigitte-la-Jolie, lors de ses dix-huit printemps), se sentait revivre en eux délicieusement.

Dieu sait pour la quantième fois l'aïeule douce m'a conté, hier encore, cette histoire, toute pleine de larmes, de leur Pâques dernier et funeste à ses deux amours.

Ils étaient partis, ce matin encore un peu frisquet d'avril, de la maison de leurs parents — lui, dont

les ans formaient un lustre à peine, elle, plus âgée de dix-neuf mois.

Chaque jour, par le petit val pittoresque, ils venaient ainsi vers la grise ferme du Hapsain, chez Brigitte. Elle était pour eux comme une fée bien-faisante, non de celles si mystérieuses et si resplendissantes qu'ils voyaient en leurs livres d'images, mais une fée indigène, champêtre, qu'ils comprenaient mieux, qu'ils sentaient plus familière, qui était visible comme exprès pour eux, là, au bout du vinâve. Aussi, l'aimaient-ils de tout leur petit cœur.

Et qui ne l'eût chérie, la bonne dame ! Telle elle était alors (déjà douze fois, depuis ce temps, les bois ont essaimé leurs feuilles au gré des bises d'automnes), telle elle est à présent, sinon que les rides un peu plus profondément ont imprimé sur son front leurs cruels sillons, sinon que ses cheveux sont saupoudrés d'une plus pure neige.

Lorsque, après avoir suivi le sentier biaisant au flanc du coteau, les petits débouchaient sur le plateau, leurs yeux déjà apercevaient, sous l'arcade en pierres bleues de la grande porte largement ouverte, le bonnet tuyauté de Brigitte. Le cœur leur battait plus fort alors, et comme un peu d'inquiétude vague, qu'ils n'avaient pourtant pas sentie, s'en allait de leur poitrine.

Mais Brigitte les reconnaissait à son tour. Les enfants voyaient s'agiter la blanche coiffure jusqu' alors immobile ; le bavolet semblait s'animer, il éclatait sur toute la grisaille d'alentour, il tanguait comme une voile. Un temps de course : les petiots

étaient dans les grands bras enlaçants de l'aïeule et, longtemps, tout contre elle, elle les gardait...

Dans la vaste cuisine, où, sur des planches sans cesse époussetées, des cuivres dardent leur éclat fauve, Bonne Gitte vaquait à mille soins. Les dinanderies lui mettaient comme des rais d'or sous les grands cils dont s'ombragent ses prunelles brunes ; et, de toute sa face énergique, c'était une illumination. Souvent, Jeanne et Pierre la regardaient aller et venir tout recueillis, subissant le prestige de sa vénérabilité aimable.

Mais les divertissements ne leur manquaient pas ; ils étaient variés selon les saisons : le départ des charrues ; la rentrée des gens et des bêtes après les durs labeurs ; les rudes mangeries de la valetaille, aux heures des repas ; les grands chariots grinçants engouffrant dans les vastes granges la richesse blonde des gerbes : les visites dans les greniers poudreux, d'où, au moindre bruit, les rongeurs détalaient tapageusement... Il y avait là toute la vie d'une importante exploitation agricole, pour les manifestations de laquelle les enfants gardaient d'inépuisables étonnements. Et, sur tout cela allait, volait, voletait le blanc béguin de mousseline de mère Gitte : il était, avec ses bouffettes en ruban, comme un grand papillon, portant partout sur ses ailes l'encouragement et la joie...

Or, ce matin de Pâques, sur le feu tout rouge, la bouilloire chantait, empanachée de vapeur. Sur la table, près de la corbeille d'œufs tièdes encore de la chaleur du nid, des pelures d'oignons rouges en

macération attendaient, qui, tantôt, feraient se muer en une ocre approximative la blancheur des coques.

Jeanne et Pierre assisteraient à la suprême ébullition de l'eau colorante : comme ils battraient des mains !

Et de fait, ils étaient partis, ce jour-là aussi, de leur petite maison de neuves briques roses.

— Hâtez-vous, mes chéris ! avait dit leur mère.

Les voilà trotinant avec ardeur par le chemin caillouteux. Il serpente, celui-ci, au pied du coteau fauve qui borne au nord l'étroit vallon.

Malgré un peu de l'âpreté de l'hiver, qui s'attardait dans l'atmosphère, le soleil était déjà caressant, le soleil qui, autour d'eux, éclairait l'épanouissement d'avril : fleurettes qui ouvrent leurs corolles au bord du ruisseau, herbe qui pousse, pâquerettes qui piquent les prés de leurs têtes de céruse, bourgeons plus tardifs qui craquent enfin leurs corselets verts... La terre bruissait de vie autour de leurs âmes tendres, ouvertes au bonheur. Et ils allaient, curieux et pensifs, leurs grands yeux naïfs tout remplis de lumière.

Voici que la route s'infléchit à gauche, puis encore elle s'étire en une montée longue et raide. Elle contourne alors la colline schisteuse, évidée, qui surplombe en gros blocs effrités recouverts d'une mince couche de terre, d'où pendent des chevelures de coudriers, d'églantiers et de ronces. On va ainsi vers le plateau frotté de grasses verdure, où les « censes » s'érigent parmi l'activité sereine des labeurs agraires.

Jeanne et Pierre d'abord ont marché d'un bon

pas. Mais l'âme des enfants est si près encore de la nature qu'elle s'y éparpille volontiers à la moindre sollicitation des choses. Adorable insouciance ! Leurs yeux brillaient et leur bouche rose béait dans la contemplation du paysage ensoleillé.

La douce flânerie n'en finissait plus. Des vols rapides de martinets les frôlaient. Des papillons avec eux faisaient route. Ils rencontraient des passants qui leur souriaient, car ils reflétaient tout le renouveau en leurs prunelles.

A l'ombre, sous les saillies du coteau qui pendent comme des auvents au-dessus de l'accotement, des eaux suintantes s'égouttaient sur le sol avec des rythmes variés. Des lianes s'attardaient là, mettant sur la terre détrempee les tons roses et rouges de leur chair flasque. Au bord du petit fossé vaseux, il y avait un frétillement d'infimes bêtes se faufilant, d'indéfinis frémissements. Parfois, deux yeux de grenouille luisaient, inattendus, dans l'herbe, puis plongeaient avec un petit bruit mat qui faisait un peu frissonner nos deux musards...

L'envie leur vint d'avoir des baguettes de la pointe desquelles ils taquineraient la masse gluante et rétractile des mollusques et mettraient en fuite des rainettes peureuses. Ils ont avisé au-dessus de leur front de fines pousses pendantes, toutes serties de bourgeons entr'ouverts de la veille. La souche est là-haut, étendant en enchevêtrant ses racines jusque dans le feuilletis des schistes.

Ils bondissent jusqu'à ce que leurs petites mains aient saisi les tailles flexibles. Ils s'y suspendent et

voilà qu'ils ont ainsi improvisé une balançoire. Oh ! la bonne joie pétillante qu'ils éprouvent à ce jeu imprévu ! Ils voltigent, à deux pieds de terre ; leurs joues se colorent à cet exercice qui les grise.

Mais soudain (avez-vous vu parfois ceci : la vasque était pleine jusqu'aux bords, la vasque de la fontaine qui murmure au milieu de notre jardin parfumé ; vous, penché sur le cristal liquide, vous vous y miriez, et voilà qu'une rose qui égayait votre boutonnière ou votre corsage s'est détachée et a roulé sans bruit, et la coupe a débordé à cause de la chute de cette fleur), oui, soudain, la motte énorme que les secousses répétées de leurs petits corps, tendres églantines pourtant, avaient peu à peu ébranlée, s'écroula en les écrasant. Car, depuis des ans, les hivers humides avaient lentement désuni les couches des sédiments séculaires. Le poids de deux frêles enfants a provoqué le fatal effondrement ! Ils gisent là, meurtris, inanimés...

Pauvre Gitte ! Longtemps elle a guetté. Puis elle s'est assise dans le grand fauteuil de cuir, près du feu sur lequel chante toujours la bouilloire. Elle songe, et je crois qu'elle prie aussi...

Tout à coup, elle s'est levée toute droite, en poussant un grand cri. Des hommes sont entrés : Guillaume, le vieux garde-champêtre, et quelques autres. Ils sont entrés, silencieux et sombres, gauchement solennels en leurs autours des dimanches. Sur une civière rustique, ce sont les deux petits cadavres qu'ils apportent. A l'aïeule atterrée Guillaume, en

quelques mots, a tout expliqué, et sur sa vieille moustache grise des larmes ont roulé.

Le cœur de Bonne Gitte s'est d'abord brisé. Elle a cru sentir en un moment la souffrance tout entière qu'un être peut endurer en une vie. Mais elle s'est ressaisie en sa foi robuste, en la conscience qu'elle a eue aussi, presque sur-le-champ, du rôle de consolatrice qui lui était dévolu auprès de son fils et de sa fille, dont, tantôt, dans ses bras viendra s'écrouler l'atroce douleur...

Bien des fois, la pauvre dame l'a revécu en pensée, le drame de ce jour de Pâques, et, bien des fois elle a évoqué ce sinistre tableau : les deux petits corps mutilés, couchés côte à côte à la place où les deux diablotins roses s'ébattaient d'ordinaire : la piètre lumière des cierges crépitants au lieu du gai soleil cognant aux vitres des croisées ; les joyeuses volées des cloches pascales qui s'étaient changées en lentes coptées de glas ; la grave et monotone blancheur du suaire, enfin, qui remplaçait le puéril et amusant bariolage des œufs !...

Brigitte attend que vienne le moment où elle ira rejoindre Jeanne et Pierre « en paradis ». A son bonnet blanc, elle a, depuis le jour funeste, substitué une coiffe noire, et la gaieté s'en est allée de la ferme du Hapsain !

Quand nos enfants nous quittent, pour s'en retourner dans l'infini, c'est comme si les étoiles du firmament s'éteignaient : l'ombre implacable alors pèse sur nous.

ARTHUR DAXHELET.



CHARLES DELCHEVALERIE

NÉ A COUILLET EN 1872.

On pourrait dire de M. Charles Delchevalerie ce qu'il disait lui-même ⁽¹⁾ des poètes et prosateurs wallons :

« Finesse et vivacité de la sensation, don du pittoresque, lucide et vivante évocation du paysage, telles sont quelques-unes des qualités que nos écrivains dépensent, les uns avec abondance, les autres avec concision... Qu'ils s'objectivent dans la contemplation évocatoire des mœurs et des paysages de tel coin élu du beau pays wallon, ou qu'ils nous disent les émois de leur esprit amical et de leur cœur fraternel, ils trouvent pour s'exprimer des modalités qui sont le rythme même du cœur de la race. La ferveur, le désintéressement et le besoin d'indépendance qui la caractérisent se reflètent dans leur effort : leur individualisme est intransigeant et probe.

» Leur conception de la beauté des choses est originale par la qualité de sa ferveur ; elle est faite de spiritualité amoureuse et lucide, leur sentimentalité est pieuse et secrète ; ils ont innové la notion d'un panthéisme intime, d'une communion cordiale de l'homme avec la nature dont la tradition remonte peut-être à nos vieux Noël's si humblement émus, si pénétrés d'humanité profonde. »

Naïveté et fraîcheur des impressions, émerveillements et enchantements des images, cordialité ingénue et tendre, ce sont là des qualités que l'on retrouve dans les contes et nouvelles de M. Delchevalerie. Il a en plus, malgré l'encombrement de sa fiévreuse vie de journaliste, donné diverses études critiques consacrées à des artistes et à des écrivains de chez nous.

BIBLIOGRAPHIE : *Décors* (1895) ; *La Maison des roses trémières* (1898).

Nombreuses monographies dans « Wallonia ».

(1) *Wallonia*, N° d'octobre 1905.

IMAGES FRATERNELLES

L'Entr'aide

AU village, par une sereine après-midi de septembre. Au bord de la route qui descend vers l'église, une petite ferme se dresse entre des vergers vibrants d'oiseaux. Le soleil de l'arrière saison enlumine ses murs de pierre grise et son toit d'ardoise moussue. Un seul corps de logis, que longe un chemin de terre battue, séparé par un fossé de la route charretière. A gauche s'étend l'étable, à droite est l'habitation devant laquelle des enfants jouent.

La porte de l'étable s'est ouverte, livrant passage à une très vieille femme et à un tout petit enfant. Marchant côte à côte, ces deux êtres si distants, unis dans leur chancelante faiblesse, vont gagner l'entrée de la maison. Mais n'ont-ils pas trop compté sur leurs forces ?

La vieille est peut-être centenaire. Sous son bon-

net, elle montre un visage de buis, crevassé de cent rides, où clignote l'antique sourire de deux petits yeux gris. Cassée en deux, elle incline vers le sol son torse branlant, et rien n'est plus problématique que l'équilibre de cette ruine humaine, si ce n'est la stabilité de son incertain compagnon.

Combien de générations séparent cette aïeule noueuse et chenue de ce récent rejeton de sa race ? Le minuscule bonhomme n'a pas beaucoup plus d'un an. Il n'est vêtu que d'une courte chemise, qui laisse voir ses membres tout neufs, son corps laiteux et potelé de bambino. Ses joues rebondies et barbouillées ont la teinte savoureuse des fruits mûrs ; dans le désordre rayonnant de sa tignasse blonde, il ouvre sur le spectacle du monde des yeux ronds d'étonnement. Il en est à ses premiers pas sous le grand ciel, et l'ivresse de l'espace et de la brise adverse n'est pas pour affermir la marche hésitante de ses pieds novices.

Cependant, la vieille, semblable à la fée Carabosse des vieux contes, et le mioche qu'on croirait descendu d'une Sainte Famille des Primitifs, ont bravement entrepris l'aventureux voyage. Dans l'instant où l'on s'attarde à philosopher sur le contraste qu'ils offrent, sans s'en douter, au regard du passant, on appréhende que leurs maladresses assemblées ne les vouent à une double catastrophe. L'une chancelle d'avoir trop longuement vécu. L'autre titube de ne savoir marcher encore. Et c'est dans cet appareil qu'ils se risquent ingénument à défier les puissances du hasard.

On ne sait lequel des deux est le guide de l'autre.

La vieille s'appuie sur un bâton dont il est visible — à considérer sa douloureuse et fantastique architecture — qu'elle ne pourrait se passer. Quant au marmot en mal de soutien comme elle, ce n'est pas à la cotte de sa véritable compagne que s'accroche sa menotte inconsciente. Le bâton que serrent les doigts mal assurés de la centenaire, il le tient, lui, par le milieu. Tacitement, tous deux s'en remettent à l'aide de ce tuteur, parce qu'ils ont compris que lui seul est solide. Ils font un pas tandis qu'il leur fournit un ferme point d'appui. Ensuite, l'aïeule soulève sa canne et le petiot la repose à terre. Sa coquetterie, à cet homuncule, est de choisir gravement la place où il croit pouvoir fixer, comme un trophée, la hampe tutélaire.

Silencieusement, le trio évolue de la sorte, le bâton assurant l'équilibre à ceux qui l'animent de leurs gestes alternés. Une entente a réuni, sans concert préalable, l'ancêtre et le nouveau-né, pour les besoins du parcours. La vieille n'a peut-être pas grande confiance dans le secours du bambin ; celui-ci, dans les limbes de sa pensée nébuleuse, ignore pour quelles raisons de fatigues et de souffrances accumulées celle qu'il accompagne a cessé d'être valide. N'importe. Ils se soutiennent l'un l'autre, comme ils peuvent — et grâce au bâton. Leurs faiblesses sont solidaires dans leur divergence.

Sans savoir, au lieu de partager les jeux de ses aînés, le blondin barbouillé a voulu associer au pénible effort ambulatoire de la Mère Grand son effort minuscule, vraisemblablement inutile, qu'une

seule des mille malices du sort pourrait rendre funeste. Il s'en faut d'un rien que son geste ne devienne dangereux en pensant être secourable. Vogue la vie au petit bonheur : il est arrivé de se tromper à de plus expérimentés que lui. En attendant, il prêche d'exemple, le naïf gosse aux yeux ronds, en contribuant à faire, d'une double détresse, une force approximative — comme toutes les forces vivantes. Quand l'aïeule sera définitivement couchée sous la terre, et qu'il sera, lui, un gars au torse fier, au pas résolu, puisse-t-il aider ses semblables avec la même simplicité de cœur !

La Guenon

A la foire de la petite ville, nous étions entrés au « Palais des Singes » pour nous divertir des grimaces et des cabrioles de ses habitants. Dans la vaste loge aux parois de toile, de hautes cages s'alignaient, contenant chacune deux ou trois pensionnaires.

Les uns momentanément calmes et flegmatiques, voire méditatifs, les autres agités par une frénésie de mouvement, ils accueillaient les visiteurs de leur regard scrutateur et effronté de petits vieillards sceptiques. Une malice désabusée semblait animer leurs yeux brillants et minuscules où s'allumait parfois, chez tel d'entre eux une colère puérile, quand il voyait un voisin plus adroit s'emparer du fruit qu'un spectateur avait lancé entre les barreaux.

Gris ou bruns de poil, leurs petits corps agiles,

un instant immobiles, s'activaient bientôt, souplement tordus dans une sarabande fantaisiste, et nous cherchions à deviner au passage l'expression comique de leurs têtes rases de paysans madrés, de notaires fûtés, de vieux diplomates retors. Ils offraient dans leurs trépidantes poursuites et leurs brefs repos, la caricature d'une humanité finaude, gourmande et cynique, et l'on surprenait dans leurs ébats un mystérieux esprit de ruse aiguë et sans cesse en éveil. Il éclatait, par exemple, dans la joie d'avoir conquis une noisette et d'aller en trois bonds, à six pieds au-dessus du niveau des humains, la croquer d'un coup — la mâchoire penchée — puis la décoriquer à menus doigts prestes, avec un regard noir, sourcilleux et direct pour remercier le donateur, avant de lui lancer les épluchures à la tête. On pensait, en les voyant, à de tout petits hommes sauvages, positifs, avides et cruels...

Mais, dans une des cages de gauche, il y avait, plus haut que nos têtes, un groupe que nos avances ne purent distraire. Sur le plancher d'un perchoir exigü, trois singes formaient un ensemble dont l'intensité expressive eût tenté un artiste. C'était une mère avec ses deux enfants. L'un valide, tranquille, paraissait simplement s'associer, par son détachement du monde extérieur, à la tristesse de ses voisins ; quant à la maman guenon, elle tenait entre ses bras minces son autre rejeton chétif et fiévreux, et l'on imaginerait difficilement chose plus humainement émouvante que le geste enlaçant dont ils s'enveloppaient réciproquement.

Le petit, maigrichon, souffreteux, grelottant, se blottissait contre la poitrine maternelle avec un air de douloureuse sécurité dans la détresse, qui faisait plus poignante son éteinte si totalement filiale. Sa mère le serrait contre son sein avec une ferveur tutélaire qui la rendait indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle. Et l'on avait beau leur jeter des fruits de choix : ni l'un ni l'autre ne se souciaient des présents offerts et dans leurs petits yeux inquiets, se lisait le trouble que leur causait une infortune qu'ils ne pouvaient comprendre. A côté du chaos furieux et burlesque des autres cages, de la gymnastique effrénée des sauts et des balancements, cette image statique saisissait par sa simple et inattendue puissance pathétique.

Une mère guenon tragiquement immobile et muette, couvant son fils condamné d'un regard dont la déchirante tendresse traduisait aussi la vaine protection du bras qui entourait le corps frissonnant ; un petit singe poitrinaire, prostré dans une attitude d'abandon désespéré, pelotonné contre sa mère comme s'il sentait qu'en cette chaleur familière est le meilleur refuge où l'on puisse mourir ou trouver la force de renaître, c'était, recréé dans l'énigmatique animalité, le drame éternel de la race frappée dans sa sève et qui veut essayer de durer, le drame qui a inspiré tant de chefs-d'œuvre pour évoquer le destin qui pèse sur les enfants des hommes.

Cette douleur silencieuse qui, dans son humilité, rappelait le souvenir des *Pietas* célèbres, cette douleur qui ne se souciait pas de nous qu'elle avait si

brusquement captivés, montrait, mieux que toutes les analogies physiologiques, le lien qui rassemble les êtres en proie à la vie, et les unit d'autant plus étroitement que leur conscience est plus éveillée. Et, sous l'empire de cette solidarité occulte, nous nous surprenions à contempler le petit singe mourant dans les bras de sa mère, avec une pitié lancinante, une émotion muette et profonde, où s'affirmait le respect instinctif par lequel on se doit de reconnaître tout ce qu'il y a de fraternel et d'honorer tout ce qu'il y a de sacré dans la souffrance universelle.

L'Achat

COMME nous passions, ce matin, par une vieille rue d'un quartier qui ne m'est pas familier, mon ami Pierre qui y est né, lui, m'a conté un souvenir. L'histoire n'a assurément pas le moindre intérêt romanesque, et néanmoins elle me poursuit tout de même. Laissez-moi vous la narrer :

C'est là, me dit Pierre, en me montrant un magasin de « confections pour hommes et enfants » à l'enseigne désuète du *Petit Bénéfice*, c'est là que ma mère me conduisit vers ma dixième année, pour faire certain achat. Et je garde une gratitude secrète à cette vétuste boutique d'où je suis sorti meilleur que je n'y étais entré.

Il s'agissait de rendre quelque prestige à ma garde-robe délabrée, car la distribution des prix était proche. Or, nous étions pauvres ; notre maigre

budget, alimenté exclusivement par l'opiniâtre labeur de mon père, était fort limité, et ma mère qui, par des prodiges d'économie et d'activité, parvenait à donner à la maisonnée un aspect d'aisance et à notre vie commune une allure confortable, n'avait pas son égale pour tirer d'une pièce de cent sous son maximum d'utilité domestique... Je me rends compte maintenant des efforts auxquels cette diligente ouvrière de bonheur s'astreignait allègrement, avec un courageux sourire, pour donner aux siens l'illusion du bien-être...

Nous étions donc entrés pour choisir un costume et, tout de suite, j'avais été séduit par l'élégance d'un « complet » de drap bleu, avantageusement étalé sur un mannequin de ma taille. Empressé, le marchand s'était mis à vanter les mérites de sa coupe et de ses étoffes. Mais ma mère, en femme qui sait ce qu'elle veut, arrêta, de prime abord, le verbeux tentateur en notifiant ce qu'elle désirait et le prix qu'elle n'entendait pas dépasser.

Le vendeur nous conduisit alors dans un coin de la salle, où il exhiba à ma mère divers costumes pouvant convenir à des galopins de mon calibre. L'excellente femme les examinait un à un, soigneusement : il fallait qu'ils fussent de bon usage et seyants, sans excéder les possibilités de ses ressources. Je la vois encore palpant les tissus, les soulevant, éprouvant leur résistance. Un pli au front, elle se livrait à de muets calculs. Cependant, j'avais moi aussi, mon idée d'instant en instant plus absorbante. De tous les vêtements qui nous étaient pro-

posés, aucun ne me plaisait, et ma vanité puérile se sentait irrésistiblement attirée vers celui qui m'avait séduit à l'entrée. Aussi, je suivais d'un regard plutôt déçu la joute engagée entre ma mère et le tailleur et dont le résultat devait être de me rhabiller congruement pour le moins d'argent possible.

A un moment donné, ma mère ayant voulu, avant l'essayage, connaître mes préférences à propos des teintes de plusieurs costumes de prix identiques, remarqua ma longue figure.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle. Est-ce que ça ne te plaît pas ?

A la maison, nous étions accoutumés à obéir, mais aussi à parler franchement. L'occasion était inespérée :

— Oh ! maman, dis-je avec soulagement, il y a là à l'entrée un costume bien plus beau ! Et je désignai du doigt l'objet de mes convoitises.

Le marchand, aussitôt, insinua :

— Le jeune homme a bon goût, Madame, et le costume, en effet, semble avoir été fait pour lui...

Ma mère s'enquit du prix, et se récria aussitôt : il excédait de vingt francs la somme qu'elle avait affectée à son achat. Vingt francs ! Ce fut, tout d'abord, une stupeur. Mais malgré mes habitudes de soumission, je fus, dès ce moment, intenable et je n'eus de cesse qu'on ne m'eût permis d'essayer le « complet » séducteur. Et, alors, ce fut pis encore. Pensez donc : il m'allait à merveille. Avec la spontanéité de mon âge, je le considérais déjà comme ma chose, et la perspective de devoir y renoncer me devint intolérable.

— Maman, suppliai-je, puisque j'ai bien travaillé au collège, tu peux bien y mettre un peu plus, dis...

La bataille fut longue. Rougissante, ma mère s'évertuait à me faire entendre raison. « Pense, me disait-elle à mi-voix, avec la gêne de devoir parler de sa situation médiocre devant un étranger, qu'il me faut faire bien d'autres emplettes, acheter du linge pour ton père, des chaussures pour ton frère... Et puis, s'il ne s'agissait que d'une petite différence ; mais vingt francs, où veux-tu que j'aïlle les chercher ?

Peine perdue, je ne voulais rien entendre. Je me surprénais moi-même, car jamais je ne m'étais senti aussi tenace et aussi audacieux. Je m'acharnais d'autant plus que je devinais, avec mon instinct d'enfant, combien, à travers les résistances de sa raison, ma mère avait le désir de me satisfaire. Elle aussi voyait que mon choix était heureux, et, n'eût été cette satanée différence, elle se fût bientôt décidée. Finalement, je vis que je l'emportais. Cédant au caprice de mon égoïsme, elle me dit, avec cet air mi-souriant, mi-soucieux que je lui avais déjà vu au chevet des malades :

— Ça te ferait donc bien plaisir ? Eh bien, c'est entendu, petit, nous allons le prendre pour te contenter. Et pour le prix, ajouta-t-elle, comme si elle se parlait à elle-même, je vais tâcher de m'arranger...

Je triomphais !... Comment se fait-il donc que, dès que ma mère eut soldé son achat, avant même que nous fussions sortis de la sombre boutique où sur les comptoirs lisses se posait une subtile poussière d'étoffes remuées, je sentis ma joie qui tombait ? J'étais

secrètement honteux maintenant. La phrase surprise me hantait : « Je vais tâcher de m'arranger... » Elle me revenait sans cesse, tandis que, suivant ma mère, j'aurais presque aussi volontiers rebroussé chemin et rapporté au magasin le précieux vêtement que je portais sans fierté, soigneusement ficelé dans son emballage.

Je vais tâcher de m'arranger... Cela me rappelait ce à quoi j'aurais dû penser plus tôt : la vie de désintéressement joyeux, de sacrifice quotidien, de permanent oubli de soi que ma mère avait faite sienne, et je pensais avec une confusion intime aux privations et aux fatigues qu'elle avait certainement déjà résolu de s'imposer pour regagner les vingt francs du débours imprévu sans que personne — sauf elle — eût à en pâtir dans la maison. Les ai-je regrettés, ces vingt francs, chaque fois que j'endossais le fameux costume dont l'achat avait déterminé cette tragédie secrète !

Aujourd'hui, concluait mon ami Pierre, en contemplant d'un regard mouillé la vétuste boutique, je ne les regrette certes plus, car ils m'ont fait comprendre et aimer encore davantage l'admirable femme qui m'a donné la vie et qui s'est usée à vivre pour la seule joie des siens. Et je ne puis revoir sans émoi le magasin poussiéreux où, de la voir si attentive à concilier avec les exigences de mon inconscience puérile les rigueurs d'un sort médiocre, je connus qu'il faut savoir se borner et que tout désir réalisé perd sa saveur si l'on s'aperçoit qu'il se fonde sur la souffrance des autres.

CHARLES DELCHEVALERIE.



VICTOR ENCLIN

NÉ A WITRY EN 1873.

Bachelier en théologie, ancien professeur au petit séminaire de Bastogne, curé à Tellin.

M. l'abbé V. Enclin s'est fait le chantre de l'Ardenne, de la vieille Ardenne et de la jeune. *Dilectae matri*, affirme-t-il en l'un de ses livres ; à *la mère bien-aimée*. Et ce n'est pas sans un émoi délicieux que l'on parcourt les contes et nouvelles, où passe avec ses frémissements âpres et frustes, avec son rêve silencieux et sauvage, avec aussi ses clartés douces pareilles aux clartés roses de la bruyère fleurie, l'âme un peu rude mais si profondément saine de l'Ardenne.

Des types divers symbolisent les fortes vertus de la race, son énergie opiniâtre, sa foi ardente en la bonté de la vie, malgré la nature rebelle.

Le style est simple, sans apprêts, très près du parler populaire.

« L'âme aussi y trouve sa part, dit un autre poète ardennais, Joseph Jeangoût, elle aspire dans cette œuvre des arômes oubliés qui remontent de l'enfance ; elle goûte l'austérité grave et quasi-religieuse du pays où elle est éclos ; elle sent affluer en elle nous ne savons quelles ondes de douceur, de repos et de lumière. »

BIBLIOGRAPHIE : *Déraciné* ; *La Terre se venge*, roman ; *Dans le Temps*, nouvelles ardennaises (1907) ; *Bonté*, nouvelles (1910) ; *Terre maternelle*, croquis et notations d'Ardenne (1911) ; *L'autre affaire*, comédie en un acte ; *Les Cloisons branlent* ? roman (1912) ; *En Riant*, chroniquettes (1912).

BRICOLIER

IL y avait eu grande joie chez les Contor de Tralaumont, quand leur aîné, Nicolas, était venu au monde. Pensez ! un garçon pour commencer, n'était-ce pas d'heureux augure ?

Le petit Nicolas s'annonça de bonne heure fort et beau. La maman Marie-Barbe montrait avec orgueil son poupon aux frisures noires, aux grands yeux de jais. Les voisines ne tarissaient pas d'éloges : extasiées, elles soupesaient l'enfant, le baisaient sur ses deux joues rebondies, fraîches et roses.

A neuf mois il marcha.

A six ans il gardait les deux vaches et la chèvre paternelles, les jours où elles ne suivaient pas le troupeau du « herdier » (*) ; il déchargeait Marie-Barbe du soin des enfants, en promenant son petit

(*) Gardien chargé autrefois de paître tout le bétail d'un village.

frère et sa petite sœur dans les sentiers du courtil et sur les bords gazonnés des chemins.

Un soir du mois de novembre 1835, le papa Contor rapporta de Neufchâteau une belle « croisette » toute fraîche, à couverture bleue. Le lendemain Colas, qui avait huit ans sonnés, fit son entrée en classe. Mais on constata bientôt que, s'il avait de l'esprit naturel, il éprouvait pour l'étude une répugnance irréductible. Des trois mois d'hiver qu'il passa chaque année jusqu'à l'époque de sa première communion, dans la salle humide et basse de l'école communale, il employait une bonne partie à ennuyer l'instituteur, « le petit chalé » ainsi que les potaches le dénommaient cruellement. Ce magister boitait en effet, et comme si cette infirmité n'eût pas suffi à le ridiculiser aux yeux des gamins de Tralaumont, il était borgne par dessus le marché. Inhabile à se faire respecter et à maintenir la discipline parmi ses turbulents élèves, le pauvre instituteur ne pouvait évidemment donner un grand essor à l'instruction des petits Tralaumontois.

Mais bah ! en ce temps-là les parents n'étaient pas difficiles. Eux qui, pour la plupart, ne savaient qu'apposer une croix au bas des contrats de vente, se déclaraient enchantés en voyant leurs fils tourner une lettre en écriture lisible et calculer sans devoir compter sur les doigts. Cela leur suffirait pour juger pertinemment des hommes et des choses dans l'horizon restreint, où devait s'écouler leur vie tranquille.

Donc, le jeune Contor ne fréquenta guère l'école,

mais en revanche il orna sa mémoire d'une foule de connaissances pratiques. Il fut initié à tous les secrets des champs, des bois, des eaux, par un oncle paternel, célibataire, joyeux vivant, braconnier et pêcheur ; il connut les endroits choisis, pour y établir leur gîte ou leur nid, par les diverses espèces de gibier à plume et à poil. Tout qui désirait un pinson ou une linette n'avait qu'un mot à dire, qu'une « dringuelle » à promettre au gamin, pour être immédiatement satisfait. Devant la maisonnette de l'oncle, on voyait des corneilles apprivoisées, qui criaient « Koa », des renards au museau pointu, aux prunelles de braise ardente, à la queue touffue, qui se trémoussaient sournois, retenus par une chaîne, des marcassins raides et furieux, regrettant la liberté des bois.

Colas-Joseph, le père de Nicolas, homme placide et rangé, avait beau défendre à son fils d'aller avec l'oncle Baptiste. Pendant deux ou trois jours l'enfant obéissait ; mais quand la surveillance paternelle se relâchait, vite, il filait vers la chaumine du braconnier. Celui-ci était heureux d'avoir trouvé un disciple docile et perspicace, en qui il sentait revivre ses instincts de chemineau. Que de fois le dimanche soir, alors que ses parents le croyaient à l'église, assistant au salut, Nicolas allait avec son oncle placer dans les rivières les crochets amorcés et les verveux ! Le lendemain de grand matin, il se glissait dehors, en tapinois par les écuries, pour relever les engins et ramasser les poissons.

*
* *

Ces mœurs vagabondes ont fait de Nicolas un jeune faune superbement découplé. Sa peau, brûlée par le soleil, a pris une teinte mordorée, ses muscles sont résistants et souples ; dans ses artères la vie bat, généreuse. Il a douze ans et il paraît être un jeune homme. Et l'oncle le gâte chaque jour davantage : sous prétexte qu'il n'est plus un enfant, il lui donne de l'argent. Certaines fois déjà, le gamin est entré à la dérobee dans les cabarets, et a bu des grandes gouttes, en revenant de la pêche.

A seize ans il mène la vie large des prodigues. Les après-midi de dimanche il joue aux quilles pour de l'argent, et, le soir, il régale les camarades, en leur payant du genièvre et des omelettes au lard. Ses générosités, ces lampées qu'il distribue à la ronde, lui attirent des admirations, intéressées sans doute, mais qui flattent sa vanité. Ce n'est pas encore un ivrogne dégoûtant, comme l'oncle Baptiste, c'est le jeune viveur fanfaron et joyeux, dont la crânerie plaît aux villageois, même tranquilles et rangés. On sait très bien qu'il place des bricoles, qu'il a des recettes pour attirer le gibier, qu'il dévaste les rivières, mais il a bon cœur, et cela lui vaut la sympathie de tous.

Décidément Colas, — on le désigne familièrement par ce nom abrégé, — n'aura pas la vocation de cultivateur. Deux ou trois jours par semaine il va encore à la journée, pour la forme, car, quoiqu'il ne soit pas fainéant, les instruments de labour lui semblent de plus en plus lourds. La vie monotone et resserrée des terriens le rebute. Il lui faut l'air

libre, les allées et venues sans contrainte, les nuits passées à l'affût, ou sous les saules des rivières. Il a fini par ne plus rendre l'argent gagné à ses parents, qu'il aime pourtant, surtout sa mère, à laquelle, les jours de liesse, il rapporte, ému et pleurnichant, des friandises. Ceux-ci, de leur côté, ont cessé de réprimander, car ils sont convaincus qu'il ne leur ressemblera jamais : c'est le portrait tout craché de Baptiste quand il était jeune. Ils gémissent cependant, les braves gens, en réfléchissant à l'avenir de misère qui attend leur aîné.

*
* *

Le tirage au sort apporta une diversion à leurs douloureuses pensées : Colas prit un mauvais numéro. Peut-être la caserne, avec ses règlements sévères, le corrigera-t-elle de son humeur vagabonde ? Il se pourrait aussi que la corruption des villes le rendît pire. Et s'il venait à désertier ? Toutes les suppositions, les unes plus menaçantes que les autres, s'amoncelaient dans leur imagination alarmée.

Colas partit donc, dans les premiers jours d'octobre 1847, pour Anvers, sa ville de garnison. Il avait été incorporé dans l'artillerie de siège. Sa belle carrure, son origine ardennaise équivalant aux yeux des chefs à un certificat de probité, le firent choisir, quelques semaines plus tard, comme ordonnance par l'adjudant d'état-major Smolders.

Chose déconcertante ! Un changement profond,

complet, s'opéra dans ses habitudes. On eût dit qu'un nouvel homme, un homme rangé et placide, avait soudain remplacé l'ancien coureur de bois. Loin de devoir réclamer de l'argent à sa famille, il lui envoya les sommes économisées sur les pourboires nombreux qu'il recevait. Quand son temps de service fut expiré, il accepta même de terminer, pour le fils du bourgmestre de Tralaumont, le terme qu'un remplaçant infidèle avait laissé inachevé, en désertant.

Marie-Barbe, heureuse, croyait fermement que son Colas avait définitivement renoncé aux penchants étranges d'autrefois.

Hélas ! ce n'était qu'une accalmie passagère. Il était temps que Colas eût terminé son engagement. L'impatience l'aurait rendu fou, tellement il avait hâte d'obéir aux signes que lui faisaient la forêt, les ruisseaux, les champs, la terre de ses jeunes années. Dédaignant les places profitables, la carrière assurée, que lui offrait l'adjudant Smolders, devenu colonel, il s'empressa de revenir à Tralaumont.

Une fois qu'il eut repris contact avec le sol d'Ardenne, ses instincts, un temps endormis, se réveillèrent, et il s'y abandonna, mais avec plus de fougue, de frénésie, qu'auparavant, comme s'il eût voulu rattraper les années d'existence pacifique passées loin du pays natal. Il courut les kermesses du pays, organisa des ribotes monstres, vécut des semaines sans « dessoûler ». Bientôt son caractère, jusque-là bénévole, s'aigrit, effet de l'alcool, qui exaspérait ses nerfs et lui brûlait le cerveau, effet de l'âge et du métier aussi. Il n'était plus le gamin maraudeur des

escapades duquel on rit, sans plus, mais un véritable braconnier, qui doit fatalement, un jour ou l'autre, se voir poursuivre, et qui, acculé, sera tenté de riposter.

Plusieurs fois déjà les gendarmes l'avaient traqué. Aussi se promettait-il de faire un mauvais parti aux pandores et aux gardes, à certains villageois même, qu'il soupçonnait de le dénoncer, par jalousie ou malveillance.

Un événement presque tragique allait le déterminer à quitter de nouveau, et pour longtemps cette fois, son village natal.

*
* *

Les deux années qui suivirent son retour à Tralaumont, Colas Contor avait été élu « maître jeune homme », et chargé, par conséquent, de présider aux réjouissances de la kermesse. Le mois de juillet était revenu. Il s'agissait de conférer de nouveau cette dignité, car la fête se célébrait le deuxième dimanche. Malgré ses intrigues, il fut évincé par Honoré Lupin, un honnête et robuste charron. Cet échec le vexa profondément. Mais ce qui l'exaspéra ce fut de se voir délaissé par Catherine Marbaix, dont il recherchait depuis quelque temps la main. La grosse et gaie fille se souciait peu de devenir la femme d'un buveur avéré, et elle avait consenti à recevoir les hommages du nouveau chef de la jeunesse.

La veille de la fête, quand, à la tombée du soir,

les racleurs de crin-crin eurent joué devant l'église le « Deus tuorum », en l'honneur du patron, saint Donat, ils promenèrent la jeunesse masculine à travers les rues du village aux accents étiques de leurs instruments. On vit Colas rôder, sombre, la face dure. A la suite des jeunes hommes il entra dans les cabarets ; mais il but et paya son verre à part, sans vouloir s'associer à la « tournée » générale. Une plaisanterie, un mot provocateur, auraient déchaîné en lui une colère folle. Les autres, prévoyant le coup, évitèrent tout prétexte à dispute, et se retirèrent de bonne heure.

La journée du lendemain s'annonça, dès l'aube, radieuse. Pas un nuage dans l'azur, immense velum tendu pour abriter cette fête de la mi-juillet, fête religieuse, fête de l'été aussi, qui flamboie dans l'éclat de sa beauté triomphante et de ses fruits mûrissants.

Dès avant la première messe, le village bourdonnait. Des deux côtés du chemin, que suivra tantôt la procession, les gars, à coups de pioche, à coups de pic, creusaient des trous, y plantaient des « mais » d'honneur, qu'ils calaient ensuite avec des grosses pierres. Les jeunes filles sortaient des maisons, empressées, rouges, portant des potées de géraniums, de cinéraires, de grandes marguerites, superposaient les tables, qu'elles couvraient ensuite de draps de lit et enrubannaient. Les hommes non encore endimanchés, vaguaient sur le pas des portes, prêts à se rendre utiles, à donner un coup de main. Car

nul ne reste indifférent à la réussite de la fête. Il y a rivalité entre les différents quartiers du village : c'est auquel édifiera le plus beau reposoir.

Après la messe basse — sans sermon, ce jour-là — pendant que les troupeaux, affolés par les piqûres des taons, rentraient précipitamment aux étables, les invités, parents et amis, arrivaient par toutes les routes, en groupes de piétons ou juchés sur des carioles de ferme. Chaque année, une foule énorme assiste à la grand'messe, et prend part au cortège qui la suit. C'est que saint Donat, honoré au Tra-laumont, est l'ami des agriculteurs : avec son épée de soldat légionnaire, il fend les orages, met en fuite la grêle, protège les récoltes. Une année, à cause du mauvais temps, la procession n'était pas sortie : pour punir les paroissiens de leur peu de zèle, la foudre tomba sur le clocher et les moissons furent saccagées. Depuis lors, quoi qu'il arrive, on processionne. Chaque année aussi, un peintre ches-trolais retape la statue en bois du saint : il excelle à donner à la cuirasse et au casque des tons de vieil acier, et à la figure un rose de florissante santé.

— Pourvu que le Colas soit à ses poissons ou à ses bricoles, disaient les commères, en pénétrant dans l'église, car il pourrait bien y avoir un malheur aujourd'hui.

Une coutume immémoriale veut qu'au moment de l'offrande, après le passage des enfants, le maître jeune homme ouvre le défilé des adultes, et s'arrête auprès de la statue de saint Donat, accotée à un

des petits autels, pour remplacer le bouquet fané, offert l'année précédente. Les jeunes gens se cotisent pour payer les rubans et les fleurs artificielles ; la bonne amie du chef ajoute quelques épis d'avoine et de seigle, et figole un beau nœud.

La dernière petite fille venait de franchir le seuil de chœur, quand du fond de l'église, surgit le Colas, porteur d'une gerbe de fleurs splendide, et, avant que personne eût songé à l'arrêter, il la glissa dans la main béante du vieux saint, et se dirigea ensuite vers le prêtre pour baiser les reliques.

Rien d'édifiant, rien non plus de savoureux comme la procession qui s'organise après l'office. Le cortège parcourt un itinéraire qui n'a pas varié depuis des siècles, peut-être. A droite et à gauche se dressent les rameaux de hêtre, au feuillage sombre, les branches de bouleau aux rondelles vert pâle, qui bruissent au vent doux, donnant l'illusion de la campagne, qu'on aperçoit du reste, là, tout près, derrière les maisons blanches et les vergers, recouverte du tapis ouduleux des avoines, des seigles, des trèfles rouges et blancs. Les gamins viennent immédiatement après la croix, répondant avec fracas aux « pater » et aux « ave » commencés par le magister, dévorant des yeux le manège de chevaux de bois, les échoppes aux stores tirés, sur lesquels les forains ont attaché de pieux chromos ; les petites filles suivent, plus modestes, marchant avec précaution dans leurs robes neuves empesées ; puis c'est le groupe des jeunes filles, fières d'afficher les robes voyantes et les chapeaux confectionnés à la

ville ; les femmes passent recueillies, en bonnets noirs ; leurs prières se déroulent en une mélodie monotone et indiscontinue, qu'accompagnent les voix graves des hommes, qui prient aussi, quoiqu'un peu gênés. Au milieu des rangs, de distance en distance, les bannières flottent, les statues marchent, quasi animées. Devant le dais, porté par les fabriciens, des enfants en robes de mousseline barrées d'une écharpe en gaze verte, leurs têtes blondes, brunes, noires, frisées et bouclées comme des têtes d'anges, avancent à reculons, puisant dans les corbeilles attachées à leur cou, des pétales de roses, qu'elles lancent avec des gestes arrondis vers le curé. Lui, revêtu de l'huméral en brocart d'or, porte le lourd ostensor, qui resplendit, irradié, embrasé par le soleil, tandis que de chaque côté les encensoirs fument, les clochettes tintinnabulent, et que la demi-douzaine de chantres attirés éructent à pleins poumons les hymnes liturgiques.

Une immense félicité flotte dans l'air chaud, traversé par les fragrances champêtres que la brise apporte des collines prochaines, par le parfum pénétrant qu'exhalent les brindilles des genêts, les tiges juteuses des céleris, en jonchée sur la route et broyées sous les pas, par l'odeur d'empois des surplis et des robes blanches, par les senteurs sacrées de l'encens, par les senteurs profanes des viandes rôties, des tartes dorées, des préparations sucrées, qui refluent des cuisines ouvertes et des boutiques foraines. Toutes ces odeurs, les paysans les respirent, narines dilatées, et elles montent à leurs cer-

veaux qu'elles grisent. Spectacles religieux, exhibitions naïves, joies de l'âme, joies du cœur, joies du ventre, ô kermesse patronale, tu es tout cela ! Et c'est parce que tu réponds à la fois au besoin d'idéal et au besoin de jouissances tangibles, que tu vivras toujours, malgré les progrès, les déplacements, les raffinements, en nos humbles villages d'Ardenne, où tu romps la monotonie du labeur quotidien. On t'espère la première partie de l'année, on te commente, on te regrette l'autre ; tu es le point de repère dans l'histoire du hameau, l'anniversaire familial, attendu, choyé, tu réunis les membres épars d'un même foyer, tu fais de tous les habitants des amis qui communient, au moins une fois par an, à cette chose si rare et si ardemment désirée : le bonheur.

Dans l'après-midi, quand le soleil se fit moins chaud, les invités sortirent des maisons pour digérer le plantureux repas absorbé, en visitant les échoppes et les cabarets. En ce moment, il n'y a pas encore de soulards qui braillent par les chemins. Des bandes de jeunes filles marchent bras dessus bras dessous, s'éventent de leurs mouchoirs blancs, parfumés ; elles s'arrêtent devant les étaux, où, sur le fond rouge des tentures, saillent les tourniquets remplis de faïences, de pipes en fausse écume, de porte-monnaie, de longs bâtons de sucre d'orge emmaillotés de festons de papier, comme les cierges des communiants. Gare aux jeunes gens qui s'aventurent par là ! Elles veulent toutes qu'on leur paye

plusieurs « tours », pour pouvoir rapporter, le soir, aux mamans qui ne sont point sorties, un « souvenir » de la fête.

Les adolescents fument des cigarettes, serrés autour des billards hollandais, et s'appêtent à exposer leur maigre pécule. Près des cafés, les quilles s'abattent avec un bruit sec. Les vrais, les enragés joueurs vont passer trois jours fiévreux, haletants, risquant parfois à un coup de boule des sommes considérables. Les vieux, les rassis, parlent des travaux champêtres, du prix probable des denrées, et, fumant posément leur pipe, se dirigent vers la chambre retirée d'un café tranquille. Les enfants vont, viennent, les lèvres et les joues mâchurées par les tartes aux myrtilles et les jujubes, déchargeant de minuscules pistolets ; les plus jeunes, portés sur les bras des femmes, ou agrippés à leurs jupes, indiquent, de leurs doigts sirupeux, les friandises convoitées, et geignent quand on les leur refuse. Tous, grands et petits, avides de jouir, se hâtent de dépenser l'argent, longuement, péniblement épargné.

Vers les six heures, comme le vent fraîchissait, et que la rue principale regorgeait de monde, on entendit les premiers accords des ménétriers, qui, devant la façade du « Cheval-Noir », préludaient à la danse, du haut d'une estrade improvisée au moyen de planches posées sur des futailles. Une jetée de sciure de bois s'étendait du kiosque jusqu'au milieu de la chaussée, pour éviter aux pieds la sensation pénible de glisser sur des cailloux pointus. Les

jeunes hommes arrivaient avec les filles qu'ils avaient été quérir près des échoppes, près des chevaux de bois, dans les maisons.

Les couples se formaient pour attaquer le premier quadrille, quand Colas Contor arriva, en fendant les groupes, et se dirigea droit vers Catherine, qui, rouge et confuse en le reconnaissant, se cramponnait au bras d'Honoré. Depuis la grand'messe, il roulait les cafés, pour se monter la tête. La figure contractée, les yeux féroces, il demanda à la jeune fille d'une voix brève de le rejoindre. Comme elle ne bougeait pas, il voulut l'entraîner ; mais avant qu'il ait eu le temps de prévenir le coup, la large main d'Honoré l'a saisi à la nuque et rivé au sol. D'un souple mouvement de reins, le braconnier s'est dégagé, et les deux hommes sont maintenant cambrés vis-à-vis l'un de l'autre, comme deux superbes brutes, qui se défient, se menacent du geste, s'invectivent par mots crus et tranchants. Enfin les danseurs, revenus de leur stupéfaction, interviennent et séparent les rivaux.

Mais les nerfs arrivés à ce point de surexcitation ne se défendent pas d'un coup, et, l'instant d'après, les adversaires se retrouvent dans la cuisine du « Cheval-Noir ». Tandis que le braconnier s'apprête à labourer de ses poings énormes les côtes du « Maître », ce dernier saisit au comptoir une carafe remplie de bière et en assène un coup formidable sur le nez de Colas, qui tombe comme une masse, évanoui et ensanglanté.

On le rapporta chez ses parents. Marie-Barbe le

soigna avec une tendresse et une sollicitude que ne méritait certes pas ce fils ingrat, déserteur du foyer. Mais un cœur maternel renferme des provisions inépuisables d'indulgence. Quinze jours après quand on débanda la plaie, la pauvre femme recula d'horreur et faillit se trouver mal. Rien, en effet, n'affecte une mère comme de voir son enfant enlaidi. Or Colas était affreusement défiguré. L'arrête du nez était cassée; les deux ailes resteraient épatées comme celles d'un nègre; le verre avait arraché du milieu de la lèvre supérieure la barbe, qui désormais ne recroîtrait plus.

Pendant des jours l'infortuné n'osa se regarder dans un miroir, et quand il vit le bourrelet misérable et comique, qui remplaçait son magnifique nez tombant, la bande de chair tendre et vierge de tout poil, séparant en deux tronçons la grande et touffue moustache noire, — dont il était si fier! — il pleura à chaudes larmes.

Il comprit qu'avec une physionomie aussi ravagée, c'en était fait de sa vie de jeune homme faraud à Tralaumont. L'éloignement s'imposait. Et comme alors Paris attirait les émigrants de l'Ardenne, Colas Contor partit pour Paris.

*
* *

Sa vie, là-bas, fut celle de la plupart des « déracinés », que la province jette sur le pavé de la grande ville, avec des douleurs à calmer, des appétits à satisfaire, et des volontés sans énergie, parce

que transplantées. Il ne sont pas armés pour la résistance comme ceux qui ont poussé sur place. Ceux-ci ont acquis l'endurance résultant des difficultés connues depuis l'enfance, chaque jour rencontrées, et la lente absorption d'un air vicié les a en quelque sorte immunisés.

Pendant les premiers mois, assagi par les suites de la kermesse sanglante, il se prit à redevenir tempérant et rangé, comme il avait été autrefois au régiment. Il renvoya aux vieux parents de l'argent, des douceurs, des habits. Ces attentions consolèrent un peu Marie-Barbe. Elle était heureuse de pouvoir montrer les paquets reçus, et de dire, en se rengorgeant, aux visiteuses :

— C'est notre Colas qui nous a expédié cela.

Hélas ! les lettres et les envois s'espacèrent, puis, brusquement finirent. Après les énergiques vouloirs du début, la vie d'abrutissement et de misère avait repris le prodigue. Quand les vieux trépassèrent, on ne connaissait même plus son adresse, et on ne put l'informer de leur mort.

Pendant les trente ans qu'il séjourna à Paris, il épuisa la série d'emplois subalternes, réservés aux ruraux qui n'ont pas de métier fixe. Il fut successivement garçon de magasin, serveur de café, commissionnaire, camionneur, palefrenier, brossier de souliers. Vivant au jour le jour, ingurgitant de l'absinthe, il était ordinairement sans le sou. Et quand, se ressaisissant, il avait passé sagement quelques semaines, des « pays » faméliques, avertis de son abstinence, le « raccrochaient ». Lui, flatté et

bonasse, payait des régalades somptueuses, dans lesquelles ses économies avaient vite fait de s'évanouir.

Le pauvre Colas aurait abouti fatalement et à bref délai au lit d'hôpital et à la fosse commune, si, un beau jour, l'épuisement, la misère, la nostalgie aussi ne l'avaient ramené au village. Il était parti à vingt-huit ans, robuste, droit comme un chêne : il revenait à cinquante-huit, presque vieillard, la charpente affaissée, la figure ridée, les yeux clignotant d'un tic nerveux de buveur. Mais il avait conservé ses cheveux noirs, son estomac solide, et il pouvait espérer que l'air du pays lui rendrait sans tarder un regain de vigueur.

Il ne retrouva plus de proches parents à Tralau-mont. Le père et la mère Contor reposaient côte à côte sous la même croix de pierre d'ardoise, qu'entouraient les herbes folles ; sa sœur Françoise les avait précédés dans la tombe, emportée par une épidémie de typhus ; le frère s'était marié à une fille d'un village voisin où il restait. L'oncle Baptiste venait de mourir, très vieux, toujours joyeux. Deux mois plutôt il l'aurait encore revu. Ce lui fut une grande tristesse d'être privé de cette ultime rencontre ici-bas avec l'homme qui l'avait engagé dans la vie de pêcheur et de braconnier ; car nous ne perdons jamais le souvenir de ceux qui nous témoignèrent de la bonté pendant nos jeunes années, même lorsque cette bonté nous a été funeste. Par une coïncidence bizarre, le rival de Colas, Honoré Lupin, habitait avec sa famille l'ancienne demeure

des Contors. Il revit sans rancune Catherine vieillie, mais toujours plantureuse et gaie ; depuis quelques années déjà grand'mère, elle gardait les enfants de son fils aîné, marié à la maison.

Qu'allait faire le revenu, sans foyer, sans proches, déshabitué depuis longtemps du travail des champs ? Car il fallait vivre et ne pas être à charge à des étrangers. Sa résolution fut vite prise : il serait ce qu'avait été l'oncle, ce qu'il avait été lui-même avant de partir, pêcheur, braconnier, « bricolier » comme on disait à Tralaumont.

A un kilomètre du village, longeant le bois « le Harou », s'étendait un terrain communal, laissé, depuis toujours en friche. Il y bâtirait une hutte en torchis : elle ne serait pas très solide, mais, peu élevée elle résisterait facilement aux grands vents.

Il se mit aussitôt à l'œuvre, et comme ses bras étaient un peu experts dans tous les métiers, il n'eut besoin que de l'aide d'un menuisier. L'homme de Catherine, en réparation de la scène du « Cheval-Noir », lui fournit gratis la porte et la fenêtre. Un chemin passait auprès de là, peu fréquenté, dont le gazon n'était coupé que par les deux ornières qu'avaient creusées les chariots ramenant les arbres abattus. Un peu plus bas coulait un clair ruisseau. Au bout d'un mois la maisonnette fut achevée, et Colas s'y installa, heureux. N'était-ce pas là, la demeure naturelle d'un braconnier, au milieu des champs, des bois, des rivières, des lièvres, des chevreuils et des sangliers ? Le matin, il s'éveillerait au chant du pinson et de l'alouette ; il s'endormirait,

le soir, bercé par le coassement des grenouilles, par les deux notes mélancoliques et claires que poussent les crapauds dans les nuits calmes. La « baraque du Colas » devint vite familière aux yeux, comme si depuis toujours elle eût été là, comme si elle faisait partie nécessaire du paysage. Les villageois surpris par l'averse y trouvaient un abri ; les propriétaires qui avaient leurs champs tout près purent désormais dormir en paix : le fusil du Colas serait souvent à l'affût et mettrait leurs denrées à l'abri des malfaisants sangliers. Le curé vint se promener un jour jusque-là en récitant son bréviaire, bénit la nouvelle maison, et, en récompense de sa démarche, obtint du maître la promesse d'assister à la messe du dimanche et de faire ses pâques. Colas s'y obligea du reste de fort bonne grâce, car il n'était point méchant. Malgré des défaillances passagères, inhérentes à une existence désordonnée, grâce aux leçons de sa mère, grâce aussi aux exemples de son brave homme de père, il avait conservé intacts, dans un coin de son âme, les croyances de sa prime jeunesse.

— On boit bien quelquefois un petit verre de trop, disait-il au curé, mais on est honnête tout de même.

*
* *

Il n'y a que quelques mois que Colas est revenu, et une transformation incroyable s'est déjà produite en lui. L'air sain, l'arôme des bois, le contentement

de se retrouver sur le sol patrial, ont infusé dans ses veines un sang nouveau. Après de longues années d'absence, il a repris son métier comme s'il ne l'eût quitté que d'hier. Il connaît de nouveau les gîtes et les terriers, les endroits où passent les chevreuils et le poil roux des lièvres, ceux où se laissent prendre aux lacs les gelinottes et les coqs de bruyère; il sait les dates de l'année où les poissons remontent aux sources, les moments où ils rasant la surface de l'eau; il a exploré la Sûre: depuis sa source jusqu'à quatre lieues de son aval ses eaux tourmentées n'ont pas de secrets pour lui. Tandis que d'autres reviennent les mains vides, il rapporte de belles truites argentées, prises à la main, des monceaux d'écrevisses, qui se sont agrippées à ses cotrets. Au printemps, quand les grenouilles refluent vers les gouffres, il en fait des hécatombes. Descendant dans l'eau jusqu'à la ceinture, il les saisit par poignées, détache les jambons gigotants, si bon à fricasser, des troncs verts, qu'il rejette sur la rive. Les chiens du village le suivent pour se repaître de ces restes sanglants qui palpitent encore. Souvent quand les gardes l'aperçoivent de loin, dissimulant un lièvre maraudé, il font un détour pour ne pas le rencontrer. Les paysans n'ont garde de le traccasser; il savent que s'il y a un malade au village, Colas lui procure gracieusement une friture choisie. Et, après tout, c'est son métier de braconner, son gagne-pain, c'est ce qui rendra moins pénible sa vieillesse isolée.

Deux fois chaque semaine, il va, à Neufchâteau,

vendre sa marchandise dans les bonnes maisons et les hôtels. Il part à minuit et arrive au petit jour. Les cossus et les gourmets connaissent le « vieux Colas ». Il a le droit de se chauffer à la cuisine, et d'exiger, à son choix, une grande goutte de grain ou une tasse de fort café. Quand il manque d'habits, la desserte de Monsieur est à sa disposition. On l'accueille partout comme une distraction, et il paye en bons mots, en saillies originales, les générosités dont il est l'objet.

Cependant un brigadier de gendarmerie grincheux, à cheval sur les nouveaux règlements, lui causa plusieurs alertes. Une première fois il confisqua ses filets parce que les mailles en étaient trop étroites.

— De quoi s'occupaient-ils donc à Bruxelles, dans les ministères? Quand il retire des blancs, des goujons, des truites, qui n'ont pas la taille raisonnable, bien sûr qu'il n'a garde de les conserver, il leur rend le large. Petit poisson deviendra grand, dit le proverbe. On n'a pas attendu les arrêtés royaux pour savoir cela! Quant à la pêche à la ligne, jamais il ne s'y habituera : gendarmes, brigadiers, ministres, tout le tremblement peut en faire son deuil. Rester stupidement assis au soleil tout une sainte journée, une perche à la main, et patiemment attendre que le poisson veuille bien se préoccuper du ver ou du morceau de pain accroché à l'hameçon, quand on voit les truites glisser à fleur d'eau, et qu'il suffit d'un coup de filet ou d'un bain tiède pour faire ample provende, c'était à ses yeux non-sens ou pure fainéantise.

Il pestait aussi contre les avarés ardennais, qui, pour ne point perdre un brin d'herbe, avaient fait disparaître des rivières les deux rubans de saules : autrefois on avait de l'ombre, et aussi un abri en cas de poursuite. Deux fois encore le brigadier le prit en flagrante contravention. Il eut beau protester de sa bonne foi, de son ignorance de la loi, il dut passer un hiver à la prison d'Arlon. Cela ne lui déplut, du reste, pas. Dans ce « grand collègue », comme il appelait la maison d'arrêt, il mangea, but, dormit au chaud.

Enfin le brigadier de malheur eut son changement, les gendarmes mirent un peu moins de zèle à surveiller, Colas un peu plus de prudence à frauder, et ses tribulations cessèrent.

A la différence des autres ruraux qui, pour la plupart se complaisent, en dehors des heures de travail, en de grandes placidités froides, n'admirant dans un bel arbre que l'instrument de rapport, ne voyant dans un ciel d'azur que l'indice d'une récolte assurée, Colas est un contemplatif. Comme tous les chemineaux il aime le songe ; dans son âme flotte toujours un peu de rêve. Quand, à la laiteuse clarté de l'aube, il va relever le gibier pris aux bricoles, il ne reste pas indifférent à la grandeur du spectacle ; le balancement des futaies vertes rejouit ses yeux ; il ne traverse pas, sans la sentir, l'atmosphère chargée de parfums, que dégagent les prés en fleurs. Mais précisément aussi parce qu'il ne doit pas, comme le père de famille, s'occuper sans cesse

de l'avenir des siens, mener contre la terre une lutte acharnée et continuelle pour la faire produire, se prémunir par l'économie de la menace des éléments, il est resté un grand enfant, incapable de prévoyance et de sagesse pratique. Et lorsque, au sortir de ses rêves solitaires, il désire une diversion, n'ayant pas de foyer, il faut qu'il aille la chercher parmi les étrangers. Aussi, malgré ses plus énergiques et sincères résolutions, il n'a pas définitivement rompu avec la passion de l'alcool. Un peu émêché, il raconte ses exploits de l'armée, ses aventures de Paris. Les noms de tous les généraux, colonels, capitaines, caporaux, qu'il a connus jadis, défilent en une longue litanie, avec des menus faits, des réflexions stéréotypées. Il énumère les rois, les ministres, les grands hommes qu'il a vus à Paris, les révolutions auxquelles il a assisté. Mais, comme les paysans passent au milieu des villes surtout préoccupés de leurs affaires personnelles, il narre de préférence ses prouesses à lui, les histoires où il a joué le principal rôle. Pour être tout à fait à l'aise, il faut qu'il pérore en petite compagnie, tranquillement attablé avec deux ou trois auditeurs qui l'écoutent en silence. Les grandes sociétés lui déplaisent, parce que sa parole se perd dans le brouhaha des conversations particulières. Les jours où il est tout à fait emballé, il chante des romances, qui célèbrent le grand Dauphin de France ou l'empereur Napoléon. Ces vieilles cantilènes démodées provoquent chez lui une émotion intense et de vrais pleurs.

Naturellement, les gamins du village profitaient des stations de Colas au cabaret pour lui jouer de mauvais tours : cacher ses filets appuyés au mur, rendre la liberté aux écrevisses emprisonnées dans un chaudron. Quand il sortait, il se démenait, furieux, vociférait contre les délinquants qui riaient, dissimulés derrière les haies, et le poursuivaient de leurs lazzis. Mais il s'apaisait vite, car il se rappelait le temps lointain où lui aussi était espiègle. En passant auprès de la croix érigée au bord du chemin, il baisait les pieds de « son petit Bon Dieu », lui demandait pardon d'avoir trop bu, d'avoir laissé échapper quelque juron. Puis la conscience tranquillisée, il se dirigeait en chantant vers sa chaumine, où l'attendaient son lit de feuilles sèches et un sommeil peuplé de visions de félicité.

Le lendemain des jours de cuite, quand le soleil embrasait la fenêtre sans rideaux, Colas se reveillait sous cette brûlante caresse, et, sentant la faim lui tirailler les entrailles, il mangeait un énorme chateaubriand de pain noir, arrosé d'un verre d'eau fraîche, qu'il allait puiser au ruisseau voisin. Évidemment il ne se contentait pas toujours de cette frugale nourriture, car il avait un « saloir », ainsi qu'il appelait le grand tonneau où des paquets de viande nageaient dans la saumure. Si une vache était malade dans le hameau, si un porc ou un cheval tournaient l'œil d'une façon anormale, vite, on appelait le Colas, et, quand il arrivait avant la mort de la bête, ou lorsqu'elle était encore chaude, il la saignait et l'emportait dans sa hutte pour la

dépecer. Il avait ainsi des provisions pour satisfaire ses fringales de chair. A ceux qui le dissuadaient de se nourrir de viandes suspectes et d'absorber de l'alcool, il répondait en frappant sur sa poitrine, dont, par l'échancrure de la chemise on apercevait les puissants pectoraux, en montrant ses cheveux noirs et denses, sa grande barbe de même couleur, et en faisant claquer, deux rangées intactes de dents régulières et blanches.

Mais le robuste ardennais présumait trop de ses forces. Les abus multipliés finissent par avoir raison des constitutions les plus résistantes. Un matin il se réveilla avec une douleur aiguë au côté. Le lancinant rhumatisme le cloua sur son lit pendant de longues semaines. Quand il se traîna jusqu'au village, la crise passée, il s'aperçut qu'il n'était plus le même homme : une lourdeur insolite avait envahi tous ses membres. Il lui faudrait renoncer à ses occupations préférées. Finies les nuits d'été passées dans la moiteur de la forêt à attendre, le cœur battant, qu'un brocard bondisse hors des fourrés ! Finis les arrangements coquets des truites d'argent sur le cresson vert, les matins de vente à Neufchâteau ! Finies aussi les fraîches lampées, qui font oublier les misères présentés et procurent de doux rêves ! De penser qu'il devrait dire adieu à tout ce qui avait fait sa joie dans le passé, une morne tristesse l'accabla...

*
* *

Pendant les heures de réclusion forcée dans sa cabane, Colas s'occupe des travaux qu'il réservait jadis exclusivement aux soirées d'hiver. Avec les fines branches des bouleaux, il fait des ramons souples et résistants ; la paille tressée de l'avoine s'arrondit sous ses doigts en corbeilles dorées, où la fermière distribuera la pâte du pétrin. Il excelle à confectionner les paniers, des paniers de toutes les formes, de toutes les dimensions. A défaut de l'osier, qui ne croît guère en Ardenne, il utilise les branches des chêneaux et des noisetiers, qu'il coupe dans leur longueur en lanières flexibles ; il les développe ensuite en nattes fermes sur les carcasses rebondies, et elles deviendront les mannes grises, qui traînent, crottées de glaise séchée, dans le champs de pommes de terre, les oblongues mannes blanches, où les ménagères entassent les chemises repassées, les délicats corbillons, qui servent au « bachelles » pour ranger les pelotes de fil, les aiguilles du tricot, les paniers profonds enfin, dans lesquels les mendiants enfouissent les aumônes de la journée.

L'esseulement l'incite à la réflexion et des pensées graves parfois l'effleurent. Il en vient à se demander s'il ne s'est pas fourvoyé, s'il n'a pas gâché sa vie en ne se laissant guider par aucun mobile sérieux, en ne s'efforçant pas d'être utile aux autres. Qu'advierait-il si tous l'imitaient ? Quelle différence entre lui et les hommes de son âge ! Ils ont peiné, ils ont durement travaillé ; mais maintenant ils sont entourés d'enfants qui les aiment et les vénèrent,

qui perpétueront et honoreront leur mémoire. Et lui ? Après avoir végété quelque temps encore minable et isolé, il s'en ira sans laisser de trace de son passage, sans qu'un être reste après lui pour lui donner une prière, un souvenir affectueux. C'était là, sans nul doute, la revanche de la société contre l'homme anormal, vivant en marge de l'humanité, qu'il ne s'emploie pas à servir...

Doucement, insensiblement, une évolution s'opère dans l'âme du sauvage bricoleur. Il s'habitue, s'attache même, à la paix du travail chez soi.

Dans le taillis voisin des charbonniers élèvent des meules géantes de rondins, d'où s'échappent les boucles de fumée bleue. Ils viennent chez lui boire le café noir, manger des pommes de terre, qu'ils réchauffent sur son poêle. Ces visites lui plaisent. Il s'intéresse à leurs familles, à leurs affaires ; il laisse leurs enfants sauter à califourchon sur ses genoux, rire de sa cocasse figure, tirer les fils de sa barbe. Cela lui révèle des joies insoupçonnées, lui donne l'illusion d'un foyer plein d'affection et d'intimité.

*
**

Une radieuse matinée de juin. Le ciel, ouaté de quelques flocons blancs, est d'un bleu doux, profond. Très haut, invisible, dans l'air sonore comme du cristal, l'alouette chante à plein gosier, ivre d'amour et d'infini ; les pinsons, les linots, les fauvettes, ramagent dans les rameaux de l'aubépine

aux corolles épanouies, blanches, virginales, embau-
mantes. Derrière les tilleuls, vieux, très vieux, mais
dont la vie, chaque année, pousse en frondaisons
somp tueuses, le clocher est secoué par la joie folle
de la cloche sonnante à toute volée. Un groupe en-
dimanché se dirige vers la petite église, où va se
célébrer le mariage de Colas Contor.

C'est lui qui ouvre le cortège, rajeuni, la taille
redressée et sanglée dans la redingote lustrée des
grands jours. Il donne le bras à une grande vieille
fille, mince et vivace, un peu simple, qui est venue
chez lui mendier un morceau de pain et a récolté
un grand amour. L'éternelle et douce chanson a
chanté dans le cœur blasé et durci depuis longtemps
du chemineau.

A l'errant s'ouvre un asile, au marcheur le repos,
au sans-famille, la famille. Il pourra maintenant,
redevenu le terrien normal, se laisser glisser lente-
ment à une bonne mort, l'âme ensoleillée de bon-
heur, entouré de soins pieux et attendris.

VICTOR ENCLIN.



CATINE DES POURCEAUX

ON ne la connaissait que sous ce sobriquet tiré de son métier de porchère. Depuis des années, en effet, elle gardait la « sonre (*) » de Liseuville, près de Neufchâteau. Quel âge avait-elle ? On ne le savait pas au juste. C'était une de ces créatures nerveuses et tôt flétries, dont il est impossible d'évaluer exactement les années. Elle paraissait avoir cinquante ans ; avec autant de raison on l'eût déclarée septuagénaire. Sur ses ascendants elle restait impénétrable. D'aucuns, se prétendant renseignés, affirmaient qu'elle était bâtarde. Chaque année, le lendemain de la Toussaint, elle se rendait à Strainchamps, petit village sur la Sûre, à trois lieues de Liseuville, pour assister à l'office des morts. Le but de ce pèlerinage annuel était-il de déposer une prière et un pleur sur la tombe maternelle ?

(*) Troupeau de porcs.

Catine était laide, affreuse. Aujourd'hui encore à Liseville, quand on veut désigner un laideron, on l'appelle une Catine des Pourceaux. Dans une figure ridée, ratatinée, ses yeux bridés louchaient, des yeux roux, comme les taches qui lui piquaient la face, comme la lourde tignasse qui disparaissait, l'été sous une immense « halette (*) », l'hiver, sous une capeline ouatée. Un accoutrement étrange et des habitudes hommasses, rendaient plus ridicule encore et plus difforme son petit corps trapu. Une courte cotte de tiretaine laissait apercevoir le bas des jambes tortues, qui s'engageaient dans de hauts souliers ferrés de gros clous ; le corsage disparaissait sous un fichu de laine grise, croisé sur la poitrine. Au tablier de toile bleue à baverette, qui recouvrait le tout, était cousue une grande poche contenant la pipe, le paquet de tabac, le mouchoir de poche rouge et la queue de rat, car Catine chiquait, prisait, fumait. Rarement elle riait ; son rire était saccadé, menu, singulier, et laissait à peine apercevoir deux rangées de dents fines, régulières, intactes.

*
* *

Pendant les mois d'été, la vie de Catine se passait en pleins champs. Dès le lundi qui suivait les pâques closes, chaque jour, de grand matin, quelque temps qu'il fût, sa corne bourdonnait dans

(*) Vaste coiffure en toile tendue sur une série de demi-cercles de joncs, avec bavolet protégeant la nuque.

les rues du village. A ce signal les porcs quittaient les rangs, réveillés et joyeux, pour rejoindre leur gardienne. Le cortège grossissait en avançant. Et quand, arrivée aux confins du hameau, la sonre entière ondulait sous les premiers rayons du soleil qui faisait resplendir la chair rose des dos, le spectacle n'était point banal de cette grognante et grouillante procession.

De là Catine conduisait ses bêtes à l'un ou l'autre des immenses terrains communaux laissés en friche et où croissait un maigre gazon. Pendant les grandes chaleurs elle se dirigeait de préférence vers la « Fagne Thiry », peu éloignée des dernières maisons de la rue d'Anlier. Là des flaques d'eau s'offraient à la vautre des porcs ; l'ombre des chêneaux, piqués de distance en distance dans la haie, permettait à la porchère, une fois les bêtes installées sur le pâquis, de s'asseoir au frais pour reprendre ses nippes et tricoter des bas. Très scrupuleuse du reste à respecter les denrées des laboureurs, elle se levait souvent de son ouvrage, allumait une pipe et faisait la ronde pour empêcher le troupeau de s'éloigner trop et d'aller fouiller les champs voisins en culture. Des clignements d'yeux joyeux sous les cils blonds, des grognements de bienvenue l'accueillaient. Dès qu'ils voyaient la pastoure, les porcs étaient si sages ; ils venaient se frôler à elle et mendier une caresse. Elle ne devait montrer son long fouet qu'aux nouveaux venus, qui ne la connaissaient pas encore.

Sur le coup de dix heures la colonne rentrait ;

les porcs s'en détachaient d'eux-mêmes, chacun regagnant le rang ouvert, où l'attendait la litière fraîche. Arrivée au dernier seuil, Catine mettait sa corne en bandoulière et se dirigeait vers la maison où elle devait trouver ce jour-là la nourriture. L'hospitalité, que lui donnaient à tour de rôle les familles, et un gage annuel de cinq pièces de cent sous, constituaient le principal de ses ressources ; elle taillait ses vêtements dans la mise bas des bonnes maisons ; avec les « dringuelles » qu'on lui octroyait, elle pouvait se procurer du tabac et quelques douceurs.

Vers quatre heures la trompe retentissait de nouveau, pour la seconde sortie de la sonre, et, au soleil couchant, Catine rentrait pour de bon.

La fille simple qu'était Catine n'ambitionnait rien au delà de son métier monotone. Et, de fait, à ceux dont le cerveau est trop faible pour combiner, intriguer au milieu de l'âpre lutte des passions et des intérêts, il faut une vie facile, égale, tranquille qui se passe sous le ciel libre, dans les champs vastes, où le grand air embaumé gonfle les narines et les poumons, fait circuler dans les veines un sang toujours rajeuni.

C'est avec une véritable angoisse qu'elle voyait au mois de novembre « la laine du Bon Dieu », — comme elle appelait la neige, — s'étendre sur les plaines, et empêcher les bêtes de quitter les étables.

L'hiver, cependant, lui permettait d'assister plus facilement et plus fréquemment aux offices de la paroisse. Pendant l'été elle devait la plupart du temps se contenter d'une messe basse le dimanche, et

souvent même elle sortait de l'église avant le dernier évangile. Toutefois dans les champs elle priait, récitait quantité de chapelets. Elle prenait même la précaution, le soir avant de rentrer, de dire ses « pater », parce qu'elle savait qu'après le souper le sommeil la terrasserait d'un coup, et qu'elle n'aurait que juste le temps de se laisser choir sur son lit, dans la chaumine à une seule chambre, que la commune avait mise à sa disposition. Mais pendant la morte saison elle se rattrapait par exemple ! Pas une messe ne se disait ou ne se chantait sans qu'elle y assistât. Au premier coup sonnante on était sûr de la voir s'acheminer vers l'église. Elle, la sans-foyer, la sans-famille était là dans sa maison. Après les vêpres du dimanche elle restait longtemps, donnant à chaque autel une prière, s'arrêtant surtout devant sa patronne, sainte Catherine, regardant la palme que la vierge tenait en main et qui de loin ressemblait à une branche de genêt, et la roue mystérieuse, qui sans doute avait servi à la transporter au ciel. Quand elle était fatiguée d'enfiler des « ave », elle parlait en patois, recommandant à tous les saints du paradis les animaux de ses clients et particulièrement le succès de sa candidature au « vinage » (*) de Noël, car son unique mais terrible souci était de penser que son mandat de porchère pourrait ne pas lui être continué. N'entendait-elle pas raconter que dans certains villages on suppri-

(*) Réunion tenue par les représentants de toutes les familles pour délibérer sur les intérêts communs, et, spécialement, pour procéder aux élections annuelles des fonctionnaires banaux : herdier, chevalier, gatelier, porcher, berger.

mait les « chevaliers » et les « herdiers » (*) ? De là, au renvoi des porchers, il n'y avait qu'un pas. A Liseuille même, l'an d'avant, un certain nombre de fermiers s'étaient opposés à la nouvelle location du chevalier. Mais il s'était produit de si véhémentes protestations de la part des anciens qu'il avait été provisoirement maintenu. Le curé, à qui elle faisait part de ses appréhensions, la rassura en lui disant qu'elle serait morte quand un pareil changement surviendrait.

Mais Catine n'était pas convaincue.

— Ça peut aller plus vite que vous ne croyez, M. le Curé.

Non, Catine, répliqua le prêtre. On peut tenir les chevaux à l'écurie, les renfermer dans les enclos ; les enfants pourront aussi, à la rigueur, garder les vaches de chaque maison. Mais les cochons ? Qui jamais les conduirait comme vous le faites ? Soyez tranquille. Vous conserverez votre place.

— On ne sait pas. Les gens commencent à ne plus s'aimer comme des chrétiens, M. le Curé. Bientôt ils vont rester chez eux sans pouvoir se voir ni se souffrir les uns les autres, et ils voudront que leurs bêtes fassent comme eux. Si cela arrive, M. le Curé, aussi sûr que je suis ici, Catine mourra, car elle ne connaît qu'un seul métier, et jamais je ne pourrai me résigner à vivre sans rien faire, aux dépens de la commune.

Les autres employés rentraient chez eux à la Toussaint et passaient les cinq mois d'hiver en

(*) Gardeurs des chevaux et des vaches.

famille, tandis que Catine continuait à séjourner chez autrui. Seulement elle ne changeait pas chaque jour de gîte, comme elle le faisait en été : elle restait jusqu'à huit et quinze jours dans les « grosses maisons », où on pouvait l'occuper et où elle se sentait bien accueillie. Du reste, elle gagnait largement sa nourriture par les services qu'elle rendait. Debout la première elle « levait » les enfants ; puis elle descendait à la cuisine, excitait le feu qui dormait sous les cendres, suspendait le coquemar à la crémaillère, mettait dans la poêle les pommes de terre à réchauffer pour le déjeuner. Quand tout était ainsi préparé pour la descente des maîtres, elle se rendait à l'église. Pendant la journée elle portait volontiers le manger aux porcs : c'était une occasion pour elle de les voir et de constater s'ils profitaient. Sur ce point les fermiers s'en référaient à ses lumières. Il n'y avait personne dans le village qui sût mieux qu'elle quand ils étaient à point pour être vendus ou tués.

Pendant la « sîse » (*) Catine ne restait pas inactive. Dans la grande chambre du bas, tout un côté du gros poêle rond, en fonte, était réservé à elle et aux enfants. Assise sur un escabeau, entre une manne de pommes de terre et un chaudron d'eau claire, la porchère, une fois sa pipe fumée, pelait en racontant des légendes à la marmaille. Tandis que les grandes personnes devisaient ensemble, elle narrait aux tout-petits les histoires que les parents connaissaient pour les avoir entendues, quand ils

(*) Soirée d'hiver.

étaient enfants, de la bouche de la même Catine.

Elle rappelait les prouesses des sorcières, les tours de magie de la vieille Bébette, celle qui était morte depuis dix ans, et qui avait fait un pacte avec le diable. C'était sûr : il suffisait d'aller se mettre à sa fenêtre, le soir, pour entendre un vacarme que tous les ivrognes de Liseuille, hurlant ensemble, n'auraient jamais pu produire. Quand elle eut trépassé, monsieur le curé est venu réclamer les livres dans lesquels elle avait appris tous ces mauvais tours. Tandis que les bouches béaient, que les yeux écarquillés ne se refermaient plus, qu'un frisson de peur rétrécissait le cercle des enfants, la petite voix chevrotante de Catine s'affermissait, le récit devenait épique, découvrant tout un monde infernal.

Oh ! ce minuit maudit ! Le chevalier et le herdier s'étaient réunis là-bas, à l'endroit appelé « la Misbourg », au milieu de la forêt d'Anlier. Les chevaux, les bœufs, les vaches paissaient confondus et tranquilles, broutant avec délices la verte « fourrée », qui rend les chevaux plus résistants, et produit dans le pis des vaches un lait plus abondant et plus crémeux. Tout à coup on entendit un bruit dans les airs. De grands oiseaux à figure humaine riaient d'un rire sinistre, montrant des nez énormes et crochus. Les bêtes de la forêt apparurent, cernant la herde, prises elles aussi de frayeur : les chevreuils pleuraient de leurs grands yeux humains, les cerfs avaient replié leurs bois sur le cou, les sangliers en arrêt mouvaient leurs groins, tandis que les lièvres frap-

paient le sol de leurs pattes. Puis tout s'ébranla avec des bonds formidables. Cela se passait à minuit juste, et un quart d'heure plus tard les bêtes se lamentaient devant les écuries, demandant à rentrer. Les hommes, après avoir cependant couru pendant tout le trajet, n'arrivèrent au village qu'à une heure du matin. Tous les habitants réveillés s'étaient rassemblés pour apprendre ce qui avait ainsi effrayé les animaux. Catine appelait cela « la grande chasse des sorcières ». Et, pendant qu'elle parlait, les pommes de terre passaient rapides du panier d'osier aux doigts amincis de la vieille, puis au récipient, où, en tombant, elles faisaient « spiter » l'eau.

Une autre histoire qu'on lui demandait souvent était celle des « Nûtons ».

De l'autre côté de Winville, à gauche de la Sûre, surplombant les prés qu'arrose cette rivière, se trouve, dissimulée par des broussailles, l'entrée d'une grotte, appelée « le trou des nûtons ». Jamais un homme, à sang-froid, n'aurait osé y pénétrer. Il y avait à Winville un grand gaillard qui, prétendait-il, ne craignait ni les vivants, ni les morts, ni les sorciers, ni les revenants. Souvent, au cabaret, les autres l'avaient excité à explorer la caverne, mais il s'y était toujours refusé, bien qu'ils le traitassent de peureux. Un soir de dimanche qu'il avait extraordinairement bu, et que les copains le raillaient sur son cœur de femmelette, le Désiré do Capère s'enfonça dans l'excavation avec une lanterne. A l'entrée restèrent, soudain devenus sérieux et perplexes, les compagnons de l'ivrogne, se demandant ce qu'il adviendrait.

Arrivée à l'endroit palpitant du récit, Catine tousse un petit coup, se mouchoit lentement de son mouchoir rouge, et, redressant sa taille, elle considérait les paires d'yeux, dont les prumelles ardentes la fixaient. Un enfant, si la pause durait trop longtemps, suppliait :

— Dites, vite, Catine, qu'est-ce qui arriva ?

Contente du succès de curiosité obtenu, la petite vieille continuait.

— Une heure après il arriva ceci. Le Désiré do Capère sortit, les cheveux dressés, la figure mouillée de sueur, se tâtant, et se plaignant d'avoir mal partout. Les autres le prirent sous les bras et l'aidèrent à regagner le cabaret. Alors il raconta les transes par lesquelles il avait passé. Après avoir marché deux ou trois cents mètres, il avait aperçu une lumière ; il s'était dirigé dessus, et avait pénétré dans une grande chambre carrée. Autour d'une table étaient assis et mangeaient deux nains, dont les yeux étaient méchants, et trois grandes belles femmes au teint jaune. Ces femmes étaient sûrement des « gypsines (*) ». Autrefois plusieurs avaient été brûlées à Bastogne pour crime de sorcellerie. Les petits hommes extraordinairement forts pour leur taille, l'avaient empoigné. Les coups de poings, les coups de pieds avaient endolori tout son corps. Une des « gypsines » voulait même lui crever les yeux avec une fourchette, mais celui qui paraissait le chef de la bande avait ordonné qu'on le laissât aller cette fois, le menaçant, s'il s'aventurait encore

(*) En français, gypsies, nom donné aux sorcières.

dans leur trou, de le tuer comme un chien. Lancé dehors comme un paquet de loques, il lui avait fallu du temps pour parvenir, sans lumière, en tâtonnant, jusqu'à l'entrée de ce trou de malheur.

Un jour, on ne sait pourquoi ni comment, tous les nûtons disparurent. On ne les rencontra plus jamais dans les bois, où ils sciaient sans plus de façon les chênes, ni dans les champs de seigle, dont ils prélevaient la dîme.

C'était peut-être bien à cause de l'évangile de saint Jean qu'on récitait à la fin de la messe, et qui avait déjà mis en fuite un grand nombre de sorcières...

A certains moments il n'y avait pas seulement que les gosses qui écoutassent la narratrice ; du côté des grands les rires cessaient, les pipes s'éteignaient, la fermière marchait sur la pointe des pieds en vaquant à ses occupations, les rouets s'arrêtaient de tourner.

Les récits empreints de merveilleux prennent au vif l'âme des simples ; les légendes naïves, savoureuses et violentes sont leur épopée à eux, elles les abstraient un instant des banalités de la vie quotidienne.

Elle contait encore les exploits du « Maréchal de Fosses » fameux pourchasseur de sorcières. Lorsque quelqu'un avait constaté qu'un sort était jeté sur ses bêtes ou sur sa famille, il allait trouver le célèbre batteur d'enclume. Celui-ci faisait passer devant une glace le visiteur qui y voyait en effet, où qui croyait y voir, l'image du lanceur de maléfices ; puis

il découpait un cœur dans une feuille de papier et fichait une épingle au milieu. Le plaignant l'emportait, et, à son retour, la mauvaise personne venait le lui réclamer. Quand il s'agissait d'un délit grave, de la mort d'un membre de la famille, par exemple, le terrible forgeron criblait le cœur de coups d'épingle, et alors, infailliblement, le coupable trépassait. Octave Merlan, un fauvillersois aux yeux verts, aux allures malveillantes, détenteur de grimoires, avait ensorcelé toute une famille d'Anlier. Une nuit d'hiver il alla se pendre au bois d' « à buchons » ; une force invisible le poussait tellement qu'il avait fait, en courant vers le bois, des sauts de trois mètres, comme on avait pu le constater aux empreintes de ses pas dans la neige. Or, quand le dénonciateur revint de Fosses, il assura qu'au moment précis où le sorcier s'était pendu, le « Maréchal » picotait un cœur de papier.

Les méfaits étaient nombreux qu'on endossait en ces temps-là aux personnes accusées d'entretenir commerce avec le Mauvais. Il faut reconnaître que la plupart du temps on interprétait comme des réalités de pures hallucinations. Malheur aux vieilles villageoises laides et de hargneux caractère ! L'opinion publique avait tôt fait de les transformer en sorcières malfaisantes. Bien souvent, cependant, et c'était le cas pour Catine, on racontait ces histoires sans y ajouter autrement d'importance, uniquement pour intéresser et amuser les enfants.

*
* *

Catine est soucieuse, Catine est malade, elle s'affaïsse. Depuis un an elle a considérablement vieilli. Elle n'a pu retourner à Strainchamps le lendemain de la Toussaint. Elle comptait sur le soleil de la Saint-Martin pour la remettre d'une petite toux sèche qui lui casse la poitrine ; mais la Saint-Martin est venue, et Catine continue à tousser ; sa figure amincie s'est couverte de plaques livides. Elle, qui marchait si raide et si ferme, a besoin d'un bâton, parce qu'elle a des vertiges qui la prennent tout d'un coup, et la font tomber évanouie, comme une masse, là où elle se trouve.

Autrefois, les dimanches d'hiver, elle acceptait volontiers un petit verre qui la regaillardissait, et aux applaudissements de la jeunesse réunie pour la veillée, elle consentait à chanter des « pasqueïes », qu'elle avait sans doute apprises, en sa prime jeunesse, dans le joyeux pays de Liège. Parfois même, — pour cela il fallait qu'elle fût tout à fait en gaité, — elle esquissait seule un pas de menuet. Et c'était cocasse de voir cette petite vieille commère, fagottée comme elle l'était, reculer et avancer en minaudant.

Maintenant, toute joie l'a définitivement quittée. Et ce n'est pas seulement un effet de l'âge ou de la maladie, un chagrin profond mine la simplette, opère le brisement de tout son être. Pendant l'été qui vient de finir, la moitié des porcs du village a été soustraite à sa garde. Le parti nouveau, qui chaque jour voit grossir le nombre de ses adeptes, lutte âprement contre des institutions qu'il prétend démodées et inutiles. Le chevalier, au dernier « vinage » de

Noël, n'a pas été réengagé. Les chevaux sont nourris à l'écurie et pâturent les closeaux. Or, personne ne se plaint du changement. Pourquoi dès lors conserver les autres fonctionnaires ? Chaque propriétaire fera garder son troupeau de vaches, moutons et chèvres, par ses enfants ou un vacher particulier. Ainsi on nourrira ses bêtes comme on l'entendra, et, en cas d'accident, il n'y aura plus de discussions sans fin. Les porcs s'en tireront bien tous seuls pour manger le gazon de la place communale.

D'ailleurs, les fillettes, au sortir de l'école, et les ménagères, après leur besogne faite, pourront les mener sur le talus des routes.

Maintes fois Catine a pleuré en traversant le village avec sa sonre diminuée. Il lui semble impossible de recommencer dans ces conditions-là une nouvelle saison. D'autre part elle se sent si petite, si faible, pour s'opposer à un courant d'idées général. Les feuilles qui tombent, en automne, résistent-elles au vent qui les emporte ? Et que faire, donc, si on supprimait sa place ? Les gens avaient beau lui répéter qu'elle pourrait continuer à aller de maison en maison et s'occuper des soins du ménage. Cela était bon pour la saison d'hiver. Mais pendant l'été... ? Enfin la question n'était pas là : porchère elle avait été, porchère elle voulait rester ou... mourir.

*
* *

Le soir de la Saint-Etienne, tous les chefs de famille se rendirent chez le bourgmestre. Cette réunion de paysans fumant la pipe et parlant patois

revêtait cette fois une allure imposante, se haussait presque aux proportions d'une assemblée délibérante, sur laquelle pèsent de graves responsabilités. De la décision qu'elle allait prendre, en effet, résulterait une orientation nouvelle pour la vie du village ardennais.

Le Cawieux, un petit homme sec, à barbiche, portant paletot, mena rudement l'assaut des anciennes coutumes. Il avait longtemps couru le monde en colportant des draps. Depuis trois ans il était revenu à Liseuille labourer la part de terre que lui avait laissée ses parents. Grâce à ses économies il avait ajouté quelques hectares au patrimoine paternel. Au cours de ses voyages il avait récolté des connaissances utiles. La manière intelligente dont il dirigeait sa culture intéressait les paysans, qui l'aimaient pour sa jovialité, sa bonhomie, sa verve endiablée. Il finit son réquisitoire en piquant au vif l'amour-propre de ses concitoyens.

— Allez voir, dit-il, ce qui se passe dans les villages voisins. Est-ce qu'on y entend encore les cornes beugler ? Est-ce que les étrangers doivent encore, comme ici, s'arrêter ou se détourner à cause des interminables troupeaux qui empêchent la circulation ? Si vous ne supprimez au plus tôt toutes ces vieilleries, on rira de nous partout.

Il restait cependant un certain nombre de tenants des vétustes fonctions. Les uns se laissaient simplement guider par l'esprit de tradition qui est au fond de l'âme de tout rural. D'autres prétendaient qu'elles étaient préférables au nouveau système tant prôné,

parce que, en employant un adulte, on avait l'assurance que les bêtes étaient doucement gardées. Au contraire les gamins les agaceraient, les pourchasseraient, les feraient mordre des chiens.

Le curé avait chargé son président de fabrique de développer l'argument moral. La réforme projetée ne lui disait rien qui vaille. Cet exode général des enfants, dès le printemps, provoquerait la désertion des catéchismes et des offices. D'autres misères naîtraient infailliblement de ce vagabondage, loin des yeux des parents, dans l'isolement des champs. Il avait eu tant de peine à déraciner certains abus, telles les danses autour du « grand feu », le soir de la « Lætare », et d'autres encore.

Ces considérations sauvèrent provisoirement le vacher de la débâcle, mais tous les autres employés furent sacrifiés.

*
* *

Le surlendemain, quand le curé entra à l'église à six heures et demie, Catine était déjà en prières devant le confessionnal. A l'Agnus Dei elle se dirigea vers la table de communion, tandis que les femmes, au fond de l'église, commentèrent à voix basse ces dévotions inaccoutumées, cherchant à en deviner le motif.

La messe était depuis longtemps terminée, et Catine priait toujours. Elle fit le chemin de la croix, s'agenouilla devant sa patronne, devant la petite statue habillée de la Vierge, aux pieds de saint Pierre, le protecteur de la paroisse, qui tenait liées à son bras

les clefs du paradis, de ce paradis vers lequel elle aspirait maintenant de tous les désirs de son âme meurtrie, et où elle espérait recouvrer la joie que lui refusait la terre ingrate. Le bon Dieu trouverait bien un petit coin inoccupé pour elle, la chétive créature, le rebut des hommes.

A ces pensées une immense consolation s'empara de son être, la transporta loin, très loin du monde mauvais, la ravit au surnaturel séjour...

Une main se posa sur son épaule et dissipa le beau rêve. La sœur du curé l'emmena au presbytère et lui offrit une tasse de café. Chaque fois qu'elle communiait elle avait cette faveur. C'était pour elle une chose si douce d'être admise à partager le déjeuner de Mademoiselle Barbe, de pouvoir un instant converser avec le pasteur, ce vieux curé à la peau lisse et « roselante », aux mains blanches, qui lui parlait tranquillement, dignement, comme personne ne daignait lui parler.

Quand il vint la rejoindre à la cuisine, il s'étonna de ce qu'elle n'eût mangé que quatre doigts de pain.

— Monsieur le Curé, dit-elle, les larmes aux yeux, j'ai un pressentiment que je m'en irai bientôt. Vous savez ce qu'ils ont décidé à la Saint-Etienne ? Quel tort tout cela me fait ! Ils auraient bien pu attendre que je sois morte, au lieu de mettre sur la paille une pauvre vieille femme comme moi.

En guise de consolation le curé remarqua plaisamment :

— Mais vous vivrez de vos rentes, maintenant, Catine ! Vous pourrez ainsi venir plus souvent faire

la causette avec ma sœur, n'est-ce pas, Barbe ?

— Oui ça, mon frère, appuya la sœur. Quand il faudra sarcler le jardin ou faire la lessive, je demanderai Catine.

Mais Catine pleurait toujours. Et elle était navrante à voir ainsi, les yeux rougis, sa petite figure ridée, contractée et douloureuse.

Barbe comprit que la vieille fille aimerait s'entretenir seule avec son frère, et par délicatesse elle s'esquiva. Alors Catine dit en se hâtant :

— Monsieur le Curé, on ne sait pas ce qui peut arriver. C'est pour cela que j'ai voulu faire aujourd'hui une confession générale et recevoir le Bon Dieu.

Puis, tirant de la poche de sa robe une petite bourse de toile bleue, liée à plusieurs tours avec un lacet de souliers, elle l'ouvrit, et en tira dix pièces de cinq francs, qu'elle tendit au curé.

— Prenez, Monsieur le Curé. Vous me chanterez, s'il vous plaît, une belle grand'messe quand je mourrai, et me recommanderez tous les dimanches d'une année. Si après il reste quelques francs, vous direz des messes basses pour le repos de mon âme et de celle de ma pauvre et chère mère, car je n'ai jamais eu qu'elle de parents au monde.

Le prêtre voulut protester, ne pas accepter mais Catine insista :

— C'est tout mon testament, Monsieur le Curé. Et les sanglots la secouèrent.

Elle tomba à genoux, implorant une bénédiction, saisit la main du curé, qu'elle retint un instant à ses lèvres et couvrit de larmes...

Sortie de la cure elle marcha droit devant elle, sans but, et s'engagea dans la rue d'Anlier, par où tant de fois elle avait passé heureuse. A présent elle se sentait plus à l'aise. Les souvenirs bienfaisants d'autrefois lui revenaient, le froid sec de cette claire matinée lui rendait un peu de vie, et elle avançait plus allègre.

Elle arriva à la « Fagne Thiry ». Elle vit le gazon couvert de neige, blanc comme un linceul ; les haies dépouillées dressaient leurs branches givrées, scintillantes, ainsi que des bougies funèbres. Quelques-unes des bêtes que la pauvre fille avait aimées, l'avaient reconnue et suivie. Elles s'approchèrent d'elle, la frôlant avec des grognements doux. Emue, Catine passa sur leur chair rugueuse une main frémissante. Ce contact, la reconnaissance de ces humbles êtres qui avaient été presque les seuls à lui donner un peu de joie, firent monter à son cœur un tel afflux d'ivresse qu'elle s'abattit d'un coup et trépassa sans souffrance, sans agonie.

Tout un passé naïf et doux disparaissait avec Catine des Pourceaux.

VICTOR ENCLIN.



Table des Matières

	Pages
ALBERT BONJEAN	
Notice littéraire	7
Le Revenant de la Warche	8
Cabron le Herdier	37
LÉOPOLD COUROUBLE	
Notice littéraire	52
Cinq croquis Bruxellois	54
EUGÈNE DE MOLDER	
Notice littéraire	70
Le Massacre des Innocents	72
L'héritage de la mère Labouvolle	88
JULES DESTRÉE	
Notice littéraire	109
Justice de paix rurale	111
ARTHUR DAXHELET	
Notice littéraire	120
Intérieur	122
Le Survivant	129
Le chagrin de Brigitte	136
CHARLES DELCHEVALERIE	
Notice littéraire	143
Images fraternelles	144
VICTOR ENCLIN	
Notice littéraire	155
Bricolier	156
Catine des Pourceaux	184

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

